

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Maty, Matheus. Essai sur le caractère  
du grand médecin ou éloge critique  
de Herman Boerhaave**

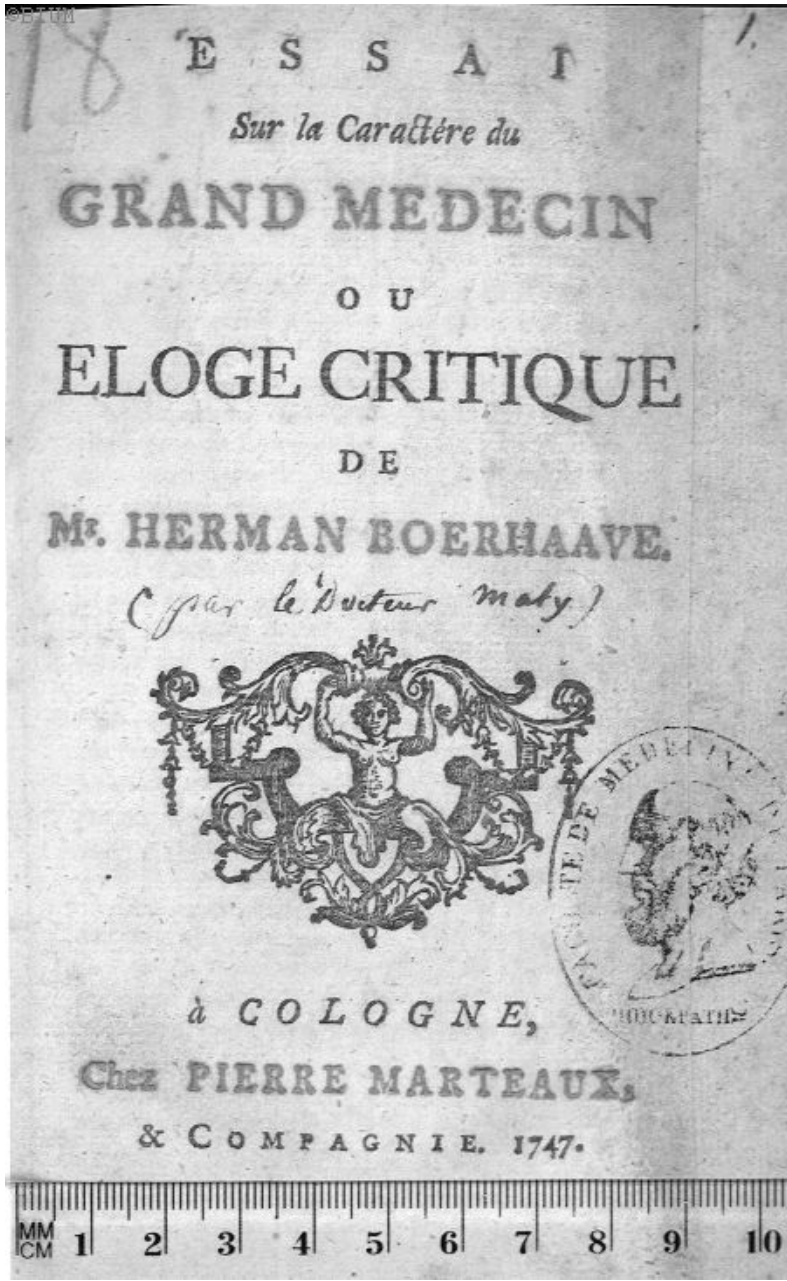
*A Cologne, chez Pierre Marteaux, 1747.*

*Cote : 90945 t. 18 n° 1*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x18x01>



18

ESSAI  
*Sur la Caractère du*  
**GRAND MEDECIN**  
 O U  
**ELOGE CRITIQUE**  
 DE  
**Mr. HERMAN BOERHAAVE.**  
*(par le Docteur Maly)*

à COLOGNE,  
 Chez **PIERRE MARTEAUX,**  
 & COMPAGNIE. 1747.



ESSAI

sur le caractère de

GRAND MEDECIN

OU

ELOGE CRITIQUE

DE

M. HERMAN BOERHAAVE



à COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAUX,

à COMPTON 1777.

## DISCOURS

## Préliminaire.

**L**es Génies supérieurs élèvent les sciences à des degrés de perfection inaccessibles aux Esprits médiocres. La ressource de ces derniers c'est de profiter des progrès, & de suivre de loin les traces des autres. Ceux même que la Nature a le plus favorisé par des Talens extraordinaires, ont toujours besoin de grands Originaux, sur lesquels ils puissent se perfectionner.

Les grands hommes ne sont donc pas seulement utiles par leurs travaux, & par leurs découvertes; ils le sont encore, & s'il se peut d'avantage, par l'émulation qu'ils excitent, & par l'exemple qu'ils laissent: Quelque précieux que soit à la République des lettres l'héritage de leur savoir, leur modèle l'est encore plus à ceux qui cherchent à les imiter.

De là vient, que dans tous les tems & dans tous les lieux on s'est empressé à faire connoître après leur mort ceux qui s'étoient distingués pendant leur vie. Mais le génie différent de ceux qui ont entrepris de faire l'éloge des illustres morts, n'a pu qu'influer sur leurs ouvrages. Plus la tâche qu'ils se proposoient étoit difficile, & moins il est surprenant qu'ils ne l'aient pas tous & toujours également bien remplie.

Mais, sans insister ici sur cette source de variétés, il en est ce me semble une autre, qu'il seroit & plus intéressant & plus important d'observer. Celle ci naît de la diversité même des vues & des plans, que l'on s'est proposé. J'y trouve trois manières différentes d'écrire l'Histoire des grands hommes.

I. La première consiste à recueillir les particularités de leur vie, à raconter leurs actions, à indiquer leurs travaux. Je suis



suis fort porté à soupçonner, que cette méthode est la plus ancienne & la plus universelle. Les monumens les plus anciens qui nous restent, aussi bien que les relations des voyageurs s'accordent assez avec cette idée, & dans le fonds il est naturel de croire, que l'on a d'abord & principalement songé, à signaler la reconnaissance, que l'on devoit à ceux qui s'étoient distingués par leur attachement à la Patrie, & par les services qu'ils lui avoient rendus. Que pouvoit il y avoir de plus propre à les honorer, que de leur accorder ainsi une seconde vie plus durable que la première? Quoi d'ailleurs de plus capable d'animer tous les citoyens, que de les flatter de la même récompense? Une telle immortalité, quoique chimérique, a toujours été l'attrait de ceux, qui n'en connoissoient ni de plus réelle ni de plus glorieuse. Après tout il n'est pas de portraits plus fidèles des hommes, que le sont ceux, qui nous retracent simplement leurs actions dans les divers périodes, & dans les diverses circonstances de leur vie. Chacun peut alors démêler les principes de leurs démarches; comparer celles-ci, & avec les siennes, & avec les lumières de la Raison; & en juger enfin, ou suivant le bon sens, ou du moins suivant son caprice. Souvent c'est dans leur domestique, qu'on connoit le mieux les grands hommes.

II. Mais, quoique cette méthode ait & ses avantages & ses difficultés, (car il n'est pas aisé, en la suivant, d'éviter, par un choix judicieux, ou l'imperfection ou la prolixité,) il en est une autre, qui l'égalé du moins au premier de ces égards, & qui certainement la surpasse au second. Celle que j'ai ici en vue ne se borne pas à raconter, elle apprécie, & c'est par là qu'elle diffère de la précédente. Elle suppose un examen approfondi des actions & des ouvrages des grands hommes. Elle entre dans un détail circonstancié & critique de leurs travaux, de leurs découvertes, & même de leurs fautes. Elle prise ensuite avec  
scrup-

scrupule, mais sur tout avec impartialité, leurs progrès avec leurs erreurs; leurs efforts avec leurs chutes; & fixe ainsi de la manière la moins équivoque l'opinion qu'on doit se former d'eux, & la reconnaissance qu'on leur doit.

Il n'est pas, à mon avis, de manière de caractériser les grands hommes, plus propre que celle-ci. Il seroit à souhaiter, qu'elle eut été, disons mieux, qu'elle eut pu être observée, à l'égard de tous ceux qui se sont distingués dans les sciences. Alors, en comparant l'état, dans lequel chacun d'eux avoit trouvé celle à laquelle il s'est appliqué, avec celui auquel il l'a faite parvenir, on sauroit au juste ce qu'elle a ou gagné ou perdu de passer par ses mains. On discerneroit avec autant de facilité que d'exactitude ce que ces savans ont réellement contribué au trésor commun de nos connoissances. C'est quelquefois bien peu de chose, & ce peu se trouve dispersé dans un tas de volumes, & parmi un fatras d'inutilités, dont il seroit utile de le trouver dégagé, peut être en peu de pages, peut être en peu de lignes.

Il arrive souvent, que les Savans forment des projets très utiles, mais qu'ils n'ont pas le tems d'exécuter parfaitement. Le fruit s'en perd par leur mort, faute de successeurs, qui les remplacent, & qui commencent où ils ont fini. Si ceux-ci étoient au fait des desseins, des opérations, & des premiers succès des autres, ils pourroient travailler sur le même plan. Ils continueroient ainsi & achèveroit enfin des entreprises interrompues, que quelquefois la vie de plusieurs hommes suffit à peine pour finir. Ainsi les travaux les plus imparfaits deviendroient presque aussi intéressans & aussi utiles, que les découvertes les plus brillantes.

Un autre avantage, que cette méthode pourroit procurer, c'est quelle nous mettroit sur les voyes de travailler nous mêmes sur le modèle de ceux qui nous ont précédé à l'avancement des sciences. Elle nous feroit découvrir tout ce qu'il en a coûté pour les élever au point, où elles se trouvent

vent. On appercevroit la véritable méthode de les cultiver avec plus de succès encore ; on observeroit dans l'exemple des autres la route qu'il faut éviter dans les divers genres d'études. On ne connoit le prix de tous ces secours, que lorsqu'on travaille soi même. Combien d'idées séduisantes ne se présentent pas alors à l'esprit, que l'on se voit, mais souvent trop tard forcé d'abandonner ! que d'expériences, dont on s'épargneroit la peine, si l'on en savoit d'avance l'inutilité ! combien de précautions délicates, dont on ne déçoit l'importance, qu'à force de mauvais succès ! Heureux, si d'avance on avoit pu éviter les unes, & observer les autres ! Et par quel moyen je vous prie, que par l'exemple de ceux qui, en nous indiquant les dangers par leurs chutes, nous mettroient en état de poursuivre & plus rapidement & plus heureusement la route, dans laquelle ils se sont égarés ? Disons le en un mot, les sciences se perfectionneroient tous les jours, & ne reculeroient jamais.

Mais ce, qui rend cette méthode si avantageuse, la rend en même tems fort difficile ; & ce qui fait, qu'elle a été si rarement & en général si mal exécuté, c'est qu'il ne s'est trouvé dans tous les siècles que peu de gens, qui se soient senti le courage de la suivre, & moins encore, qui aient eu les forces nécessaires pour s'en acquitter avec succès. En effet, pour analyser ainsi les actions, les plans, & les travaux des grands hommes, il faut être presque aussi grand qu'ils l'ont été eux mêmes. Il faut entrer dans toutes leurs idées, suivre toutes leurs opérations, & s'il se pouvoit, rassembler toutes leurs vues. Ce n'est pas tout, il faut ensuite décider sur toutes ces idées, sur tous ces desseins, sur tous ces travaux ; il faut en décider avec autant ou plus de justesse qu'ils ne l'ont fait. Puisque toutes ces conditions sont nécessaires pour réussir par cette méthode, est il étonnant que la chose soit si rarement arrivée ?



III. Au défaut de cette méthode, il y en a une autre, qui consiste à caractériser les grands hommes par leurs dispositions intérieures, & à découvrir ce qu'ils ont été plutôt que ce qu'ils ont fait. Elle rassemble pour cet effet sous un même point de vue leurs talens naturels, leurs qualités acquises, leur gout, leur ardeur au travail : Elle les montre estimables à proportion de leur amour pour la vérité, de leur sagacité à la découvrir, & de leur empressement à la faire connoître. Ce seroit peu pourtant, si elle se bornoit à cela; aussi va-t-elle un peu plus loin. Elle marque du moins en général le genre d'études & d'occupations de ceux, qu'elle fait connoître; elle indique leurs vues, & le choix des moyens, qu'ils ont mis en oeuvre; elle entre dans quelque détail sinon de leurs opérations, de moins de leur manière d'opérer; & si dans son chemin elle leur trouve quelques défauts marqués, (& dans qui n'en observe-t-on point?) elle en découvre, sans exagération comme sans partialité, les causes, le degré, & les effets. Nos esprits ont de même, que nos corps des caractères de diversité, qui les rendent reconnoissables, & j'ajoute réellement différens les uns des autres. Ainsi, de même qu'un Peintre habile mais peu politique conserve dans ses portraits, les rides & les taches aussi bien que les traits & le coloris des visages, qu'il veut peindre; celui qui veut tracer tel ou tel caractère particulier, doit exprimer fidèlement & les défauts & les belles qualités, qui distinguent son original de tous les autres.

Rien n'est plus ordinaire aux hommes, que de juger des autres; rien n'est plus ordinaire que d'en juger trop légèrement: Quand on ne les considère qu'en gros, & sans se défier de la prévention, on ne leur trouve que des perfections ou que des défauts, suivant qu'on est bien ou mal disposé pour eux. Un examen impartial de leur caractère & de leurs moeurs découvre l'illusion de ce premier coup d'œil:

*Il démêle le mérite enseveli dans les ténèbres, & la petitesse sous le masque de la grandeur.*

*Il est sans doute toujours injuste de s'abandonner au préjugé & à la précipitation, dans les jugemens que nous formons des hommes; mais il est sur tout très desavantageux de le faire lorsqu'il s'agit des grands hommes. Comme ce sont des modèles qu'on propose au Public, il seroit fâcheux de lui présenter des objets peu dignes d'imitation, ou de lui déguiser des exemples sublimes; Et c'est à éviter l'un & l'autre de ces écueils, que la dernière méthode, que je viens d'indiquer, me paroît la plus propre.*

*Qu'on me permette d'ajouter, qu'elle peut servir à rétablir parmi les hommes une égalité & une liaison, qu'ils ne s'empressent guères à entretenir. La Providence, qui les a unis, par des besoins & par des secours reciproques, permet, qu'ils ignorent souvent les uns & les autres. La dépendance & les rapports des divers chaînons à la chaîne principale leur échappent; & comme ils contribuent d'ordinaire sans dessein au bonheur commun de la Société, ils en jouissent assez voloniers avec ingratitude. Avouons qu'il faut quelquefois un peu d'attention & de discernement, pour apercevoir l'usage de quelques unes des parties au corps complet. L'on sent assez, (car il n'y a peut être que quelques atrabilaires, ou quelques fanatiques, qui en doutent) de quelle utilité sont à la Société l'Artisan, le Négociant, le Juge, &c. Mais le gros des hommes ignore, de quel prix sont les sciences, de quelle utilité les Savans. Que dis-je? chacun de ces Savans même ne croit intéressante, que la Science, à laquelle il s'est dévoué. Le Littérateur se moque du Mathématicien; celui-ci dedaigne le Littérateur, & le Public abandonne souvent l'un & l'autre à l'obscurité & à la poussière de leurs cabinets. Il ne faudroit peut être, pour changer & d'idées & de conduite, que connoître du moins en partie le mérite inconnu qu'on méprise. A voir Mr. de Reaumur occupé*

à



à étudier les moeurs, les industries, les façons de vivre des Insectes, avec autant ou plus de soin, que nous ne nous en donnons, pour épier les démarches de nos prochains, qui croiroit que ce sont ces mêmes hommes, que Mr. de Reaumur a eus en vue dans ses recherches? Mais pour peu qu'on lise ses Mémoires, ou même simplement ses Préfaces, on sent qu'il ne travaille que pour les hommes, que pour les enrichir par des découvertes & par des projets aussi utiles qu'ingénieux, & l'on change bientôt le mépris, que l'on avoit d'abord pour des études en apparence si viles, en véritable admiration. Braver les horreurs d'un climat glacé & sauvage avec Mr. de Maupertuis, pour observer des étoiles, pour mesurer quelques lieues sur la glace, pour compter les vibrations des pendules, paroit une folie à qui ignore, que c'est à ses travaux que la Géographie va devoir un degré de perfection, dont on n'osoit pas même se flatter. Et mépriseroit on les savantes recherches de divers Savans dans les monumens les moins intéressans de l'antiquité, si l'on considère, combien de marques de la Divinité de nos saints livres ces recherches nous ont déjà fourni, combien de preuves de l'excellence de la Religion, combien de réponses aux objections des Déistes? En découvrant ainsi les vues & les opérations de ces grands hommes, on les voit se rapprocher de la Société, plus qu'ils ne paroissent s'en éloigner par le genre de leurs études; & l'on passe aisément alors de l'indifférence ou même du mépris, qu'on avoit pour eux, à l'estime & à la reconnaissance. Il faut donc espérer, qu'à mesure que l'histoire des divers Savans se multipliera, notre Siècle, devenu plus éclairé & plus judicieux de jour en jour, leur saura enfin gré de leurs observations, de leurs calculs, & même de leur amour pour la solitude.

Que si l'on rassemble les diverses réflexions, que je viens de faire, on en tirera, si je ne me trompe, les conclusions suivantes. La première méthode est la plus com-

munie, ordinairement la mieux exécutée, & elle est nécessairement supposée dans les deux autres. La seconde est la plus exacte & la plus utile; mais elle est toujours infiniment difficile, & souvent & pour plusieurs tout à fait impraticable. La troisième enfin, sans avoir la facilité de la première, ni les avantages de la seconde, ne laisse pas que d'avoir un usage plus grand que celle-ci, & plus étendu que celle-là. Réunir ces trois méthodes, c'est rassembler tout ce que les exemples & les travaux des grands hommes offrent d'intéressant & d'utile au Public. C'est à cette réunion, que la plupart des faiseurs d'éloges aspirent, trop souvent mal à propos; car rien n'est plus pénible, & l'on voit peu de FONTENELLES.

Pour moi je me suis borné dans cet Essai à la troisième de ces méthodes. Persuadé, que les particularités de la vie de Boerhaave étoient assez connues (\*), & n'osant me hasarder à juger de ses travaux, je me suis arrêté à quelques traits généraux, que j'ai crus caractéristiques. Mon dessein a été de tracer un portrait, & pourvu qu'il conserve les principaux traits de ressemblance, il ne pourra qu'être assez beau, & je ne me plaindrai pas du succès.

Je n'eusse peut être jamais songé à travailler sur ce sujet, si dans le cours de mes études Académiques je ne

me

---

(\*) L'Oraison funèbre que Mr. Schultens Collègue & Ami de ce grand homme a faite de lui, & qui est intitulée ALBERTI SCHULTENS Oratio Academica in memoriam HERMANNI BOERHAAVE Viri summi; Lugd. Bat. 1738. in 4°. ne laisse, ce me semble, rien à désirer au Public sur ce Sujet. J'ai emprunté de cet ouvrage les preuves du mien, & il eut pû m'en fournir un grand nombre d'autres, qu'il m'a paru superflu de rapporter. Je dois distinguer de la foule des autres panégyriques de Boerhaave, qui ont paru dans les divers Journeaux, celui de Mr. de Fontenelle, que je n'ai vû qu'après la composition de cet Essai.

me fusse trouvé d'une Société Littéraire, dont chacun des membres devoit fournir à son tour un Discours de sa façon. La mort de Boerhaave m'offrit un sujet bien triste, mais je le crus en même tems intéressant & utile. Pénétré & du mérite & de la perte de ce grand homme, j'osai peu de jours après sa mort (\*) présenter à la Société dont je viens de parler, la première ébauche de l'ouvrage que je communique à présent au Public.

Comme depuis ce tems là j'ai cru, (& quelques amis peut être trop amis m'ont entretenu dans cette idée,) que cet Essai pourroit être d'une utilité plus générale, je l'ai travaillé de nouveau avec tout le soin dont je suis capable. La précipitation, avec laquelle il fut d'abord composé, les vives impressions que la perte récente de mon illustre Maître faisoit sur moi, le défaut de mémoires suffisans dans ce tems là, m'ont engagé à faire un grand nombre de corrections, & sur tout de retranchemens. Après avoir enfin perfectionné mon ouvrage autant que je l'ai pu, je me détermine à le faire paroître au grand jour. Diverses raisons ont contribué à me faire prendre ce parti, & comme elles renferment les vûes que je me suis proposées, il ne sera peut-être pas inutile d'en rapporter ici quelques unes.

1. Un motif de reconnaissance & d'affection est le premier, qui m'a fait entreprendre cet Eloge. Disciple du grand homme, qui en est l'objet, privé trop tôt de ses leçons, mais à jamais sensible à ses soins, je n'ai pu me refuser la satisfaction de rendre du moins à sa mémoire le tribut

---

(\*) Le 10. Octobre; 1738. Boerhaave est mort le 23. Septembre de la même année, âgé de près de soixante & dix ans, étant né le 31. Decembre; 1668.



tribut le plus légitime (\*). Le dirai-je? j'ai été confirmé dans ce dessein, par les divers jugemens, que j'ai souvent entendu faire de Boerhaave, & qui injurieux pour lui me touchoient trop vivement, pour ne les pas combattre. Et où seroit le prix du savoir & du mérite, s'il dépendoit de l'ignorance & de la malignité de le leur arracher? Je m'étois donc de défendre & d'honorer la mémoire de mon Maître, avec d'autant plus d'ardeur que je remarquois plus d'acharnement dans ses injustes Censeurs. C'est ce que je fais à présent publiquement, avec tout le zèle d'un disciple reconnoissant. Mais, j'ose le dire en même tems, j'ai tâché de veiller sur ma plume, de retenir ces sentimens de vénération qui m'animent, & sur tout de les empêcher d'influer sur mes réflexions. J'ai sacrifié malgré moi au désir de peindre fidèlement Boerhaave, les mouvemens les plus vifs de mon coeur.

2. On dira peut-être, que depuis le tems de la première composition de cet Essai, cette ardeur auroit dû se rallentir; & dans l'opinion d'un certain Public, un homme mort depuis quatre ans, n'a plus de droit à leur souvenir, beaucoup moins encore à leur curiosité. Quoique ce sentiment me paroisse aussi peu sensé que peu honorable pour ceux, en qui il se trouve, l'ingratitude du siècle le rend malheureusement trop

(\*) Je me suis souvent appliqué ces belles paroles de Boerhaave, aux Elèves de son illustre Collègue Albinus. O! si la vertu étoit assurée d'une gloire digne d'elle! Si les bienfaits produisoient une reconnoissance durable! De quels pieux tributs de louange ses Disciples n'honoreroient ils pas la mémoire d'un homme, qui les a fidèlement instruits aux dépens de ses jours? „O! si digna staret sua virtuti gloria! si maneret merito benefacti animus! quantis laudum præmiis manes Viri colerent pii scholastici, suo quos fidus periculo edocuit!” H. BOERHAAVE *Cros. vi. De Vita & Obitu Viri Clarissimi BERNHARDI ALBINI; in Opusc. p. 52.*

trop commun. Je me hâte donc d'alléguer un second motif, pour autoriser mon entreprise, d'autant plus que c'est celui que m'a principalement animé. Je me suis proposé de rendre l'exemple de Boerhaave utile & à moi même & à tous les Médecins. Il importe dans toutes les professions d'avoir devant les yeux un modèle de perfection, sur lequel on puisse se former. Plus on s'avance alors, il est vrai, & plus on découvre son éloignement du but, vers lequel on tend. Mais aussi c'est là ce qui anime; on s'excite tous les jours à faire de nouveaux progrès, & à acquérir de nouveaux & de plus vifs traits de ressemblance avec l'original, qu'on s'est proposé. C'est ce modèle, que j'ai tâché de faire connoître pour la Médecine. J'ai rassemblé pour cet effet les talens les plus précieux, les dispositions les plus estimables, & les qualités les plus nécessaires, à ceux qui cherchent à exceller dans cet art. J'ai tâché aussi d'indiquer quelques uns des défauts qu'il est le plus difficile d'éviter en le cultivant. Pour rendre mes caractères plus sensibles, je les ai appliqués à un sujet, en marquant autant que je l'ai pu, jusqu'où il avoit poussé la réunion & la perfection des unes, & s'il se garantir des autres. Mais, indépendamment même de ce grand homme, & supposé que je me fusse mépris dans son portrait, les traits dont je me suis servi en le composant, ne laisseroient pas ce me semble, d'être utiles & intéressans. Ils exprimeroient toujours un original, sinon réel, du moins aussi admirable que digne d'imitation. Quand même le grand Médecin, ( & je n'ai garde de soutenir, que Boerhaave l'ait été toujours & à tous égards; ) Quand même le grand Médecin seroit donc la Pierre Philosophale, n'est il pas avantageux toujours de s'en former du moins une juste idée? Il y a de la gloire à s'efforcer d'en approcher, quand même l'on ne pourroit se flatter d'y atteindre jamais.

3. Mais si c'est principalement pour les Médecins que  
j'a



j'ai peint ; ce n'est nullement pour eux seuls. J'ai travaillé pour tous les Savans. Tous les gens de lettre ont des vœux de conformité ; ils composent en commun une République, & quoiqu'en divers genres ils aspirent tous à la même perfection. Je souhaiterois, que mes réflexions pussent servir en quelque manière à serrer encore d'avantage leurs noeuds ; & en indiquant la liaison des diverses études & des diverses sciences fournir ou retracer quelques motifs & quelques secours à ceux que les cultivent.

4. Enfin je me suis éforcé, en traçant le portrait d'un grand Médecin, de faire en même tems celui de la Médecine. Comme elle intéresse tout le monde, il n'est pas surprenant, que tout le monde se mêle d'en juger ; mais il le seroit, que ses décisions fussent équitables, qu'elles fussent constantes. Ceux qui déclament avec le plus de feu, ou qui badinent avec le plus de délicatesse sur ce sujet, ne s'accordent pas toujours avec eux mêmes dans les diverses périodes de leur vie ; & il n'est pas rare de les voir à la première maladie, desavouer leurs jugemens les plus sinistres & leurs railleries les plus spirituelles. Après tout il est juste, que leurs frayeurs nous vangent, du moins en partie, de leur ignorance ; & ce n'est pas la seule fois, que les passions servent à dissiper les préjugés. Cependant l'expérience ne desabuse la plupart des gens, que dans l'instant même qu'ils la font ; elle ne tient point, dans le suivant contre l'envie de dire un bon mot. De ce contraste naissent ces alternatives de négligence & d'empressement ; ce défaut de confiance & d'exactitude ; & surtout ce mélange des conseils d'un Médecin avec ceux du premier venu. N'est ce pas là deshonorer une des plus nobles professions ? n'est ce pas la rendre aussi desagréable pour ceux qui l'exercent, qu'infructueuse pour ceux, qui devoient en éprouver les heureux effets ? & l'imperfection de l'art n'est elle pas la suite des dégouts, qu'on donne à ceux qui le pratiquent ? Ces abus

&

Et ces inconvéniens cesseroient, si l'on se formoit de justes idées de la nature & de l'étendue de la Médecine; de la différence d'un homme, qui se conduit par principes, & de celui qui agit au hasard; surtout des funestes suites du mystère & de la négligence dans les maladies. J'ai crû, que ces vérités trouveroient une place naturelle dans cet Essai; mais je n'ai fait que les insinuer, tant pour ne pas m'engager dans de trop longs détails, que de peur de violer des ménagemens, qu'il convient toujours, & qu'il me convient plus qu'à personne de garder avec les opinions populaires.

J'en étois là; & mon ouvrage n'attendoit plus que l'impression pour paroître, lorsqu'il a paru en Angleterre un livre sur le même sujet. En voici le titre; An Account of the Life and Writings of HERMAN BOERHAAVE, Doctor &c. in two Parts, with an Appendix; London 1743. 8°. p. 226. L'Auteur, qui ne se nomme point, est un Médecin, Elève, & ce qui paroît par le Livre même, digne de Boerhaave. Il nous apprend dans sa préface, que „ son Livre a été composé „ il y a plus de deux ans; que divers incidens en ont retardé la publication jusqu'ici, quoiqu'il ne restât plus „ que deux feuilles à faire il y a un an. Il s'est proposé „ d'écrire sur la vie & sur les écrits de Boerhaave dans „ la langue d'un peuple, de qui pendant longtems il „ a reçu de grands encouragemens; dont il s'est acquitté „ par son habilité & par ses instructions. Une représentation naïve, dit-il encore, des progrès graduels d'un „ génie heureux, s'éforçant de sa jeunesse, au milieu „ des circonstances les plus déconrâgeantes, à avancer également le bien public & le sien, doit en quelque „ mesure intéresser tout citoyen du monde, tout homme „ qui a des sentimens généreux. „ Voilà ce que l'Auteur promet, & j'ajoute qu'il tient parole dans son ouvrage, dont je vais donner l'idée en peu de mots.

Le

Le titre annonce qu'il est divisé en deux parties; l'une sur la Vie, l'autre sur les Ecrits de Boerhaave. La première extraite, mais avec jugement, de l'Eloge funèbre de Mr. Schultens & des autres mémoires qu'on a vus sur ce sujet dans les Journaux, est divisée en trois Sections; 1. La Naissance & l'Education de Boerhaave; 2. Les Etudes, sa Profession, & son Avancement; 3. Son Caractère, sa Maladie, & sa Mort. Je n'entrerai dans le détail sur aucun de ces articles tous fort bien remplis. Je me contente de remarquer ces trois choses. 1. L'Auteur nous apprend quelques anecdotes de l'histoire du Professeur de Leide, qu'on ne trouve pas ailleurs. 2. Il y donne en passant une idée de chacun de ses Discours Académiques, & en traduit même deux ou trois passages, dans lesquels en peignant Hippocrate & Mr. Albinius Professeur en Anatomie à Leide, & digne Père de celui qui y exerce à présent la même charge avec tant d'éclat, Boerhaave s'est dépeint lui même sans y penser. 3. Il le disciple (p. 50.) du reproche d'avarice dont on l'a noirci. „ Il étoit libéral aux nécessiteux, mais sans ostentation; il obligeoit ses amis de telle manière que le hasard seul leur découvroit à qui ils étoient redevables; il étoit reconnoissant à l'excès, s'il peut y avoir de l'excès à la vertu. Après tout il est bien naturel, qu'un homme tempérant & par principe & par inclination, & qui n'ayant point de vices à satisfaire avoit su être content sans richesses, après les avoir acquises avec autant d'industrie que d'intégrité, s'en servit avec discrétion.”

La première Section de la seconde partie roule sur deux Discours de Boerhaave, l'un relatif à la Théorie en général, & l'autre à la Pratique de sa Médecine. Ces Discours sont le troisième & le quatrième dans ses Opusculs, (Qua repurgatæ Medicinæ facilis asseritur simplicitas; p. 19. & De comparando certo in Physicis; p. 27.)

On



On nous donne ici des extraits étendus & instructifs de ces deux Discours, & on les termine par cette judicieuse réflexion. (p. 107.) „ On remarque un beau contraste dans ces deux Discours. Le premier nous fait envisager la partie la moins importante du corps, (& parmi nous autres Européens généralement rasée comme une excrescence) comme étant impénétrable dans sa structure intérieure; au lieu que dans l'autre chaque partie vous paroît d'autant plus simple qu'elle est examinée avec plus de soin, & les maladies en général (produites par une seule cause) comme moins compliquées, que la partie ou les parties affectées. Ce paradoxe pourroit être expliqué aisément; mais ce n'est pas notre affaire à présent. Nos réflexions sur la véritable simplicité de la nature (Sect. I.) ne pourroient elles pas s'appliquer ici?

Tous les écrits de Boerhaave, à la réserve de ses Harangues & de sa Thèse, font le sujet de la Seconde Section. On nous en donne encore de bons extraits; on s'étend sur tout sur sa Chymie & sur ses Mémoires sur le vif argent. Traduisons à propos de ceci un passage de l'Auteur même. (p. 156.) „ Ses succès en diverses choses n'étoient pas moins remarquables (que son exactitude); témoin ses productions d'or liquide & de mercure solide. On lui demanda ce qui en étoit, & il répondit sur le premier article, qu'il l'avoit fait à la vérité (l'or solide,) mais que ce n'étoit pas sans mélange de vif argent; pour ce qui est de changer celui-ci en une poudre immuable, qu'il avoit poussé la chose si loin, que lui même il ne pouvoit plus faire reparoître le vif argent. Les plus exacts, (ajoute fort bien notre Auteur, mais je ne sais si c'est en égard à ceci ou à ce qui suit,) ne sont pas absolument exemts de fautes,

\*\*

„ mais

„ mais alors ils sont les plus prompts à les découvrir, &  
 „ d'ordinaire à les avouer. Boerhaave avoua que le ni-  
 „ tre, qu'on croyoit qu'il avoit tiré du Mercurius præ-  
 „ cipitatus per se, ne venoit que d'une mauvaise produ-  
 „ ction de ce genre, qui, par l'addition frauduleuse du ni-  
 „ tre, pour épargner le feu, eut été dans ce cas aussi per-  
 „ nicieuse à la Philosophie, qu'elle l'a été dans d'autres à  
 „ la constitution animale; car, &c".

On trouve enfin, dans la troisième Section un détail des  
 leçons publiques de BOERHAAVE, & de quel-  
 ques découvertes en Médecine, qui lui sont attri-  
 buées. J'ai traduit ce dernier morceau en entier, & on  
 le trouvera à la fin de cet Essai. La Thèse de Médecine  
 de Boerhaave en latin mais un peu abrégée, & un petit  
 abrégé de sa vie trouvé parmi ses papiers, & inséré par  
 Mr. Schultens dans son Eloge, sont les premières pièces de  
 l'Appendix de l'Ouvrage Anglois. Il contient outre cela  
 des extraits de quelques lettres originales de Boerhaave, le  
 Catalogue de ses ouvrages, & de ses leçons publiques. On  
 retrouvera tout ceci à la suite de notre Essai.

Tel est en gros le livre Anglois, dont je ne puis que  
 recommander la lecture à ceux qui entendent la langue  
 dans laquelle il est écrit. Je n'aurois certainement pas  
 entrepris mon ouvrage après la publication de celui-ci, &  
 je me serois tout au plus contenté de le traduire; mais  
 la chose étant faite j'ai pris le parti d'arrêter l'impres-  
 sion de mon Essai, & de profiter à la hâte du livre An-  
 glois pour perfectionner le mien. J'ai fait partout hon-  
 neur à l'Auteur de ce que j'ai emprunté de lui. Mal-  
 gré son attention & la mienne à glaner de tous cotés, il  
 reste encore bien des choses à ajouter, & des corrections à  
 faire à nos travaux. Heureux si nous pouvions engager  
 les personnes plus éclairées & mieux instruites, à nous com-  
 muniquez les unes & les autres.

Quoi.



*Quoiqu'il en soit, telles ont été mes vûës; c'est au Public à décider sur l'exécution. S'il m'est permis, ou plutôt s'il est possible de prévenir ce redoutable fuge, par quelque considération, c'est par l'exposition de mes vûës, & par le titre d'Essai, sous lequel je lui présente ce petit ouvrage, & qui sans doute ne lui convient, qu'à trop d'égarés.*

**ESSAI**

Quand on se fait, tel est son caractère; c'est en Pa-  
 rade à décider par l'expérience. Si on n'est pas sûr, on ne  
 peut pas se permettre de proposer ce remède. Par  
 conséquent, c'est par l'expérience de nos vices,  
 & par la suite d'effets, sans lequel je ne propose ce  
 remède, & qui fait doute ne lui convient; qu'il  
 soit à propos.



ESSAI



# ESSAI

Sur le Caractere du

## GRAND MEDECIN

ou

Eloge critique de

## BOERHAAVE.



LE Discours que j'ai mis à la tête de cet Essai, me dispense d'un nouveau préambule; & je vais entrer en matière; après avoir indiqué l'ordre que j'ai dessein de suivre.

L'Eloge d'un homme de lettres *Division.* suppose nécessairement le *savoir*: mais c'est dommage qu'il coute souvent quelque chose à la *modestie* du savant. L'accord peu commun de ces deux qualités n'en est

A

fans

fans doute que plus glorieux; & il devient par cela même, d'autant plus propre à caractériser un grand homme. J'en trouve un second dans ses *erreurs* mêmes: Il me semble en éfet, que lorsque *l'humanité* les excuse, & que *l'humilité* les répare, elles lui font presque autant d'honneur que les lumières. J'ai enfin & principalement égard à *l'usage* qu'il fait *de ses connoissances*. Je m'intéresse peu à un savant, qui ne l'est que pour lui seul; Je l'admire, s'il fait l'être pour le public. Voilà trois points de vuë différens; mais voilà aussi trois caractères assez rares. On seroit tenté de n'en pas croire la réunion possible, à moins que de la découvrir dans un modèle: mais enfin ce modèle existe; & je n'en veux d'autre preuve que Boerhaave.

## ARTICLE I.

*Deux manières de mesurer le savoir.* Le premier point de vuë sous lequel je me représente Boerhaave, c'est celui que me fournit la réunion du savoir & de la modestie. Mais comment mesurer ce savoir avec

avec quelque justesse ? sera-ce par ses éfets ? J'avoué qu'en parcourant les écrits, les leçons, & les cures de Boerhaave, on pourroit se former de justes idées de sa capacité : je sens même que cette discussion seroit d'une grande utilité, si elle étoit faite avec exactitude & sur-tout avec gout : Mais outre sa difficulté & sa longueur, elle ne conviendrait guère qu'à des savans, & peut-être qu'à des Médecins.

La revue des talens & des travaux de l'illustre défunt, me paroit un moyen plus facile & plus général ; & il me plait d'autant plus, qu'il s'accorde mieux avec le but que je me propose, de rendre l'exemple de Boerhaave utile à tous ceux qui voudroient l'imiter.

On honore volontiers du titre de génies transcendants, des hommes dont l'esprit vif & avide de nouveautés semble ne penser que par failles, & dédaigner le secours de la méditation. Auteurs de découvertes, quelquefois utiles, souvent chimeriques, mais toujours ingénieurs,



*Est plus  
commune,  
mais moins  
précieuse  
que sa jus-  
seffe.*

ses, ils se font allés aisément & as-  
sés universellement admirer. A-  
vouons-même, qu'ils inspirent aux  
autres du gout pour les sciences, &  
qu'ils paroissent les perfectionner,  
à force de les rendre riantes. C'en  
feroit trop, si leur imagination, dupe  
de sa propre fécondité, ne s'exha-  
loit souvent en idées plus éblouis-  
santes que réelles. Aussi quelque  
précieux que soit ce talent, il en  
est un autre plus estimable, plus ra-  
re, & par malheur, presque incom-  
pâtible avec le premier. C'est un  
esprit juste, un discernement ex-  
quis; qualité lente, mais sûre dans  
ses opérations. Je ne crains pas de  
l'attribuer à Boerhaave. Une exa-  
ctitude scrupuleuse ne l'abandon-  
noit jamais dans ses recherches. Peu  
content d'effleurer les matières, il  
s'étoit convaincu, que pour les ap-  
profondir, il n'en falloit point préci-  
piter l'examen. Les idées qu'il ac-  
quéroit de cette manière, étoient  
extrêmement nettes; & l'habitude  
qu'il avoit contractée de se les re-  
présenter souvent & sous toutes  
leurs

leurs faces, soutenuë par une mémoire excellente, (1) les lui avoit renduës aussi familières que distinctes. Il s'étoit formé ainsi un systéme de vérités, liées les unes aux autres, dont son esprit méthodique avoit saisi les différens rapports. De là cette facilité à se les rappeler, & à les mettre dans le jour le plus frappant; cette exactitude à démêler le fort & le foible des argumens & des systémes; cette sagacité à discerner les divers degrés de probabilité d'une opinion; cette attention à tirer de ses expériences, toutes les conséquences qui en résul-toient, & à n'en déduire, du moins pour

(1) Un jour qu'il étoit avec Mr. le Consul Sberard, un étranger entra, & comme le fort de celui-ci étoit la connoissance des Poëtes Espagnols, Boerhaave qui aimoit à se proportionner au gout de ceux qui le visitoient, ne manqua pas de le mettre d'abord sur ce sujet, & dans le cours de la conversation, récita plus d'une page d'un des plus célèbres Auteurs de l'Espagne, qu'il n'avoit cependant (à ce qu'il dit ensuite à son ami Sberard) lu de vingt ans. (Voy. Account &c. p. 66.) Un Gentilhomme Lorrain m'a assuré que Boerhaave l'avoit souvent entretenu sur l'Histoire de son Pays, & qu'il lui avoit paru mieux au fait sur cet Article, que diverses personnes du Pays même, qui se piquoient d'en savoir l'Histoire.

6 *Eloge critique*

pour l'ordinaire, que celles-là; enfin cette hardiesse à ne donner que peu de chose à l'autorité d'un grand nom, aux préjugés de la foule, & à la prescription de plusieurs siècles.

*Le goût de  
la nature  
est aussi  
méprisé,*

Cette première qualité du grand homme, produit en lui une grande application à étudier la nature. Il la cherchoit partout; il étoit attentif à ses moindres mouvemens; pouvoit il ne la pas *prendre* souvent *sur le fait*? (1) Peu de gens s'attachent à la connoître; moins en ore se soucient de l'imiter. On la croit trop populaire; & plus on s'en éloigne, plus on se félicite de l'art. Boerhaave a connu l'illusion, & il a osé la combattre. Dans une harangue destinée à fixer la véritable gloire du Médecin, il ne l'a faite consister que dans une servitude absolue aux règles de la nature. *Nous ne connoissons*, dit-il (2), *de la plus*  
*pe-*

(1) FONTENELLE *Eloge de* TOURNEFORT.

(2) „ Cernis, Te, de fabricati corporis particula minutissima, nihil quidquam intelligere posse, nisi quod naturæ acceptum debeas uni, quatenus se per sensus observandi copiam tibi  
a fe-

de Boerhaave.

7

petite partie du corps humain, que ce que la nature seule nous en découvre, en nous fournissant les occasions de l'observer, par le moyen des sens. . . . Si après avoir étudié avec soin les forces de la nature, on s'attache constamment à l'imiter, alors on pourra se flatter de réussir à conserver la santé.

Mais en vain s'attache-t-on à la nature, si l'on ne fait l'observer <sup>Que difficile à acquies</sup> comme il faut. La chose est moins facile qu'elle ne le paroît; & si le grand nombre de découvertes que l'on a faites, depuis que cette étude est devenuë plus commune, est capable d'animer ceux qui la cultivent, les exemples de plusieurs grands hommes, qui y ont échoué, doivent leur inspirer de la défiance de leurs forces. Pour avoir les succès d'un Newton, d'un Boerhaave, d'un Réaumur, il faudroit posséder leurs talens. La Nature ne  
se

„ fecit. . . . Si quis, diligenter vim speculatus naturæ, constans imitetur, tum speret lætus, vere se sanitatem tueri posse „ *Orat. VII* in *Opuscul.*, p. 61: 62.

A 4



§ *Eloge critique*

se découvre à nous que par un petit nombre d'éfets, elle semble nous cacher les moyens dont elle se fert pour les produire, & ce n'est que par une application constante, & par une pénétration peu ordinaire, qu'on parvient à la deviner.

Il y a plusieurs choses à observer, pour y réussir, Je n'ai pas dessein d'entrer ici dans le détail des diverses manières d'étudier la nature, des diverses règles qu'il faut observer dans cette recherche, & des divers obstacles qu'on y rencontre; détail qui seroit déplacé ici, & sur lequel nous avons jusqu'à présent plus de préceptes que d'exemples (1). Je ne puis cependant m'empêcher d'indiquer deux précautions, tant parce qu'elles me paroissent & plus essentielles & plus négligées, que parce qu'il me

Et entr'autres ces deux précautions,

(1) On voit à la tête de presque tous les cours de Physique, des règles & des directions nécessaires, pour réussir dans cette étude; mais on les trouve assez communément violées dans le corps même de ces ouvrages. Je renvoye ceux qui souhaiteront de les connoître à la IV. Harangue de Boerhaave, & surtout à celle que M. Musschembroek a placée à la tête de Tentamina, &c. Et que Mr. Deslandes a imitée & publiée en François dans son Recueil de Traités de Physique.

me semble que Boerhaave se les étoit principalement proposées.

La première, c'est de ne s'engager dans cette étude qu'avec un esprit vuide de préjugés, ou, <sup>1. écartez tout systéme.</sup> qui revient ici au même, de systêmes. Un homme, imbu d'avance de certaines opinions, ne cherche & ne voit de la nature, que ce qui les favorise. Un attachement trop grand <sup>Succession des divers ses sectes dans la Médecine.</sup> aux idées Péripatéticiennes, entraîna autrefois Galien dans cet écueil. Trop prévenu de la généralité des principes de l'ancienne école, & séduit par de légères conformités, il trouva les quatre élémens dans quelques unes des humeurs du corps humain, & réduisit tous les remèdes, aussi bien que tous les poisons, sous je ne fais quelles *qualités Cardinales*, qui, malgré leurs différens degrés, n'étoient nullement suffisantes pour les renfermer. A peine concevrons nous, qu'un génie de cet ordre eut pu donner dans de telles visions, si treize siècles d'esclavage sous leur joug n'avoient vérifié, qu'il n'est point d'extravagances dont l'esprit humain ne puisse

s'entêter. Les Chymistes furent les premiers à les rejeter. Mais peu contents d'avoir démontré l'imperfection du précieux dépôt, que les Arabes tenoient de Galien, ils introduisirent dans la Médecine leurs nouvelles chimères, à la place des anciennes. Quelques expériences faites dans un siècle, où les expériences étoient quelque chose d'aussi nouveau que le raisonnement, les animèrent à en tirer des conséquences trop générales, & à expliquer les actions & les maladies du corps humain, par les relations particulières de certains corps. On ne parla plus alors que de ferments, d'effervescences, de combats de sels & de soufres, &c. Descartes, également propre à renverser & à inventer des systèmes, semble n'avoir indiqué aux hommes les véritables règles de la Physique, que pour leur montrer, par son exemple, à les violer. Après avoir formé dans son imagination le plan d'un monde aussi différent du nôtre, que les ressorts, qu'il y supposoit, se sont trouvés opposés aux phénomènes, il

Il appliqua ses hypothèses aux diverses parties de l'univers. Substituant la fiction à la réalité, & passant légèrement du général au particulier, il feignit un nouvel homme, plutôt qu'il ne décrivit celui, que l'Être suprême a formé. Son système eut le sort de tout ce qui n'est que système; il fut suivi aveuglément, jusqu'à ce que les expériences l'aient fait presque entièrement oublier (1). Cependant, & ne deussions nous à Descartes que les premières idées de la manière d'expliquer mathématiquement & par les Loix générales de la Nature, les phénomènes de l'Univers, & en particulier ceux de la Médecine, nous lui aurions une obligation infinie. Mais on ne sauroit disconvenir, qu'on n'ait encore abusé de ceci, en outrant l'application, d'ailleurs nécessaire & autrefois trop négligée, des Mécaniques à la Médecine. On a voulu tout expliquer par les Loix du Mou-

ve-

(1) Voyez sur tout ceci BOERHAAVE, Prælectiones in proprias Institutiones &c. cum notis A. Hafter, Vol. I. περιλήψεις, & toutes ses harangues, surtout la troisième, in p. 21. 22.



vement, sans songer que peut-être tous les Corps, ont entr'eux des relations particulières, indépendantes de ces Loix primitives, ou du moins dont la liaison avec elles nous est jusqu'ici inconnue. (1) Je pour-

(1) Boerhaave dans plusieurs de ses discours, mais principalement dans le dernier, paroît avoir eu en vue de s'opposer à cet abus. Après y avoir montré que toutes les actions de notre Corps dépendent, non de telles ou de telles Causes particulières, mais de leur assemblage, qu'il appelle la NATURE, il passe aux effets des remèdes & des poisons sur ce Corps. Il parcourt ce que plusieurs d'entr'eux ont de singulier, & que l'Anatomie, la connoissance de nos humeurs, celles de leur circulation, les Mathématiques, la Physique & tous les autres Principes de la Médecine ne sauroient expliquer. Disons la vérité, ajoute-t'il, la nature humaine a cette relation avec ces poisons, ils ont cette relation avec elle. C'est là qu'aboutit toute notre science &c. Ceci est tout autrement vif dans les termes memes de l'Auteur; Les voici. „ Quid „ Anatome? Quid humorum cognitio? Quid „ perspectus eorum circuitus, quid Mathesis? „ Quid Physice, omnifve alia scientia Medica „ juvat? Si vera loqui juvat, natura humana ita „ se habet ad venena, hæc ita ad illam. Hic „ subsistit prudentia „ &c. Orat. VIII, in Opusc. p. 63. Avec combien de justice l'Auteur Anglois de l'Histoire &c. de Boerhaave ne dit-il donc pas? La mode dans ce siècle-ci, a peut-être trop été d'expliquer mécaniquement tous les phénomènes; C'étoit dans le précédent, par la Chymie. La scène est changée du tout au tout, excepté pour la partialité. An Account &c. p. 38.

rois alléguer divers autres exemples de ce désordre dans le Médecine; désordre, qui sans doute n'autorisoit que trop Boerhaave à écarter, au commencement de ses cours & de ses écrits, les divers systêmes, ou, comme il les appelloit, les diverses *sectes*, aussi inconstantes dans leur durée, qu'incertaines dans leur fondement. Heureux si lui même n'eut jamais risqué d'hypothèses, & n'eut cherché à élever un édifice, sans avoir assés de matériaux (1).

Une seconde précaution, du moins aussi importante que la précédente, c'est qu'il ne faut négliger aucun effet, dans la recherche des causes naturelles. Il est également dangereux & ordinaire de croire la nature trop composée, ou de la croire trop simple. Le premier de ces préjugés nous fait soupçonner du mystère, où souvent il n'y en a point; le second nous flatte de l'espérance d'être au fait de l'énigme, lors même que nous en sommes encore fort éloignés. Les causes des phénomènes naturels sont fort

*2. Ne négliger aucun effet dans la recherche des causes.*

sim-

(1) Plus bas. Art. II.

simples, parce qu'elles supposent le moins de combinaison, qu'il fut possible d'imaginer, pour les produire; mais la prodigieuse diversité de ces phénomènes ne peut que les rendre très variés. La nature agit rarement de la même manière, parce que rarement ses effets sont parfaitement les mêmes (1). Plus nous nous rendons attentifs à en observer les différences, souvent presque imperceptibles, & plus nous découvrons, que la nature est aussi magnifique dans ses plans qu'oeconome dans l'exécution (2). Le seul moyen d'éviter ces deux écueils est donc, d'observer avec exactitude les moindres circonstances des

(1) Ceci ne contredit nullement la généralité de certains principes, que nous découvrons partout dans l'Univers, tels que ceux du mouvement, de l'attraction, &c. mais suppose notre ignorance de diverses autres loix de la nature, & la combinaison de celles, que nous connoissons déjà. Remarquez encore, que je n'ai pas dessein de porter la moindre atteinte à cette branche de la Certitude Morale, que nous nommons Analogie, & qui nous est si nécessaire pour la conservation de notre vie. Mais souvent on la suppose dans des cas, où elle ne se trouve point, & où il n'y en a qu'une trompeuse apparence.

(2) Voy. FONTENELLE. Entretiens sur la Pluralité des Mondes, I. Soir.

des phénomènes, dont nous recherchons les causes; Et la principale raison, qui rend ces écueils si communs, c'est la négligence de quelques-unes de ces circonstances. Ainsi attribuoit-on, même après les découvertes d'Harvée, la chaleur, la couleur, & la fluidité du sang, tantôt à l'effervescence de divers liquides, tantôt au mélange de certaines particules nitreuses, & tantôt aux parties élastiques & oscillatoires de l'air. Une observation plus exacte des divers phénomènes, a fait évanouir toutes ces mystérieuses causes, & a tout réduit au seul mouvement de nos humeurs (1). D'un autre côté, lorsqu'ils s'agissoit d'expliquer l'action de l'estomac, les uns ne l'attribuoient qu'à la chaleur de ce viscère, les autres qu'à son mouvement musculaire, ceux-ci à l'acide vital, ceux-là au ferment de la bile, &c. Mais chacune de ces causes en particulier, étoit insuffisante pour produire l'effet entier, & l'on s'est enfin trouvé réduit

(1) BOERHAAVE *Instit. Medic. passim à §. 130. ad 230.*



duit à rassembler plusieurs de ces causes, à en écarter quelques unes, & à en joindre de nouvelles (1). Boerhaave a montré une exactitude peu commune, à réunir ainsi & les divers phénomènes & les diverses causes de nos actions, & si l'on peut lui reprocher quelque chose à cet égard, ce n'est peut-être, dans un petit nombre d'occasions, qu'un excès de scrupule (2).

*Nécessité  
de ces deux  
précauti-  
ons dans la  
Pratique.*

C'est sans doute beaucoup pour un Médecin, que d'avoir des principes si judicieux; C'est plus encore, lorsqu'il fait en faire usage dans l'exercice de son art. On ne peut s'empêcher de déplorer, lorsque l'on observe la pratique ancienne, peut-être même la moderne, qu'on ait si souvent négligé les deux règles, qu'on vient de voir. De l'oubli de la première, dépend cet attachement outré à de certaines méthodes, plus conformes aux systé-  
mes

- (1) Ibid. § 38. & passim à § 37, ad § 107.  
(2) Je rapporte à ceci le dessein que Boerhaave avoit de réunir les Systèmes de Malpighi & de Ruysch sur la fabrique, & sur l'universalité des glandes, Ibid. § 240. 8.

mes particuliers qu'aux opérations mêmes de la nature. L'abus des cordiaux dans la petite vérole a été & est peut-être encore quelquefois si funeste dans cette maladie, qu'on remarque qu'elle a emporté plus de monde, depuis qu'on les a connus, que dans des siècles moins éclairés mais plus sages (1). D'un autre côté

(1) Plures inter vulgus jugulavit hic morbus, ex quo Mithridatii, Dioscordii, Decolli C. C. &c. usum didicere quam in sæculis indoctioribus quidem, at magis sapientibus; Cum in singulis fermè ædibus reperitur stolidà aliqua ac sciola muliercula, quæ in hominum perniciem, quam non didicit, Artem exerceat. SYDENHAM Variol. regular: An. 1667. 68. & partis 69. Ce célèbre Auteur semble n'attribuer les inconvéniens de ce régime qu'aux femmelettes, qui, à la destruction des hommes, dit-il, pratiquent un art, que jamais elles n'ont appris. Souvenez vous de grace, que c'est Sydenham qui parle de cette manière; Et permettez moi d'ajouter que, s'il a raison, c'est en partie la faute des Médecins. C'est en épiant leurs méthodes, quelquefois trop peu variées, & en retenant quelques-unes de leurs décisions, souvent trop légèrement hasardées, mais plus souvent mal comprises, que nos bonnes femmes font leurs cours de Médecine. Moins de promissitude & d'uniformité dans leurs opérations, & plus de réserve dans leurs discours, seroit donc le parti le plus utile pour le Public. Il est vrai qu'alors on leur reproche d'être mystérieux dans leurs démarches, & avares de leurs paroles. Comment faire?

B

té un régime trop rafraichissant, & peu proportionné aux divers climats & aux diverses circonstances, n'a guères moins été nuisible dans la même maladie. La négligence de la seconde règle a produit deux inconvéniens, selon que les Médecins se sont jettés dans deux extrémités presque opposées. Les uns trop prévenus qu'une maladie désignée par un certain nom, pouvoit, dans tous les cas, être guérie par un seul & même remède, ont perdu dans une vaine recherche de spécifiques & beaucoup de tems, & sans doute beaucoup de malades. Les autres trop frappés de la diversité des Symptômes, qui souvent se trouvent dans la même maladie, se sont trop attachés à les combattre en détail, & en ont par cela même trop négligé la réunion. C'étoit cependant à cela qu'il falloit principalement s'appliquer, vû que c'est-là le seul moyen de découvrir la source du mal, & par cela même la nature du remède. C'étoit-là le dessein de Boerhaave, dans ses descriptions & dans ses  
cu-

cures de maladies. Il pouffoit l'exactitude à rassembler les signes & les Symptômes jusqu'au scrupule, s'il étoit possible d'outrer les choses à cet égard. Mais ce n'étoit que dans la vuë de découvrir, avec plus de précision & de certitude, la cause cachée des maux, & d'opposer ensuite des remèdes efficaces à cette cause ainsi découverte. Sûr que, s'il pouvoit réussir à la détruire, les Symptômes ne manqueroient pas de cesser d'eux mêmes, il ne s'arrêtoit à ces derniers, que lors qu'ils devenoient trop pressans, ou que la guérison complète lui paroïssoit impossible. Ainsi la Médecine lui servoit à écarter les obstacles, qui pouvoient retarder ou empêcher les opérations de la nature, à l'aider, lorsqu'elle paroïssoit s'éteindre, à l'imiter, lorsqu'elle n'étoit plus suffisante (1).

On

(1) Je ne fais presque encore ici que traduire, les expressions mêmes de Boerhaave; „ Hippocrates . . . agnovit . . . Medicum ejus (naturæ) „ ministrum, observando, recordando, comparando, ex his solis ratiocinando, decere, ut „ li-



*Et dans la  
Chymie.*

On avoit encore plus méconnu les loix de la nature dans la Chymie. Peu s'en falloit même que les mauvais procédés de ceux, qui l'avoient obscurcie, ne l'eussent tout à fait décriée. Boerhaave l'a tirée de cet état d'humiliation, où elle étoit plongée, en prouvant que, si l'abus de la Chymie avoit été la cause de plusieurs erreurs, son légitime usage fournissoit le meilleur moyen de les corriger, & procuroit un grand nombre de vérités & de secours (1). Il a porté le flambeau de la raison, & le respect de la nature, dans un Art, qui en paroissoit si éloigné. Suivant toujours dans ses opérations l'ordre du Physicien & la précision du Géomètre, il a réduit en système le cahos immense des expériences Chymiques. Et, sans se perdre dans les sombres mystères des Alchymistes, défavoués jusqu'ici par l'expérience, & qu'il est si dangereux

reux

„ liberalis offerat necessaria, amoliat providus  
„ obstacula, naturam juvet, hanc sequatur. „  
*Orat. VIII. in Opusc. p. 64.*

(1) *Orat. V. De Chemia suos Errores expurgante in Opusc. p. 36.*

reux & peut-être si inutile de trop approfondir, il a sù assigner un objet plus intéressant & plus déterminé à la Chymie, & en faire encore l'imitatrice de la nature, & la dépositrice de ses secrets.

Les talens les plus précieux ne suffisent pas pour faire un grand homme; Ils deviennent même inutiles, lorsqu'on ne les exerce pas. Boerhaave joignit à ses autres qualités, une ardeur infatigable au travail. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à parcourir ou son cours de Chymie, ou ses Mémoires sur le vif argent. (1) On y verra des opérations continuées sans interruption, pendant des années entières; on en trouvera de répétées 448 fois,

(1) *Elementa Chimiæ 2. Vol. in 4. Lugd. Bat. 1732. On a depuis ce tems-là multiplié les éditions de ce livre, de même que de tous les autres de Boerhaave en divers formats, en diverses langues, & en divers pays de l'Europe. L'autre ouvrage que j'ai indiqué est intitulé. De Mercurio Dissertationes duæ. Il y en a trois qui se trouvent dans les Transactions Philosophiques No. 430. 443 & 444. La seconde est aussi dans les Mémoires de l'Académie des sciences de l'Année 1734, & les deux premières ont été réimprimées dans les opuscules p. 129.*

fois, d'autres 511 fois, d'autres 877 fois &c. car l'abondance de mon sujet m'interdit les détails.

*La répétition des opérations ne marque pas toujours le manque de succès.*

Qu'on ne s'imagine pas au reste, que cette répétition des mêmes opérations vint d'un défaut d'exactitude, ou d'un manque de succès. Notre laborieux Chymiste ne réitéroit les siennes, du moins pour l'ordinaire, que pour observer la somme des changemens imperceptibles, qu'elles faisoient sur le même corps. *Ses opérations sont lentes*, disoit un de ses plus illustres disciples à un de mes amis; *Il se donne un soin extrême pour s'en assurer la réussite, aussi lui manque-t-elle bien rarement, en sorte qu'il soit obligé d'avoir recours à une nouvelle opération* (1). Quels progrès un homme, qui travaille beaucoup, & qui ne travaille que de cet-

(1) Quoique je n'aye jamais assisté à ses cours de Chymie, le témoignage de ceux, qui y ont été présents, m'autorise également à assurer, que rien n'est supérieur à la promptitude aussi bien qu'à l'exactitude des expériences tant Physiques que Chymiques qu'il y faisoit. On peut juger de la délicatesse de ces expériences, par le détail qu'il en a donné lui-même dans ses *Elémens de Chymie*.

cette manière ne doit-il pas faire ?

Boerhaave n'étoit pas moins <sup>L'étendue</sup> avide de savoir qu'infatigable au <sup>des con-</sup> travail. La plupart des sciences <sup>noissances</sup> sont unies les unes aux autres, elles se communiquent des secours mutuels, & de nouveaux degrés de difficulté. La Médecine a l'a- <sup>Nécessai-</sup> vantage, dirai-je, ou l'incommodité <sup>res à un</sup> d'être ainsi associée avec beaucoup d'autres sciences. Il y en a plusieurs, dont elle ne sauroit se passer. De ce genre sont la Botanique, la Chymie, la Pharmacie, l'Anatomie, la Chirurgie, la Théorie, & enfin la Pratique de la Médecine. On me dispense sans doute de montrer, que toutes ces connoissances sont, du moins dans quelque degré, absolument nécessaires à un bon Médecin; Et que Boerhaave les a possédées dans un degré très éminent. En tout cas le choix de mes preuves pour ce dernier article ne m'embarasse guères. Je renvoye les savans aux écrits de Boerhaave, ses élèves à



24 *Eloge critique*

ses leçons, les simples curieux à  
ses titres: (1).

*Utiles pour  
la perfec-  
tion de son  
art.*

Mais s'il seroit honteux à un  
Médecin d'ignorer les sciences,  
dont je viens de parler, il en est  
d'autres, sans lesquelles il n'excel-  
lera jamais dans son art. On ne  
m'accusera pas, je pense, d'outrer  
les choses, si je ne mets dans ce  
rang que les Langues, les Mathé-  
matiques, & l'Histoire Naturelle.  
Je n'aurois peut-être rien risqué de  
ranger ces sciences dans la classe  
précédente.

*L'étude  
des lan-  
gues.*

On ne peut presque plus être  
membre de la République des let-  
tres, sans favoir le latin; C'est la  
la langue du pais. Divers monumens  
de notre art sont en grec. Les  
diverses parties de l'Europe fournis-  
sent, je ne fai combien de livres  
ex-

(1) *Les voici*, H. Boerhaave Philosophiæ &  
Medicinæ Doctor; Medicinæ, Botanicæ,  
Chemizæ & Collegii Practici Professor; Col-  
legii Chirurgorum Præses &c. » *C'est-à-dire*  
*qu'il étoit* Docteur en Philosophie & en Médecine,  
Professeur en Médecine, Botanique & Chymie,  
de même que du collège de Pratique, & Prési-  
dent du Collège des Chirurgiens.

excellens sur toutes les parties de la Médecine. Il seroit facheux d'être obligé de se priver de tous ces secours, faute d'entendre les ouvrages, dans lesquels ils se trouvent. Boerhaave en connoissoit trop le prix, pour ne pas s'être mis de bonne heure en état d'en profiter. Le latin lui étoit aussi familier que sa langue maternelle. Il possédoit parfaitement le grec. Il avoit lu & relu les anciens Auteurs, & de l'école Grecque & de l'Arabe. Il en recommandoit souvent & peut-être trop fortement, (1) la lecture à ses disciples. Pour leur faciliter celle des anciens successeurs d'Hippocrate, il avoit dessein avec un célèbre Médecin, & Magistrat de Leide (2), de donner au pu-

(1) Il est à craindre que le fruit que l'on peut retirer de plusieurs de ces ouvrages, ne soit peu proportionné au tems que l'on met à les lire. D'ailleurs un jeune homme court risque de ne pas faire un bon choix, & peut-être de s'embrouiller plus que de s'éclairer l'Esprit. La Crainte de m'attirer à dos les Zélateurs de l'Antiquité m'empêche pour le présent de pousser cette réflexion.

(2) Mr. J. van Groenevelt, Docteur en Droit & en Médecine.

26 *Eloge critique*

public des Editions plus exactes, plus utiles, & avec cela moins rares & moins cheres de leurs Ouvrages. Ils n'ont exécuté ce projet qu'à l'égard d'un seul Auteur (1); Mais on a pu voir par cet échantillon, combien ils étoient en état de l'exécuter à l'égard de tous les autres. Quelque estime que Boerhaave eut pour ces premiers fondateurs de la Médecine, il n'avoit cependant garde de négliger les Auteurs modernes. Il avoit appris les principales Langues de l'Europe, & s'exprimoit même dans la plupart de ces langues, d'une manière, sinon tout à fait correcte, du moins très intelligible. (2)

Ce-  
 (1) Aretæi Cappadocis de Causis & Signis acutorum morborum, Libri IV. &c. Lugd. Bat. 1731. in fol. Les Auteurs du Journal Littéraire Tom. XVII. p. 2. Art. VI. terminent le détail où ils entrent au sujet de cette Edition, en assurant qu'elle est préférable à toutes celles qui l'ont précédée. Le Nicandre & P. Aetius dont ces deux Médecins se proposoient de nous donner ensuite les Editions, étoient, dit-on, fort avancées. An Account, &c. p. 132.

(2) An Account, &c. p. 58. Tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître particulièrement (lui disoit l'illustre Secrétaire de la société Royale, Mr. Cromwell Mortimer, en lui dédiant le

XXXIX

C'étoit autrefois un problème, <sup>Celle des</sup>  
 & il paroît que c'en est encore un <sup>Mathé-</sup>  
 pour bien des gens, que de déci- <sup>matiques!</sup>  
 der si les Mathématiques sont uti-  
 les à un Médecin. Il seroit peut-  
 être à souhaiter qu'aucun homme  
 de Lettres, & surtout qu'aucun  
 Ecrivain, ne se crut dispensé d'en  
 avoir du moins quelque teinture.  
 Si dans toutes les Etudes & dans  
 toutes les professions, il importe  
 d'avoir l'esprit juste, il me semble  
 qu'il n'y a point de moyen plus sûr  
 & plus facile pour y réussir, que  
 de se former de bonne heure à la  
 Logique des Mathématiciens. Je  
 m'arrête à la Médecine. Doutera-  
 t-on qu'elle ne doive aux Mathé-  
 matiques, & en particulier à la Phy-  
 sique une grande partie de sa per-  
 fection? Les articulations de nos  
 os, le jeu de nos muscles, les mou-  
 vemens de nos membres ne suppo-  
 sent-ils pas la plus fine Méchani-  
 que?

XXXIX. Volume des Transactions Philosophiques,  
 sçavent que non seulement la langue Angloise,  
 mais encore toutes les autres, dans lesquelles quel-  
 ques pièces tendantes à la perfection des Sciences  
 ont été publiées, vous sont également familières.



que? L'Hydraulique ne fert-elle pas à nous donner une légère idée du cours merveilleux de nos humeurs? Et connoîtrions nous quelque chose aux actions des poumons & du cœur, si l'on n'avoit découvert quelques-unes des propriétés de l'air & du feu? Boerhaave ne songea à la Médecine qu'après avoir été Mathématicien, & après avoir donné des leçons sur les Mathématiques (1). On pourroit peut-être même soutenir, qu'en qualité de Physicien, il n'a pas moins mérité de la République des lettres, que par la supériorité de son art il ne l'a fait de tout le genre humain.

*Et même  
l'Histoire  
Naturelle.*

Mais comment excuser son gout pour l'Histoire Naturelle? Il n'est pas possible de le dissimuler; Et l'on m'attend peut-être à ce détail. Ses correspondances dans les pays les plus éloignés, ses relations avec les principaux Naturalistes de l'Europe, ses trésors de curiosités exotiques ramassées de tous cotés avec autant de dépense que de soin, fussent pour indiquer le

(1) Voy. SCHULTENS &c. p. 17. 26.

le penchant, qui le portoit vers cette aimable étude. (1) Bien des gens cependant la traitent de simple amusement, curieux à la vérité, mais frivole & stérile. Qu'ils se détrompent, notre Art doit plus qu'ils ne se l'imaginent à l'Histoire Naturelle. Par elle on est souvent venu à bout de découvrir dans les animaux, les plus vils & les plus imparfaits en apparence, la structure & les usages de nos propres organes.

(2) On voit dans une de ses lettres (ci-dessous N°. 1.) des éclaircissements sur un point curieux de l'Histoire Naturelle, sur lequel il avoit été consulté par l'Ambassadeur de Portugal. J'ajouterai ici un fait à peu près pareil. Je fus chargé dans l'année 1737. de consulter mon illustre Maître sur une espèce de Vanille commune à Suriname, & qu'on avoit dessein d'y cultiver. Je lui en fis remettre deux Gousses, & le lendemain 29. de Mars, N. S. il me donna le billet suivant. "Vanilla flore viridi & alba, fructu nigrescente; Plum. Pl. Americ. p. 25. La Vanille de Labat Tom. VI." c'est-à-dire, la Vanille à fleur verte & blanche, au fruit presque noir de Plumier dans ses Pl. Americ. p. 25. Il me dit en même tems de bouche, qu'il croyoit que cette Vanille pourroit égaler celles de Carthagène, de Cayenne &c. si on savoit la préparer; que c'étoit-là la difficulté. Il m'indiqua là-dessus la méthode qu'il conseilloit d'essayer, & que je ne rapporterai pas vu qu'elle se trouve à peu près dans Labat, Voyages de l'Amérique Tom. II, p. 383, 384. de l'Ed. in 4°.

nes. C'est elle, qui nous a fait connoître les poisons les plus pernicieux & les remèdes les plus utiles. Surtout, c'est elle, qui nous dévoile la nature, & qui, en nous rendant sensibles à ses beautés, nous met au fait de ses opérations, & nous porte à les imiter. Que si après tout-cela, on s'obstine à reprocher à Boërhaave quelque excès à cet égard, il est juste de le lui passer à titre de délassement, nécessaire à un grand homme plus encore qu'à tout autre. Cette étude, la Musique, & l'exercice du cheval ont presque été les seules récréations, qu'il se soit permises dans tout le cours de sa vie. Peut-il y en avoir de plus innocentes (1) ?

*Réunion  
des sciences,*

Les premiers projets de Boërhaave, avoient été de se dévouer au Ministère. Comme il se feroit peu soucié du simple titre de Théologien, il s'étoit empressé de le mériter, & lorsqu'ensuite il se vit forcé de changer de dessein (2), il se trouva un fonds de connoissances

(1) SCHULTENS &c. p. 83.

(2) *Ibid.* p. 22, 23.

ces, en apparence peu liées avec ses nouvelles études; Mais il sût n'en pas perdre le fruit; il les rapporta à la nouvelle profession, qu'il embrassoit. Celles même, qui à de tout autres yeux que les siens, n'eussent pas paru avoir la moindre relation avec la Médecine, lui servirent à s'y perfectionner. Les grands hommes rapprochent toutes les sciences.

Boerhaave avoit senti de bonne heure, que pour être bon Théologien, il falloit être bon Critique. L'étude des langues avoit fait sa première occupation. L'Hébreu & le Chaldaïque joints au Grec, l'avoient mis en état de lire nos saints livres dans l'original, & de puiser, dans les vraies sources, les Vérités de la Religion (1). Il s'étoit aussi beaucoup attaché à l'Histoire, & possédoit à fonds, non seulement l'Histoire Ancienne & Moderne, mais encore l'Histoire Ecclésiastique. Quelque incompatible que la Philosophie paroisse, &

(1) SCHULTENS du p. 13--17. &c.



& soit même d'ordinaire avec toutes ces études, il avoit trouvé l'art de les concilier. Les essais de Métaphysique, par lesquels il se fit connoître de bonne heure au Public (1), n'étoient pas moins recommandables par les graces du stile, & par l'érudition, que par l'importance des matières, & la solidité des raisonnemens. Voilà les sciences, qui devoient servir à la Théologie de Boerhaave; voyons quel usage il en fit dans la Médecine.

*Peuvent devenir utiles à un Médecin.*

*Fruit, qu'il peut retirer de la Littérature.*

Il se servoit de la Littérature, pour démêler les premiers vestiges de la Médecine. Il suivit cet art dans tous ses divers périodes, & en découvrit successivement les ré-

VO-

(1) En 1689, il avoit prononcé publiquement un Discours, pour prouver, que Cicéron avoit bien compris & solidement réfuté le sentiment d'Epicure sur le souverain bien. Il étoit alors âgé de 21 ans. L'année suivante il fut fait Docteur en Philosophie, & publia à cette occasion sa Dissertation sur la Distinction de l'ame & du corps. Ce ne fut qu'en 1693, qu'il reçut le titre de Docteur en Médecine. La délicatesse des lecteurs François m'oblige à mettre le titre de ses Thèses Médicinales en Latin; De utilitate explorandorum excrementorum in ægris, ut signorum. Voy. SCHULTENS &c. passim à p. 14. ad 22.

volutions & les progrès. Il importe beaucoup de connoître l'histoire de la science à la quelle on s'attache. On s'instruit soi-même, en observant les premières vuës de l'esprit humain, les tentatives qu'il fait, pour s'élever par degrés à de nouvelles connoissances, les moïens par lesquels l'art se perfectionne à la longue. Les écarts même de ceux, qui l'ont cultivée, nous sont utiles ; ce sont autant d'erreurs, qu'ils nous ont épargnées (1). Convaincu de ces vérités, notre Professeur ne commençoit jamais ses leçons de Médecine, sans les faire précéder par une histoire abrégée de cet art, que ses réflexions rendoient également intéressante & utile.

La Philosophie lui fût encore d'un plus grand usage, soit qu'une inclination plus vive le portât à s'y appliquer avec plus d'ardeur, ou que l'affinité de l'objet de cette science

*De la Philosophie.*

(1) Lisez les sages & ingénieuses réflexions, que Mr. de Fontenelle fait sur ce sujet, dans sa Digression sur les Anciens & sur les Modernes.

science avec celui de la Médecine lui parût plus marquée. Aussi la mit-il utilement en œuvre, pour démêler autant que nos foibles lumières peuvent le permettre, les effets de l'union de l'ame avec le corps (1), pour distinguer les maladies de l'imagination de celles de la machine, pour assigner de justes bornes à la Médecine, & la purger des subtilités de l'ancienne École, des rêveries des Chymistes, & pour tout

(1) *Je ne puis m'empêcher de remarquer ici, que dans le cours de sa dernière maladie, Boerhaave s'est convaincu de la différence essentielle & de l'union intime de ces deux substances, par sentiment plus vivement encore que par réflexion. Pesez ces paroles, que Mr. Schultens rapporte, & que je transcris, sans oser les traduire.* "Infinuabat, se animæ immortalis spiritualement naturam, certissimamque apud se distinctionem à corpore, & tamen mirificam sub corpore obnoxietatem, quamdiu voluntas Creatoris nexum vitalem non resolveret, multo vividius, profundiusque experiundo sensisse ac perspexisse, infinita cum admiratione Potentiæ & Sapientiæ impervestigabilis, quam unquam meditando & philosophando assequi quis posset. Videlicet Menti quidem constantem suum illud perenne principium cogitativum, à Materia toto cœlo diffidens & sejunctum, sed tamen id ipsum ad Tristitia ac Læta incomprehensibiliter Materiæ subjectum, pervim & legem, nulla unquam acie penetrandam." *Ibid.* p. 64.

tout dire, des fictions de Descartes (1).

Enfin véritable Théologien par *Et de la Théologie* gout & par étude, Boerhaave ne cessa pas de l'être dans la Médecine. On l'a remarqué de tout tems ; si la fausse sagesse produit l'Athéisme, la vraie Philosophie conduit à la Religion, & le respect pour la Divinité est ordinairement la marque d'un génie supérieur. Notre savant a confirmé cette vérité par sa conduite (2), non moins que par ses

(1) C'est-là le sujet d'une des harangues de Boerhaave, dans laquelle, après avoir purgé la Médecine, ce sont ses termes, il en montre la facilité & la simplicité. "Orat. III. Qua repurgatæ Medicinæ facilis asseritur simplicitas." *Opusc. p. 19.*

(2) Dès sa jeunesse la Lecture des Livres sacrés, & des Auteurs qui donnent des directions pour servir Dieu, lui étoit familière, & pendant tout le cours de sa Vie, il consacra à des exercices particuliers de dévotion le commencement & la fin du jour. C'étoit à ces exercices qu'il attribuoit la tranquillité de son Ame, la force de son esprit, & le pouvoir qu'il avoit acquis sur ses passions, & en particulier sur celle de la colère. La compassion pour les malheureux & la résignation à la Volonté de Dieu me paroissent avoir été & les caractères & les preuves de sa Religion. Disciple d'un Maître doux & humble de cœur, il disoit souvent que c'est par la bonté que nous nous approchons le plus près de la

Die



ses écrits. On découvre dans tous ses ouvrages les plus vifs sentimens de piété. Il semble même, que la vénération pour le Créateur croissoit avec ses connoissances. Les merveilles de l'univers, la structure du corps humain, les effets de la nature dans la santé, ses ressourcés dans les maladies, l'insuffisance de l'art dans une infinité d'occasions, tout le ramenoit à la première cause.

*Accord de  
la Médecine & de  
la Religion.*

On accusé volontiers les Médecins de n'être pas dans ces dispositions ; c'est un reproche qu'on fait à leur art ; & un proverbe assés connu condanne les deux tiers de ceux qui l'exercent, à ne croire pas même en Dieu. (1) Engagés par leur profession, à étudier scrupuleusement la nature, ils ne ménagent peut-être pas assez les erreurs populaires. Ils manquent d'é-  
gards

*Divinité. Voy. SCHULTENS &c. p. 16, 26. 60. 61. Account &c. p. 51-54. Jugez, si dans tous ces endroits & dans plusieurs autres, il ne s'agit simplement que de marques extérieures & par cela même équivoques de Religion & de piété.*

(1) *Tres Medici, duo Athei ;* " c'est-à-dire, Trois Médecins, deux Athées.

gards pour l'ignorance, la foule & la superstition. Il est presque également défendu à l'Astronome de se déclarer pour le mouvement de la terre, & à l'Anatomiste de troubler les manes des morts, en disséquant leurs cadavres. Malheur à eux, s'ils résistent. Dès lors, le premier est un impie, & le second un sacrilège. Est-il naturel que la raison l'emporte sur le préjugé? Mais, sans insister plus longtems sur cette réflexion, qu'on me permette de séparer les intérêts de la Médecine de ceux des Médecins; elle n'est nullement responsable de leurs dispositions. L'exemple de Boerhaave suffiroit pour le prouver, & toutes choses d'ailleurs égales, plus ses disciples profiteront de ses lumières, & plus ils éprouveront ses sentimens. Ceci paroîtra peut-être une digression; je reviens à mon sujet.

Le hasard décide souvent de la réputation. Un génie humain placé dans des circonstances désavantageuses ne se perfectionnera qu'à la longue & difficilement. Peut-être

*Il est aussi  
louable  
que difficile  
de s'avancer, mal-  
gré les ob-*

*fautes,  
qu'on ren-  
contre.*

être même languira-t-il faute de secours dans l'obscurité & dans l'oubli. *Il n'y a personne*, dit un ancien Auteur (1), *qui ait reçu d'assez beaux talens pour s'élever, à moins qu'il n'ait des sujets, des occasions, des amis, & des protecteurs.* Quelle ne doit donc pas avoir été la force d'esprit de Boerhaave, à qui presque tous ces avantages manquèrent dans sa jeunesse, & qui essuya dans le cours de ses études des contretens & des dégoûts, qui eussent découragé un homme ordinaire ! Les douleurs d'un ulcère malin, la perte de son Père, la modicité de son patrimoine, le défaut d'occasions & de leçons Académiques, la nécessité de sacrifier une partie de son tems à l'instruction des autres, les calomnies, par lesquelles on chercha à le noircir, tout cela ne fut pas capable de le rebuter ni même de le ral-

(1) C'est Plin le jeune, voici le passage même de ses lettres ; „ Neque cuiquam tam statim clarum ingenium est, ut possit emergere, nisi illi materia, occasio, fautor etiam, commendatorque contingat, ”

rallentir dans sa course (1). Il osa la poursuivre avec d'autant plus d'ardeur, qu'il y rencontroit plus de difficultés, & ce ne fut qu'au travers de tant d'obstacles qu'il s'éleva à la perfection & aux honneurs.

Mais de cela même naît une espèce de prodige, auquel on ne fau- il n'est en- core plus de roit faire trop d'attention. Plus il ne se pas en a coûté pour devenir habile, & laisser al- ter à l'or- gueil, lors plus il est difficile de résister aux qu'on les a franchis. illusions de l'amour propre. Quand on se peut dire avec justice, (souvent on se le dit bien légèrement.)

*Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée* (1), il est rare qu'on ne se le répète avec complaisance. Boerhaave fut au dessus de cette chimère, Tant de connoissances acquises, tant d'obstacles surmontés, tant d'heureux travaux ne lui inspirèrent jamais une vanité, qu'ils eussent renduë, si non légitime, du moins pardonna- ble. Il étoit savant, sans cesser d'être modeste. Plus la première proposition est évidente, & plus on a lieu

(1) SCHULTENS &c. p. 10---26.

(1) P. CORNEILLE Remerciment à Ariste.



lieu d'être sévère sur les preuves de la seconde. Faut-il que le savoir & la modestie soient une espèce de contraste? Quand les vertus seront-elles inséparables des sciences?

*Idee de la  
vraye mo-  
destie.*

Il est difficile de parler de soi-même d'une manière convenable; c'est ce qui rend tant de gens ridicules ou odieux. L'un fait grossièrement confidence au Public de la bonne opinion qu'il a de lui-même, & ne sent pas que cet aveu fuit seul, pour obscurcir ses plus belles qualités. Un autre, plus discret en apparence, affecte de se mépriser, lors même qu'il mérite des éloges; mais par la satisfaction qu'il témoigne d'être contredit sur cet article, il découvre son orgueil en feignant de s'humilier. Un troisième trop frappé de son imperfection, & plus sévère à son égard que ne l'est le Public, l'invite assez souvent par cela-même, à lui refuser la justice & l'estime qui lui sont dûes. Le moyen d'éviter ces inconvéniens, c'est de parler peu de soi-même. Mais pour prendre un parti si prudent,

dent, il ne faut pas moins qu'être modeste. Il faut avoir étudié son propre caractère, se suffire en quelque manière à soi-même, dédaigner l'ostentation. Sentir précisément ce qu'on est, sans chercher avec trop d'empressement & hors de saison à le faire sentir aux autres, voilà la vraie & la sincère modestie (1); Elle paroît Et voilà aussi celle de Boerhaave. Il parloit rarement de lui-même; & lorsqu'il ne pouvoit l'éviter, quelle simplicité dans ce qu'il en disoit! Vous communiquoit-il ses pensées, il vous sembloit que vous les auriez vues sans lui; Ses sentimens, vous les éprouviez; ses opérations, elles vous paroissoient simples; ses succès, vous vous y attendiez; ce n'étoit pas la peine d'en être surpris. Mais la réflexion vous découvroit tout le prix de ces idées, de ces sentimens, de ces travaux, de ces succès, qu'il vous avoit simple-

(1) Sur les différentes sortes de Modestie, lisez les Discours 257. 373. & 484. du Spectateur Anglois. Les deux premiers, sont le XXXIII. du Tome III. & le XVIII. du Tome IV. de la version Française. Je suis fâché que le dernier soit du nombre de ceux, que le Traducteur a omis.

42. *Eloge critique*

*Et des au-  
vres,* plement fait connoître, sans vous  
 forcer à les admirer. Ce n'étoit  
 ni par manque de gout, ni par af-  
 fection qu'il en usoit de cette  
 manière. Il se connoissoit en mé-  
 rite, & il aimoit à louer. Les  
 grands hommes, dont il rapportoit  
 les découvertes, recevoient tou-  
 jours de lui des louanges, d'autant  
 plus glorieuses, qu'elles étoient rai-  
 sonnées. Et comme un nom cé-  
 lèbre ne lui en imposoit pas sur une  
 erreur, elle ne l'empêchoit jamais  
 aussi de donner à ceux, à qui elle  
 étoit échappée, les louanges qu'ils  
 méritoient d'ailleurs. Il louoit le  
 savant, en combattant l'illusion, &  
 sans chercher à se faire une fausse  
 gloire aux dépens d'autrui, il ne  
 cherchoit la sienne que dans l'a-  
 mour des sciences, & de ceux qui  
 les ont perfectionnées.

*Dans les  
livres,  
qu'on pu-  
blie.*

Les livres de Boerhaave n'ont  
 pas moins prouvé sa modestie, que  
 ne l'ont fait ses discours. C'est  
 presque toujours le désir de paroî-  
 tre, qui fait les Auteurs, & nous  
 devons leurs meilleurs ouvrages à  
 leur amour de la gloire. Ce motif  
 n'est

n'est en lui-même ni méprisable ni odieux; l'excès seul en est blâmable, & c'est celui où tombent divers Ecrivains, qui cherchent uniquement dans la multitude de leurs écrits, celle de leurs titres à l'immortalité. Boerhaave a résisté à cette tentation; & cependant qu'ent-il risqué en s'y livrant? Assuré du gout du Public par la réussite de ses ouvrages, il en eut pû sans doute publier un grand nombre d'autres. Mais malgré les sollicitations des Libraires & des Savans, il a crû, qu'écrire beaucoup c'étoit faire moins pour le Public, que perfectionner ses premiers ouvrages, ou acquérir de nouvelles connoissances. La plupart des Livres qu'il a fait imprimer, étoient nécessaires à ses disciples, pour les guider dans les leçons qu'il leur donnoit. Tel est le caractère de ses *Institutions de Médecine*, de ses *Aphorismes*, de son *Recueil de remèdes & de recettes*, & de sa *Liste des Plantes du Jardin Académique* (1). Tous les jours il se voyoit

cha-

(1) *Institutiones Medicæ in usum Annuæ exerci-*



chagriné par de nouveaux écrits, qu'on publioit sous son nom, & que son nom faisoit rechercher. On y trouvoit d'ailleurs de bonnes choses, que l'on avoit recueillies de ses leçons. Mais comme tout n'est pas du même prix dans les leçons des plus grands hommes, il auroit été à souhaiter, que ceux qui publioient celles de notre Professeur, eussent séparé ce qui n'étoit destiné que pour des instructions familières, de ce qui étoit pour le Public. Bien loin de là, le nombre de fautes qui se glissoient dans ces écrits, y ajoutoit un nouveau degré d'imperfection. Il n'est donc pas surprenant, que l'Auteur, à qui l'on enlevoit ainsi ses productions, en défavouât la publication.

*exercitationis domesticos Lugd. Bat. 1708. Aphorismi de cognoscendis & curandis morbis in usum doctrinæ domesticæ; Ibid. 1709. Libellus de Materia Medica & Remediorum formulis Ibid. 1719. Index Plantarum, quæ in horto Academico Lugduno-Batavo reperiuntur 8. Ibid. 1710. Tous ces ouvrages ont été diverses fois réimprimés, & le dernier a été entièrement refondu, & imprimé in 4. en 1710. sous ce titre; Index alter Plantarum, quæ in Horto Academico Lugduno-Batavo a-*  
luntur.

tion (1). Cela même eut peut-être engagé tout autre, à les faire paroître dans un état plus digne de lui; Et il semble que c'étoit là l'intention de ceux, qui faisoient imprimer sous son nom des ouvrages de cette nature; mais l'Événement n'a qu'imparfaitement répondu à leur attente; Ces impressions furtives

(1) *Voici l'avertissement qu'il fit mettre sur ce sujet dans la Gazette de Leide.* Comme quelques Libraires & de ce Pays & des autres, uniquement poussez par le désir du gain, m'ont fait beaucoup de tort, & ont trompé scandaleusement le Public en imprimant sous mon nom divers Livres tirés (à ce qu'ils Prétendent) de mes Leçons par quelques-uns de mes Auditeurs, qui, si la chose est vraie, s'acquittent bien mal de mes efforts à leur être utile; je me trouve obligé de déclarer que je ne reconnois pour miens aucun de ces écrits, publiés frauduleusement sans ma connoissance & contre ma Volonté, pleins de si grandes & de si dangereuses bévuës, qu'elles tendent à la fois, à mon deshonneur & au préjudice des Lecteurs qui s'en rapporteroient à eux; Que je suis de plus occupé à chercher soigneusement les Auteurs de cette injustice, dans l'espérance d'en obtenir une satisfaction égale & de prévenir à l'avenir des entreprises de même genre. HERMAN BOERHAAVE Professeur dans l'Université, de leurs Nobles Puissances, à Leide le 9. Octobre 1726. *Voy. Account &c. p. 166. Il ne put pourtant jamais obtenir l'arrêt qu'il sollicitoit, comme il nous l'apprend lui-même dans la Préface de sa Chymie.*

tives n'ont en éfet arraché à Boerhaave, que son *Recueil de remèdes*, & ses *Elemens de Chymie*, & la bonté de ces deux livres, & surtout du dernier, nous fait d'autant plus regretter, que sa tendresse paternelle pour ses ouvrages mutilés, ne se soit réveillée que deux fois. On m'avouëra, qu'une telle insensibilité tient de l'Héroïsme, & qu'elle désigne nécessairement la plus parfaite modestie.

*Surtout dans les bornes, qu'on met à ses projets.*

Que si l'on en veut une preuve plus forte encore, il ne me fera pas difficile de la donner. L'amour propre est aveugle; il ne fait jamais finir. Boerhaave a sù le faire: il a sù se dire le premier, trop de travaux; assez d'honneurs; j'ai besoin de tranquillité. C'est ce qui l'engagea à solliciter lui-même à être déchargé de deux de ses emplois, je parle de ceux de Professeur en Chymie & en Botanique. En vain ses Supérieurs résistoient-ils à sa demande, & ses Auditeurs le pressoient-ils de continuer ses fonctions, par leur concours, & par leurs applaudissemens, il fallût enfin

enfin lui accorder sa démission, qu'il rendit tolemnelle par une harangue publique. C'est-là que l'on trouve l'abrégé de sa vie, la justification de sa conduite, & j'ajoute, le précis de sa modestie. Vous y voyez ce grand homme se montrer à découvert, demander grace pour ses défauts, & immortaliser sa reconnaissance. Il se disculpe du reproche de témérité, d'avoir réuni dans sa personne tant de caractères différens ; il reconnoit publiquement les divers secours, qui l'ont mis en état de les soutenir avec succès ; enfin il y expose les raisons, qui l'engagoient à se dépouiller de quelques-uns d'entr'eux. Son âge, des maladies violentes, le besoin de tranquillité, voilà les motifs qu'il allégué. *J'espère, c'est ainsi qu'il s'adresse à ses Disciples, que vous ne me saurez pas mauvais gré de la résolution, que j'exécute aujourd'hui. Pour vous je me suis dévoué pendant vingt-six ans, aux exercices de la Chymie. Pendant vingt, à ceux de la Botanique. Permettez, souhaitez même,*



me, que j'aye égard à mon âge, à ma réputation, à ma santé, à vos propres intérêts & que las de tous ces travaux, je goute enfin quelque repos (1). Je n'ai rien à ajouter à ces énergiques paroles; & comme je crois avoir suffisamment insisté sur le premier article de cet Eloge, je me hâte de passer au second.

## ARTICLE II.

Jugemens  
du Public,  
sur les foiblesses des  
grands  
hommes.

**L**E Public est inexorable sur les foiblesses des grands hommes. Plus ils méritent de louanges, & plus ils sont sujets aux censures, plus ils acquièrent de connoissances, & moins on leur fait grace sur leurs erreurs; plus ils ont de réputation, & plus ils doivent craindre de tomber dans le moindre défaut, qui, ignoré, ou du moins excusé dans

(1) „ Expecto à Vobis, quod animo ægro  
„ laruri non sitis hodiernum inceptum. Postquam  
„ labores Chemicos vestra ad commoda sex &  
„ viginti annorum curriculo exantlavi, postquam  
„ in re Herbaria solidos viginti annos, Vobiscum  
„ sudavi & alsi; velitis, jubeatis, studiosi, ut  
„ ætati, famæ, valetudini, Vobis ipsis deni-  
„ que, consulens, ab his fessus tandem requies-  
„ cam, *Orat. VII, in Opusc. p. 58.*

dans un homme du commun, fait souvent une tache inéfaçable à la gloire d'un Héros.

Ces jugemens rigoureux du Pu-<sup>l justice</sup> blic ont leur source, dans l'amour <sup>de ces déci-</sup> propre & dans la malignité du cœur <sup>sions.</sup> humain. On souffre, quand on est contraint d'applaudir. Cet homme, qui vous oblige à lui donner des louanges, vous humilie. Il se fait connoître à vous pour plus grand que vous ne l'êtes vous même; il fait plus; il vous force en quelque manière d'en convenir: oh! il est bientôt votre ennemi. Quel plaisir de le mortifier! Vous ne pouviez aller de niveau avec lui, il étoit trop élevé; le moindre faux-pas l'abaisse & le met de pair avec vous.

Il faut avouër, que les grands hommes contribuent souvent eux-mêmes à leurs propres chutes, lorsqu'enfin l'on découvre leurs erreurs ou leurs défauts. C'est qu'eux-mêmes ne s'en croyoient pas capables, ils s'imaginoient être plus qu'hommes. Les voilà donc redevenus comme les autres, & le Public ne

D

leur

leur demande pas seulement compte de ces erreurs, de ces défauts; il leur reproche encore la vaine opinion, qu'ils avoient d'eux-mêmes. La faute, qu'ils ont faite, paroît d'autant plus grande, qu'ils l'estimoient plus au dessous d'eux.

*Nature  
des défauts  
des grands  
hommes.*

Si Boerhaave a été un savant du premier ordre, il n'a pas été exempt de toute imperfection. Je n'ai garde, en faisant son éloge, de consacrer ses erreurs & ses fautes. Le dessein que je me suis proposé, exige, qu'après avoir parlé des grandes qualités de Boerhaave, j'indique aussi ses défauts. Il faut le caractériser par ses foiblesses, après l'avoir fait connoître par ses talens; il faut prouver, que que s'il a eu des défauts, c'étoient des défauts difficiles à éviter, & des foiblesses d'un grand homme.

*De quelle  
manière  
il convient  
d'en parler.*

J'avouë, qu'il n'est point de partie de cet Essai, que j'entreprenne avec plus de répugnance, & moins d'apparence de succès. Ce n'est guères que relativement à nous-mêmes, que nous prononçons sur les défauts des autres. Une règle aussi

aussi peu fixe ne peut que rendre nos jugemens incertains, & souvent injustes. Un défaut que nous reprochons à un grand homme, n'est peut-être qu'une belle qualité, que nous-mêmes nous n'avons pas, & que nous méprisons à cause de cela. La même disposition, qui nous fait envier les avantages de la fortune, nous fait dédaigner ceux de l'esprit, dont nous sommes privés. D'ailleurs ce qui nous paroît défectueux, en celui que nous critiquons, pourroit bien ne nous pas paroître tel, si nous avions une idée complète de son caractère. Ce qui est une faute dans un homme, ne l'est pas dans un autre, & devrait être loué dans un troisième. Ce n'est donc qu'en tremblant, que je hasarde mes pensées sur les foiblesses de Boerhaave, je les propose comme des doutes, car c'est ainsi qu'il convient toujours de parler des foiblesses des grands hommes.

Il me semble d'abord, que Boerhaave a quelquefois, quoique bien rarement, défendu de nouveaux

*Hasarder  
des systé-  
mes.*



syftêmes, fans en avoir des raifons fuffifantes. Je dis rarement : car je crois appercevoir, dans tous fes ouvrages, cet esprit de scrupule & de timidité qui défigne le vrai Phyficien. Partout vous le voyez fe défier de la généralité & de la clarté de certains principes, crûs trop facilement universels & évidens (1). Je ne fais même, fi à la rigueur on peut lui reprocher le défaut, que je viens d'indiquer, en plus de de deux occasions. On sent aisément, je m'affure, que j'ai ici en vuë fes conjectures sur le feu & sur l'air. Refufer à ces deux corps la gravité fi universelle à tous les autres, est une idée fi extraordinaire, & fi opposée à l'analogie de tout l'univers, qu'elle méritoit fans doute les preuves les plus fortes pour l'admettre. Or, si je ne me trompe, il s'en faut bien que celles que Boerhaave allégue, soient de

(1) Lisez l'excellent Discours de Boerhaave sur la manière de parvenir à la certitude en Physique ; „ Orat. IV. De comparando certo in Physicis ; „ in Opusc. p. 27.

de ce genre (1). Je n'ignore pas que notre illustre Auteur ne propose

(1) Une hypothèse ne peut-être admise, que lorsqu'elle satisfait à tous les Phénomènes & lorsqu'il n'y a qu'elle qui y satisfasse. Examinons suivant ces deux principes les idées de Boerhaave sur le feu & sur l'air.

1. Et d'abord, la principale ou plutôt la seule raison, qui l'engage à révoquer en doute la pesanteur du feu, c'est qu'il est impossible d'en découvrir aucune marque dans des barres de fer rougies de cinq & de huit livres de poids, & dans une autre fort grande d'airain. (Chem. p. 253: 260. 362.) Ces expériences sont certainement frappantes, & elles le deviennent encore d'avantage, si l'on songe, que cette égalité de poids s'est retrouvée dans des masses de fer, depuis une livre jusqu'à deux mille livres. (Voy. Pièces présentées à l'Ac. des sc. pour le prix de 1738, No. 6. p. 102. & No. 7. p. 176.) Mais ne va-t-on pas trop vite dans les conclusions, qu'on en tire? Jugés-en par les considérations suivantes. 1. Nous ignorons jusqu'ici le rapport qu'il y a de la quantité du son avec ses effets. Nous ne savons pas, si les parties agissent uniquement à proportion de leur nombre, ni si une double quantité de ces parties ne produit qu'un double effet. (Chem. p. 238.) Bien plus, il y a lieu de soupçonner, que cela n'est pas. (Ibid. p. 240.) Comment déciderions nous donc, que la quantité de feu qui se trouve dans les barres de métal rougies est fort différente de celle qu'elles contiennent refroidies? 2. Mais supposons qu'elle le soit, que s'ensuit-il? que le poids du feu n'est pas sensible dans de pareilles masses, & non pas qu'il est nul. Un être, (car on ne nous permet pas même d'appeller le feu un corps,) dont les parties sont plus subtiles que celles d'aucun corps connu,

(p.

pose ses hypothèses que comme  
des doutes; mais comme des dou-  
tes,

(p. 390.) dont le mouvement, si la lumière est un effet du feu, est si rapide qu'il parcourt, en sept ou huit minutes de tems, l'espace immense qu'il y a du soleil jusqu'à nous, & qui est du moins de quelques vingt trois millions de lieues (NEWTON *Optic. L. II. Part. III. Pr. XI. L. III. Qu. XXI.*) ne peut guères avoir un poids sensible dans les masses, que nous pouvons peser, à moins d'y être ramassé dans une quantité prodigieuse. 3. D'illustres Physiiciens tirent des expériences-mêmes faites sur les barres de fer rougies, des preuves pour la pesanteur du feu. Ils remarquent, que ces barres sont pesées dans un fluide qui est l'air; qu'ainsi, en le dilatant, elles devroient réellement peser moins; & que, puis qu'elles conservent le même poids, le feu a celui, qu'elles auroient du perdre, en vertu de l'augmentation de leur volume. (MUSSCHEMBROEK *Physic. § 559.*) 4. D'autres expériences semblent prouver, que le feu communique un poids réel dans les corps qu'il pénètre, dans une quantité fort considérable. (HAMEL *Hist. Ac. Reg. L. I. Sect. II. C. I. Mem. de l'Ac. des sc. pour 1700. p. 38. & pour 1709, p. 522. Ed. de Holl. LEMERY Chymie Ch. V. &c.*) Je sais, que ces expériences ne sont pas au dessus de toute exception; (BOERH. *Chem. V. p. 361. 362.*) mais les autres le sont encore moins; & il vaut mieux, ce semble, laisser la question indécidée, que de faire du besoin ou de l'amour du système une raison, pour la décider.

II. Venons à ce qui regarde l'air. Voici, si je ne me trompe, le précis du raisonnement de Boerhaave sur ce sujet. 1. Une très grande quantité d'eau est continuellement répandue dans l'air. Les exhalaisons, les pluyes, diverses expériences le prouvent; & per-

tes, qui lui plaisent; comme des conjectures probables. Or de simples

personne ne le conteste. (p. 463.) 2. Le sel Alcali fixe, attire cette eau, & l'attire avec une force, & dans une quantité très considérable. (p. 464. 465.) 3. Des expériences, qu'on ne spécifie pas, montrent, que l'eau constituë la plus grande partie du poids de l'air. (p. 467.) 4. Les autres corps qui nagent dans l'air, pèsent, à ce qu'on croit, du moins autant tout ensemble que l'eau, qui s'y trouve. (p. 484—495. 500.) 5. On conclut de tout cela, que la partie propre de l'air, ou, si vous voulez, l'air pur n'a de même que le feu aucune gravité. (p. 501. 502.) Mais, 1. Si tous ces calculs sont justes, ne devoit-on pas aller encore plus loin, & donner à l'air un poids négatif? L'absurdité de la conséquence n'autorise-t-elle pas quelque soupçon sur les prémisses. 2. Comment en effet découvrir la véritable quantité des corps hétérogènes mêlés à l'air, vu que ces corps y sont inégalement dispersés, & que l'air est différent dans divers lieux & dans divers tems. (p. 435.) 4. Les nouvelles expériences de Mr. Hales prouvent immédiatement, que la quantité de l'eau répandue dans l'air est moindre que Boerhaave ne la détermine. Car si l'air, par le moyen de la glace a pu être réduit, dans un espace dixhuit cent-trente-huit fois plus petit, que celui qu'il occupoit, (HALES Hæmostaticle. Append. p. 348. MUSSCHEMB. ubi Supra § 794.) il s'ensuit, que, quand même il n'y auroit dans l'air aucun autre corps non élastique que l'eau, elle n'en fait pas la  $\frac{1818}{17}$  partie, au lieu d'en être suivant ce calcul de Boerhaave la  $\frac{17}{17}$  partie. Or le poids de cette quantité d'eau ne seroit au poids ordinaire de l'air que comme quinze à sept, à peu près, & supposant avec Boerhaave le poids des autres corps nageans dans l'air  $\frac{1}{17}$  du poids total, & c'est



les hypothèses sont toujours dangereuses en Physique, surtout lorsque

c'est le moins qu'on puisse lui donner, si l'on réunit les calculs de Boerhaave, avec les expériences de l'illustre Anglois, que je viens de citer. (Compar. Chém. p. 467. 500. 501.) 4. Si, dans toute une année l'eau qui s'élève, de même que celle qui tombe, va à la hauteur de trente pouces. (p. 463. 64.) & si d'un autre côté le poids de l'Atmosphère est équivalent à celui d'une colonne d'eau de 32 à 5 pieds, il s'ensuit que le poids de l'eau qui s'exhale dans toute une année, n'est que la  $\frac{1}{13}$  ou la  $\frac{1}{14}$  partie de celui de l'Atmosphère. Or, qui oseroit assurer que l'air contient actuellement une quantité d'eau égale à celle, qu'il n'attire & qu'il ne rend ensuite à la terre que dans un an entier? 5. Est-il bien sûr, que ce que l'on nomme l'air pur, ou la partie propre de l'air soit quelque chose de réel, & de différents des divers exhalaisons, & des divers corps, qui s'y trouvent? Nous ne pouvons jamais parvenir à le décomposer, & les propriétés du mélange peuvent bien être différentes de celles de chacune des parties qui y entrent, sans que nous soyons forcés de recourir à un corps différent, qu'aucun des mortels n'a, quo je sache, pu découvrir jusqu'ici. Les raisons d'un illustre Auteur, pour en prouver l'existence, ne sont peut être pas au dessus de toute exception? (MUSSCHEMBROEK Ibid. § 77. 6. Ne nous opposons pourtant pas sans nécessité au sentiment commun; ce corps imperceptible peut bien avoir un poids insensible pour nous, quoique réel. Nous ignorons en effet la distance des particules de cet air l'une de l'autre; ou, ce qui revient au même, la quantité & la grandeur des pores de ce corps merveilleux. 7. Enfin des raisons immédiates semblent prouver que, si ce corps existe, il a quelque poids. (MUSSCHEMBROEK. ubi supra.) Jugez, après tout ceci, jusqu'à que point les nouvelles conjectures sur le feu & sur l'air sont vraisemblables.

Ceux,

que c'est un grand homme, qui les hasarde. Car, outre qu'elles autorisent les autres à en former, ce qui ne peut qu'introduire de nouveau la confusion & l'incertitude dans la Physique, elles empêchent encore plus directement ses progrès. Elles influent en éfet plus ou moins sur l'esprit des observateurs, leur communiquent des préjugés, & agissent tellement sur eux, qu'ils font ensuite leurs expériences, moins pour découvrir la vérité, que pour soutenir ou pour contredire tel ou tel systême particulier. Avouons-le; les idées de Boerhaave sur le feu & sur l'air sont si ingénieuses; elles sont mêlées avec tant de découvertes brillantes, & elles sont fondées sur des expériences si séduisantes, que ceux même qui seroient le plus portés à le condamner de les avoir trop légèrement hasardées, seroient dans le

*Ceux, qui trouvent cette note trop longue, pourront aisément la rendre courte, en ne la lisant point. Les autres, à qui la matière pourra paroître intéressante, me sauroient peut-être gré de m'y être arrêté plus longtems; & j'avoué, que c'est avec regret que je la quitte pour le coup.*

le fonds fachés qu'il ne l'eut pas fait. Certainement il n'y avoit qu'un grand homme, qui pût tomber dans une pareille faute, & le pas étoit si glissant, qu'il étoit bien difficile, sinon impossible, d'éviter une si petite chute.

*Retenir  
trop forte-  
ment de  
vieilles  
idées.*

Un second défaut que l'on reproche à Boerhaave, & qui, quoique opposé en apparence au précédent, pourroit bien partir de la même source, c'est un peu trop d'attachement à des opinions & trop légèrement admises, & trop fortement enracinées. Cette ténacité, si j'ose me servir de ce terme, ne peut lui être que bien rarement reprochée, quelque difficile qu'il lui dût être de l'éviter. La Médecine n'étoit guères avant lui, qu'un amas d'expériences & d'hypothèses. Chacune des diverses sectes, qui successivement étoient devenuës dominantes, y avoit introduit ses erreurs avec ses découvertes. (1) Il s'agissoit de rassembler soigneusement celles-ci, & d'é-

(1) Voyez, ci-dessus *Art.* 1. p. 9.

d'écarter scrupuleusement celles-là. La perfection de l'art dépendoit de la justesse du choix, & il ne falloit certainement ni peu de courage, pour l'entreprendre, ni peu de pénétration pour s'en acquiter avec succès. Boerhaave l'a fait. Il a pris de chaque système ce qu'il avoit de bon, & formé un corps complet de divers membres dispersés. Faut-il s'étonner, que, dans une entreprise aussi pénible, il lui soit arrivé, quoique rarement, de manquer ou de fermeté ou d'impartialité, dans le choix des parties, qu'il y faisoit entrer dans son plan (1). Si l'on songe, combien il est difficile de renoncer à des opinions, qui nous sont à la longue devenues familières, surtout lorsque nous

(1) Comme le détail sur cet article me mèneroit trop loin, je me contenterai d'indiquer l'opinion, que Boerhaave avoit après Rau, sur l'insertion de la mâchoire inférieure (Inst. § 59.) & son explication de la déglutition, quoiqu'il ait beaucoup corrigé cette dernière dans l'édition de ses Institutions de l'année 1734. (§ 70—72.) Voyez sur le premier de ces sujets ALBINI De Ossibus § 110; & sur le second ALBINI Hist. Mus. ul. L. III. C. LVIII. & seqq. & F. B. ALBINI Dissertatio Inauguralis De Déglutitione p. 72. & passim.



nous croyons les avoir autrefois examinées, n'excusera-t-on pas dans Boerhaave ce que chacun de nous a tous les jours lieu de se reprocher à lui-même. La prévention déguise tous les objets. Elle transforme des notions obscures en idées lumineuses; de fausses raisons en argumens invincibles; & de solides objections en misérables subterfuges: & telle est la foiblesse de l'esprit humain, que souvent les plus grandes connoissances donnent lieu aux plus forts préjugés.

*Affecter le  
mystère.*

Me sera-t-il permis de remarquer en troisième lieu, que Boerhaave semble avoir marqué un peu trop de réterve, dans quelques endroits. Je ne parle pas de cette obscurité que l'on trouve dans quelques-uns de ses Traités, & qui n'est peut-être qu'un éfet de l'abondance des matières, jointe à la briéveté & à la précision du stile. Celle que j'ai ici en vue est plus volontaire, quoique plus pernicieuse; & il seroit à souhaiter, qu'on se donnât plus de soin pour l'éviter, qu'on ne l'a fait trop souvent. Un  
air

air de mystère à été de tout tems le foible des plus grands hommes. Sans rechercher ici trop scrupuleusement leurs diverses vuës, contentons nous de remarquer, que leur conduite a rarement eu le succès qu'ils en attendoient. Les Auteurs mystérieux ont été rarement lus, & bientôt oubliés. Aussi suis-je charmé de ne trouver le défaut que je viens d'indiquer, que dans deux ou trois endroits de cet ouvrage de Boerhaave, dans lequel il étoit le plus excusable en toutes manières (1). Il semble y avoir eu dessein d'engager ses lecteurs à des opérations, dont il leur recommande un peu trop vaguement l'utilité, en leur en cachant & l'évènement & les moyens. C'est sans doute connoître les hommes, que de les porter au travail par le mystère qu'on leur fait du fruit qui peut leur en revenir. Irritez notre curiosité, & vous nous mènerez où il vous plaira (2). Des opérations entre-

(1) *Elem. Chem. Vol. I. p. 661. 699. 751 868.*

(2) *Je pourrais opposer cette réflexion à la maxi-*  
me

prises sans dessein, & fondées sur l'espoir d'un succès inconnu, ont souvent été heureuses. *Toutes les Sciences*, dit fort joliment Mr. de Fontenelle, *ont leur chimère, après laquelle elles courent, sans la pouvoir attraper; mais elles attrapent en chemin d'autres connoissances fort utiles* (1). Cependant n'est-ce pas acheter trop chèrement des succès, que de les acheter à ce prix? Je conviens, que, lorsque les Arts & les Sciences étoient dans leur enfance, ceux qui s'y attachoient étoient à peu près obligés de travailler à l'aventure, & que leurs découvertes n'étoient guères que d'heureux hazards. Mais à présent, que le but & les usages des diverses études sont plus déterminés, pourquoi suivre par choix la

*même*  
*me d'un fameux Auteur moderne, qui prétend, qu'un Bien, dont nous n'avons point d'idée, ne nous touche que foiblement. A l'ambiguité & à la généralité des termes, on sent assez à quoi on voudroit l'employer. Mais heureusement & la maxime & l'application sont, si je ne me trompe, également fausses.*

(1) *Dialogues des morts; Entre Artemise & Raimond Lulle.*

même route, à laquelle on se trouvoit autrefois forcé par la nécessité? D'ailleurs, combien d'inventions auxquelles tout le Public avoit droit, ont été perduës ou du moins ensevelies parmi un petit nombre d'initiés? Et combien de gens ne se sont pas égarés dans une carrière aussi obscure, en comparaison de ceux, qui, s'il faut les en croire, y ont réussi? Car on ne peut guères disconvenir, que plusieurs n'ayent affecté cet air de mystère, uniquement pour cacher leur manque de succès. Après tout, ces secrets merveilleux sont réellement utiles, ou ils ne le sont pas. Nous les cacher, c'est dans le premier cas manquer d'humanité; comme c'est violer les loix de la sincérité, que de nous les vanter dans le second. Je n'ai garde d'attribuër aucune de ces dispositions à Boerhaave. Le livre même, où je crois avoir trouvé quelques exemples de cette foiblesse, contient d'ailleurs les plus belles découvertes exposées, avec une clarté & une méthode inconnuës avant lui aux Chymistes. Il a ren-



rendu leur Art plus noble, en le mettant à la portée de tout le monde, & en le dépouillant d'un faux air de grandeur. Si donc lui-même a quelquefois négligé dans ce livre là même, les règles qu'il paroît s'y être prescrites, quand même nous ne pourrions pas alléguer d'autres raisons de ce contraste (1), nous serions fondés à y soupçonner moins de dessein que de foiblesse.

*Se prévenir pour de certains Auteurs.*

Un peu trop d'indulgence pour les anciens, & surtout pour les Chymistes, n'auroit-il pas produit les légères taches, que je viens d'indiquer? Ces Auteurs nous fournissent en effet des exemples de tous ces défauts. Aussi enclins à feindre qu'à observer, ils semblent n'avoir décrit fidèlement quelques-unes de leurs découvertes, que pour débiter plus impunément leurs hypothèses & leurs fictions. Copiez les

(1) Il paroît par quelques endroits de sa Chymie (V. II. p. 480. 496.) qu'il avoit dessein d'écrire plus amplement sur ces matières, & c'est ce qu'il avoit commencé d'exécuter dans ses mémoires sur le vif argent.

lés uns des autres, ils ont soutenu les rêveries de leurs prédécesseurs; par des rêveries plus outrées encore. Enfin ténébreux Auteurs, ils ont affecté le mystère dans les opérations, après avoir affecté la singularité dans les effets. On trouve, il est vrai, parmi tout ce cahos des idées sublimes & de belles découvertes, qui montrent assés, qu'il ne leur manquoit que du jugement dans leurs travaux, & de la candeur dans leurs descriptions. Leur ardeur au travail, quoique peu réglée, & si j'ose le dire fanatique, nous a valu divers secrets utiles, dont nous serions peut-être privés sans eux. Voilà la raison, qui engageoit Boerhaave à porter un jugement si doux de leur caractère & de leurs visions. Sa modération en leur faveur part d'une cause si noble, qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer, même en la trouvant outrée (1). En effet, si l'on com-

paré

(1) *El. Chem. V. I. p. 116—124. 848—868. Dissert. De Mercur. in Opusc. p. 129. &c. Je ne puis éviter d'entrer de nouveau ici dans quelque détail.*

E

pare le procédé des Alchymistes  
avec leurs protestations, leurs dé-

tail, tant, pour ne pas paroître condamner trop légèrement ces Auteurs, que pour faire connoître les raisons qui rendoient Boerhaave si retenu à leur égard. Au hazard de me mettre moi-même dans la classe de ces ignorans, qui au rapport de Boerhaave, jugent témérairement de ces illustres, je vais rapporter en peu de mots leurs promesses, les raisons qu'on allégué en faveur de leur témoignage, & celles qu'il y a d'en douter. Les secrets des Alchymistes se réduisent assés naturellement à ces trois, 1. La Médecine universelle; 2. La Pierre philosophale, & 3. L'Alcalibest, ou le dissolvant universel. Voilà sans doute de grandes promesses, & elles le paroîtront bien d'avantage, si on les considère en détail ou dans leurs écrits, ou plutôt dans les endroits de la Chymie de Boerhaave que je viens de citer; GAUBII Oratio De vanâ vitæ longæ, à Chemicis promissa, expectatione; & KAAU Declamatio Academica, De Gaudijs Alchemistarum. Il ne s'agit plus que de la preuve, & nous n'avons à cet égard que le témoignage même des Adeptes, car les descriptions de leurs opérations sont si obscures, qu'il faut être Adeptes soi-même, pour les comprendre & pour les vérifier. Cette obscurité est affectée; ils ne s'en cachent pas; & elle consiste dans des allégories inintelligibles, & dans un usage extraordinaire des termes. Puis qu'on ne peut les entendre, voyons, si l'on doit les en croire. La question paroît suffisamment décidée contre eux, à l'égard de la première de leurs promesses. Il ne s'agit guères plus que des deux autre, & principalement de la seconde. Voici je crois à peu près ce qu'on peut dire de plus fort en leur faveur. 1. Il n'y a point d'Auteurs, qui ayent & plus profondément pénétré, & (lorsqu'ils sont intelligibles,) plus clai-

couvertes avec leurs erreurs, surtout le mal qu'ils ont fait dans le mon-

clairement expliqué la nature & les actions des divers corps; & ainsi ce que nous comprenons dans leurs écrits doit nous donner bonne opinion de ce que nous n'y entendons point. (El. Chem, V I. p. 116. 120.) 2. Les raisons qu'ils allèguent pour justifier leur obscurité, étant fondées sur la crainte de rendre un mauvais service à la société, doivent nous engager à avouer notre ignorance, plutôt qu'à les accuser de vanité. (p. 101. 120.) 3. La considération de plusieurs êtres crus impossibles, & que l'on traiteroit d'incroyables, si la coutume ne les rendoit familiers, doit nous rendre fort réservés, lorsqu'il s'agit de prononcer sur la possibilité ou l'impossibilité de ceux, que les Alchymistes nous vantent. (p. 104—112. 124.) 4. Quand même ils n'auroient pas réussi dans le grand oeuvre, ils ne laisseroient pas que de nous avoir été fort utiles, semblables à ce père, qui anima ses fils à la culture de son champ, par la promesse frivole d'un trésor caché. (p. 121.) J'aurois bien des choses à dire sur tout ceci, & montrerois facilement que les deux dernières raisons ne vont point du tout au fait; mais je me borne aux considérations suivantes, que j'emprunte principalement de Boerhaave. 1. Les Alchymistes ont presque toujours agi sans méthode & sans règle, & leurs applications de la Chymie à la Médecine prouvent assez la faiblesse de leur raisonnement. (Orat. V. in Op. p. 41. Chem. p. 1. 2.) 2. L'Histoire de leur vie, & le témoignage de quelques-uns d'entr'eux nous donnent lieu de soupçonner, qu'il n'y en a aucun, qui ait réellement possédé la Pierre philosophale, & qu'ils ont plutôt décrit ce qui pouvoit ou devoit arriver selon eux, que ce qui leur étoit arrivé en effet. (p.

121.



monde avec les avantages, qu'ils nous ont procurés, on fera moins disposé d'imiter sa générosité. Nous lui avons une grande obligation d'avoir étudié avec soin les écrits des Alchymistes, d'avoir vérifié plusieurs de leurs travaux, & de nous avoir décrit leurs découvertes d'une manière intelligible; & je ne fais, si ce qui reste à présent dans leurs ouvrages, ne doit pas être condamné à cette obscurité,

121. 122.) Or puisque leur Logique étoit vicieuse, peut-on compter sur des secrets déduits par raisonnement, plutôt que découverts par expérience. 3. Leurs promesses sont si extraordinaires, si opposées au cours ordinaire de la nature, & ils s'accordent si peu entr'eux sur la nature & sur la grandeur des effets, sur la matière de leurs opérations, & sur la préparation de leurs secrets, que ce n'est pas être trop incrédule, que de révoquer en doute leur témoignage. 4. Les raisons, qu'ils allèguent, pour justifier leur mystérieuse obscurité, devroient ce semble les avoir empêché de rien écrire sur ce sujet. Ils ne paroissent pas être en général si scrupuleux amis du genre humain. (p. 13. 120.) 5. Leur bonne foi n'est pas moins suspecte que leur jugement; car, quoiqu'ils se soient vantés de merveilleux secrets pour prolonger la vie, & aient soutenu cette chimère par de grossières impostures, ils sont tous morts sans l'avoir eu, & la plupart dans un âge peu avancé. (p. 26. GAUB. Orat. & passim.) Qu'après cela l'on juge ce que l'on doit penser des Alchymistes & de leurs secrets.

té, qu'ils ont également affectée & méprisée.

Tels sont les principaux caractères d'imperfection, que j'ai crû remarquer dans Boerhaave. Je n'ai pas eu en vuë de rassembler toutes les erreurs qui peuvent lui être échappées, & toutes les fautes qu'il peut avoir faites. Une telle tâche n'auroit pas répondu au but que je me suis proposé dans cet Essai, & je la laisse aux ennemis de ce grand homme. Pour moi, à qui elle déplairoit trop, & qui craindrois d'inspirer au Public des préjugés trop violens, j'aime mieux m'attacher à les prévenir. En supposant dans Boerhaave ces taches & ces erreurs, je voudrois repousser les conclusions sinistres, que la malignité ou l'envie se plaisent à en tirer; & c'est à ce but que je destine les réflexions suivantes.

Le plus léger retour sur nous-mêmes suffit pour nous convaincre, que nos lumières sont aussi imparfaites que nos facultés. Le Créateur a proportionné la grandeur des talens qu'il nous a donnés, à la

*Les faibles des grands hommes sont excusables,*

*à cause de la faiblesse de l'esprit humain,*

quantité de savoir qu'il nous a permis d'acquérir. L'espace que notre esprit peut parcourir nous paroit vaste. Qu'il paroîtroit borné à une Intelligence supérieure! & relativement à l'immensité de l'univers; qu'est-il? un point, ce qu'est la petite motte de terre, qui renferme le moindre insecte, à l'espace infini qui l'environne. Borné à la parcourir, c'est bien tout ce qu'il peut faire que d'y marcher d'un pas ferme; il tombe dès qu'il se néglige le moins du monde. Mais cet insecte c'est l'homme même. Celui-ci borné de même que celui-là dans sa carrière, s'égare, dès qu'il manque d'attention. Dieu en donnant à l'homme des moyens pour parvenir à la connoissance de ces vérités qu'il a mises à sa portée, a permis qu'il y rencontrât divers obstacles, qu'il peut vaincre, mais auxquels il doit souvent succomber. Un homme qui seroit toujours en garde contre les préjugés & les passions; qui, content de suivre pas à pas la nature, se souviendroit, dans toutes les occasions,

fions, de ce qu'il auroit déjà appris; qui, écartant de son esprit tout ce qui est étranger à son sujet y fixeroit toute son attention; un tel homme seroit aussi parfait qu'il est permis à l'homme de le devenir. Mais qui peut se flatter de l'être, si ce n'est celui qui en est le plus éloigné? quel est l'homme qui cherche des hommes parfaits, si ce n'est celui, qui n'en a jamais vû, & qui se méconnoit lui-même. Tout homme est sujet à l'erreur, par cela-même qu'il est homme. Le plus parfait est celui, qui erre le moins. Boerhaave étoit homme, & il n'étoit point parfait. Il a donc pû errer; mais il l'a moins fait que la plupart des autres hommes. Que ceux, qui le nient, comptent exactement ses erreurs, qu'ils les présentent, qu'ils les comparent avec celles des plus grands hommes. C'est ma première réflexion.

On est plus exposé à l'erreur, à mesure que l'on devient plus savant, & ceci me fournit un second article de justification pour Boerhaave.



haave, & un nouveau trait glorieux pour lui, dans ses erreurs-mêmes. Le petit insecte, (cette comparaison mène loin,) qui se tient tranquille au milieu de sa petite demeure, n'est pas exposé à tomber, comme celui qui entreprend d'en faire le tour. Plus ce dernier ose parcourir de terrain, & plus il a harde de chûtes. Un homme, qui ne cherche ni à cultiver ses talens, ni à étendre ses connoissances, & qui, pour ainsi dire, laisse dormir son esprit, ne tombera pas dans les précipices, qui ont fait échouer les Aristotes & les Descartes, peut-être même les Newtons & les Boerhaave. Les grands génies ne s'avancent qu'en risquant de s'égarer, plus ils s'élèvent, plus ils risquent. Quoiqu'on trouve dans toutes les sciences plusieurs obstacles à vaincre, & plusieurs règles à observer, il en est, qui sont hérissées d'un plus grand nombre de difficultés, & qui exigent un exercice plus assidu & plus pénible des règles & des précautions que j'ai indiquées dans l'article précédent. Mais si  
cela

cela est, que doit-on penser de la Médecine? Formée de l'assemblage d'un grand nombre d'autres sciences, on ne sauroit presque s'y attacher sans travailler à devenir universel. Il s'y agit d'ailleurs, la plupart du tems, des ressorts les plus subtils & des mystères les plus cachés de la nature. Qu'il est glorieux dans une science si compliquée, dans un art si difficile, de ne s'égarer que rarement! Après cela pourroit-on disconvenir, que Boerhaave, dont les erreurs & les fautes furent & si rares & si petites, au milieu de tant de sciences, & par cela même de tant d'écueils, ne mérite de grands éloges d'être approché de si près de la perfection?

Ajoutons en troisième lieu, que la profession de la Médecine, quelque noble & quelque solide qu'elle soit, ne permet pas d'être assuré de la réussite dans tous les cas. J'ai craint en avançant ceci, de fournir des armes à ceux qui méprisent notre art sans le connoître. Je n'ai garde de faire l'éloge de Boerhaave

E 5. aux

aux dépens de la Médecine. Elle ne permet pas de prononcer toujours avec une évidence complète, & même elle se trouve plus d'une fois dans l'impossibilité d'agir avec succès; mais avec tout cela elle ne laisse pas que d'être très utile. Il y a en effet un grand nombre de cas, où elle promet à ceux qui l'exercent un succès assuré; elle fournit, dans ceux qui sont plus douteux, des secours & des règles, pour se conduire avec prudence; & le plus souvent elle découvre ceux, où elle est tout-à-fait impuissante. N'insistons pas sur tous ces articles, & supposons pour un moment avec les ennemis de la Médecine, qu'elle n'a jamais de véritable certitude, qu'en veut-on conclure? Quand on est en suspens sur quelque action, la prudence exige, qu'on se détermine au parti le plus sûr, & que, s'il faut courir quelque risque, ce soit le moindre qu'il est possible. On ne pardonnera pas à un homme de s'exposer à de grands dangers, si en agissant d'une autre manière, il n'en

n'en eut eu ni autant, ni d'aussi grands à courir. Mais ces maximes, si vraies dans toute la conduite de la vie, cesseroient-elles de l'être dans la Médecine? S'il est démontré, que sur un grand nombre de cas, les plus apparens reviennent le plus souvent, un Médecin qui suit les règles de la probabilité, guérira beaucoup de personnes, qui ne seroient pas échappées, si on les avoit abandonnées au hasard. Je n'ajoute que deux mots. Un homme, qui dans les cas douteux, fait faire un calcul juste des probabilités; qui choisit ensuite le parti le moins incertain, est un homme d'autant plus grand, que les sciences fondées sur les vraisemblances sont plus épineuses que celles, où l'on n'agit que par l'évidence. S'il est plus pardonnable à un homme qui marche dans un chemin raboteux de tomber, qu'il ne l'est à celui qui en suit un uni, un Médecin qui commet des fautes, est plus excusable que tout autre savant, dont l'art roule sur un sujet moins variable. On doit  
pres-



presque s'étonner, lorsque le premier n'en commet qu'un petit nombre; & sur ce pié-là, pourroit-on encore refuser les plus grands éloges à Boerhaave, qui malgré les incertitudes de la Médecine a cependant si peu erré.

*Surtout plus elle est étendue & difficile.*

On en conviendra facilement, si l'on fait réflexion en quatrième lieu, que Boerhaave a du presque nécessairement avoir plus de mauvais succès que la plupart des autres Médecins. A ne regarder encore la Médecine que comme une science, où l'on se conduit suivant la vraisemblance, il est clair, qu'on ne fauroit toujours y réussir. Si le succès en éfet suivoit constamment les opérations, elles ne seroient pas simplement probables, comme on veut qu'elles le soient, elles seroient certaines. Mais cela étant, plus un Médecin aura de pratique, plus aussi, s'il suit les mêmes règles, aura-t-il de mauvais succès. La chose saute aux yeux, & l'application est facile. Boerhaave a eu une pratique très étendue, & en supposant qu'il ne se soit conduit

duit que suivant les mêmes règles de vraisemblance que les autres Médecins, il doit avoir eu plus de mauvais succès, que ceux, qui étoient moins employés que lui. Ce n'est pas tout. Le caractère des maladies, qu'il avoit à traiter, rendoit sa pratique encore plus pénible & plus risquée. Il en est en effet de plus compliquées & de plus intraitables les unes que les autres, & c'étoit principalement sur celles de ce genre, qu'on consultoit un Boerhaave. Si donc il a eu plus de maladies composées, difficiles & risquées à traiter, que n'en ont beaucoup d'autres Médecins, il ne se peut, qu'il n'ait eu aussi plus de mauvais succès, à moins qu'il n'ait eu une habileté supérieure. Tout homme de bon sens fera donc encore plus porté à l'admirer, pour avoir si bien réüssi dans une pratique si étendue & si épineuse, qu'à le reprendre de n'avoir pas toujours rencontré juste.

Mais quand même tout ceci ne seroit pas aussi certain qu'il me le paroît, l'humilité de notre grand <sup>L'humilité répare les erreurs.</sup> hom-

homme prévaut sur quelques erreurs, & elle efface bien des taches. S'il est rare de voir des génies supérieurs penser modestement d'eux-mêmes, il l'est encore plus d'en trouver, qui en parlent humblement, & qui se fassent justice sur leur ignorance, leurs erreurs & leur gloire. Boerhaave a eu cette force d'esprit, il a osé reconnoître publiquement les bornes de son savoir, & il a montré par son exemple à tous les Médecins, qu'il leur conviend de conserver, dans des études si pénibles, le sentiment de leur imperfection. Combien de fois n'a-t-il pas déclaré à ceux, qui venoient le consulter, qu'il ne voyoit gouté à leurs maux; que son art ne lui fournissoit aucun remède contre leurs infirmités; & qu'il n'avoit garde d'entreprendre une cure, à laquelle il ne voyoit aucune apparence de succès. Ceux à qui il faisoit ces aveux, s'ils eussent toujours été gens à réflexion & à raisonnement, n'eussent fait que l'en estimer d'avantage. Mais le commun des hommes n'est que trop

*Elle se  
manifeste  
dans l'a-  
veu de no-  
tre igno-  
rance*

trop porté à imprimer un caractère flétrissant à un Médecin, qui avouë son ignorance dans de certains cas particuliers. Il faut donc avoir bien de la grandeur d'ame, pour risquer ainsi une partie de sa réputation chez des ignorans, chez des gens qui ne savent pas juger, mais pourtant chez des gens qui font la foule. C'est ce que Boerhaave a fait, dans un grand nombre d'occasions, & non seulement de bouche, mais encore par écrit. Il a même mieux aimé publier ses mauvais succès, que ses cures. Les descriptions de deux maladies cruelles (1), à la guérison desquelles il avoit été appelé, quoique sans succès, ont été les seules qu'il ait fait imprimer. Je veux, que l'intérêt du Public l'engageât à faire connoître deux cas si singuliers, mais un motif de gloire bien excusable n'eut-il pas dû l'engager à les confondre avec quelques-unes de ses

(1) *Atrocis nec descripti prius morbi Historia, secundum Medicæ Artis leges conscripta. Lugd. Bat. 1724. in 8. Atrocis rarissimique morbi Historia altera; Ibid. 1728. in Opusc. p. 98. & 111.*



ses cures; (& quel catalogue n'eût-il pas pu en fournir ?) Le Public y auroit également gagné, & la gloire de Boerhaave en eût été plus élevée au-deffus des efforts de l'envie.

Dans celui  
de nos er-  
reurs;

Je ne faurois ici passer sous silence les raisons qu'il a mises à la tête de son cours de Chymie, pour s'excuser de *surcharger le Public*, (ce sont ses termes,) d'un nouvel ouvrage sur cet art. Il y déplore le peu de tems, qu'il a pû y mettre; & il déclare, que son livre est bien éloigné du degré de perfection, auquel il auroit souhaité de le porter. (1) Ces aveux il

les

(1) „ Coactus denique laborem suscepi ingrati-  
tissimum, opusque, quo publicum jam onero,  
„ vi extortum palam ajo. .... Ego millenas passus  
„ interpellationes, abrupte hæc conscripsi, longe  
„ alia daturus, si quæsitum secessum haberem,  
„ & otia. .... Tu mi Lector. .... ignoscas mihi  
„ te onerandi, Evulgandi audaciam imputa avi-  
„ ditati, qua deterior liber exceptus fuit a pu-  
„ blico.” *El. Chem. V. I. præf.* Il fait à peu près  
les mêmes aveux au sujet de ses Aphorismes, dans  
la Préface de son livre sur la Matière Médicinale.  
*Lib. de Mat. Med. Præf.* Qu'on me permette d'a-  
jouter ici un morceau d'une lettre de Boerhaave à  
son ami Mortimer, au sujet d'un Ecrivain Anglois,  
qui

les a répétés fort souvent ; il a reconnu, que la rapidité avec laquelle il avoit composé ce Traité y avoit introduit plusieurs fautes, (& véritablement il y en a quelques-unes ;) qu'il y en soupçonnoit un grand nombre d'autres, qu'il auroit corrigées, si la grandeur de l'objet, le nombre de ses occupations, & les circonstances fâcheuses, dans lesquelles il s'étoit trouvé, le lui avoient permis.

J'ai encore un trait de son humilité, plus frappant encore que tous ceux ; que je viens de rapporter. Je le tiens d'un de mes amis, qui m'a assuré, que dans le fort de sa

*Et dans celui de notre infirmité,*

der-

*qui, un an après la publication des Elémens de Chimie, en avoit fait paroître un prétendu Abrégé, joint à une misérable Critique, sur lequel voyez Account &c. p. 146. Je suis fâché que l'excellent Homme (c'est Mr. Rogers Dr. en Médecine, qui dans une Lettre au même Dr. Cromwell Mortimer rembarra d'importance l'injuste Critique) ait perdu quelque partie de son tems à mon sujet, en réfutant un Homme qui n'a pas traité équitablement mes efforts. Comme on m'en a arraché par force la publication, je n'en fai pas moi-même un fort grand cas. Si je croyois avoir donné lieu à mon Censeur, j'en aurois regret, & je lui en demanderois pardon. Voy. dans notre supplément Lettre. IV.*

F

dernière maladie, on lui avoit infinué la perte que l'on feroit en lui. *On a eu de moi, répondit-il, une trop haute opinion. Accablé d'un mal qui me sera funeste, j'en ignore la cause.* Paroles que je trouve supérieures encore à ce mot d'un grand Ministre (1), qui, dans son lit de mort, & dans le tems qu'une foule de Courtisans s'entretenoient d'une Comète, qui faisoit craindre pour ses jours, s'écria humblement, *La Comète me fait trop d'honneur.* } Après cela ne conviendrait-on pas, que l'humilité perfectionna le caractère de Boerhaave, & que, s'il participa à l'humanité par ses foiblesses, il s'éleva au-dessus d'elle par cette vertu? Si donc l'on unit cette considération aux quatre autres, on ne pourra s'empêcher d'en conclurre, que, dans ses erreurs même, il doit être l'objet de notre admiration, & peut nous être proposé comme un modèle. C'est encore comme tel, que je vais le faire envisager, en montrant en troisiéme lieu l'u-  
sage

(1) *Le Cardinal MAZARIN;*

sage qu'il a fait de ses talens & de ses connoissances.

ARTICLE. III.

J'E l'ai déjà infinué commençant cet Essai, un homme n'est pas véritablement grand, s'il ne s'empresse à se rendre utile à la société. Les nœuds de l'humanité, le besoin qu'il a des autres hommes; les secours qu'ils lui ont fournis l'y engagent, & malheureux celui, qui sage uniquement pour lui-même oublie, que l'institution du Créateur, la reconnoissance, & même son propre intérêt, l'appellent à l'être aussi pour tous les hommes. Mais si cela est, on ne sauroit nier, que plus un homme, & (pour me borner à mon sujet,) plus un Savant travaille à se rendre universellement utile, plus aussi il devient véritablement grand (1).

*L'utilité  
du Public  
doit être le  
but de tout  
homme, &  
en particu-  
lier de tout  
savant.*

Être

(1) „ Est præstabiliior quisque, quò magis civium animos ornat sapientiâ, valetudinem corporibus tuetur, & præclarâ artium culturâ civili vitæ commoda ministrat. . . . Utilis agniti celebratio gloria censeatur; quæ stulta, quoties utili caret, si Jovis auditur ad Palladem responso.” *Orat. VIII. in Opusc. p. 59. 60.*



Etre utile de diverses manières, l'être souvent, l'être enfin à plusieurs, c'est se multiplier soi-même, & réunir en soi le caractère de plusieurs citoyens. Or c'est-là le caractère, que j'ai dessein de faire admirer en Boerhaave (1), en le considérant 1. comme membre de la République des lettres; 2. comme Professeur; & 3. comme Médecin.

*Et principalement de tout Auteur.*

I. Et d'abord on ne sauroit nier, qu'il n'ait occupé une place très distinguée, dans la République des lettres en qualité d'Auteur, du moins, si ce n'est pas par le nombre seul des ouvrages qu'on estime le mérite d'un Ecrivain. Qu'on pèse ceux de Boerhaave, & qu'on les pèse,

(1) *Je ne puis me refuser de rapporter ici un passage de Mr. de Reaumur au sujet de Boerhaave. C'est dans ses Mémoires sur les insectes Tom. V. p. 209. de l'Ed. de Paris. " L'illustre Mr. Boerhaave, dont nous ne serions pas réduits à pleurer la perte, si la durée de la Vie de chaque Homme étoit proportionnée à l'utilité dont elle est au Public: Mr. Boerhaave, que plusieurs des plus grands Médecins de l'Europe se font gloire de reconnoître pour leur maître, qui a donné tant d'excellens ouvrages de Médecine & de Physique; Mr. Boerhaave, dis-je &c." Qu'il est glorieux d'être loué de cette manière par un tel Homme!*

pése, par rapport à cette quantité de *matière*, dont ils sont *chargés* (1), & je consens à rayer cet article de mon Eloge, s'ils ne l'emportent sur des tas de volumes bien légers en comparaison.

Pour mettre tout le monde en état de décider sur ce sujet, il faut <sup>Comment</sup> examiner les divers écrits de <sup>l'on doit</sup> ce grand homme, en faire une analyse critique, & en fixer ainsi le véritable prix. Mais je n'ose entrer dans ce détail. J'ai eu occasion en divers endroits de cet Essai, de faire mention de la plupart des livres qu'il a composés. Il y en a quelques-uns, dont l'usage est général; & chercherois-je à faire connoître des ouvrages, que tout le monde lit? Il en est d'autres, qui roulent sur des sujets uniquement relatifs à la Médecine; en ferois-je des extraits ennuyeux pour la plupart de mes lecteurs, & trop imparfaits <sup>juger des</sup> <sup>Ouvrages.</sup> pour

(1) *Pose ainsi imiter en François l'énergie des expressions de Boerhaave dans la préface d'un ses livres; „ En libellum, mole parvum, gravem materie, nec sine labore natum. „ Aphor.*

pour les autres ? Je me bornerai donc à donner une légère idée de deux des principaux livres de Boerhaave, je parle de ses Institutions & de ses Aphorismes. Quoiqu'ils ne roulent que sur la Médecine, ils ne laissent pas de mériter d'être connus de tous les savans. Toutes les sciences peuvent devenir intéressantes, par la manière dont elles sont traitées.

*Caractère  
des Insti-  
tutions de  
Médecine.*

Le premier des ouvrages que j'ai en vue, fut composé par Boerhaave à l'usage de ses disciples, pour leur servir de guide, dans les leçons qu'il leur donnoit sur la Théorie de la Médecine. Il contient le plan des études d'un Médecin, un abrégé de l'histoire de son art, & un détail des connoissances préliminaires qui lui sont nécessaires. Ce dernier article est le principal, & presque le seul objet de ce livre, & est lui-même divisé en cinq chefs principaux. Le 1. roule sur la description des parties & des actions du corps humain ; le 2. sur les diverses altérations, auxquelles elles sont sujettes ; le 3. sur les signes de  
la

la santé & des maladies; le 4. sur la manière de conserver l'une, de prévenir les autres, & de prolonger la vie, & le 5. enfin sur les secours de l'art dans les maladies. Voilà en gros le précis de ce livre, & quiconque le comparera, soit du côté de la méthode, soit du côté de l'exactitude, avec ce que nous avions de plus parfait en ce genre, en sentira suffisamment & la difficulté & le mérite. Vous y remarquerez une grande lecture des principaux Auteurs, une critique sage de leurs travaux, & un choix judicieux de leurs découvertes. Notre Auteur, à l'exemple de Newton, dont il suit les principes dans cet ouvrage, y montre partout ce vrai gout de Physique, que les progrès des Mathématiques, la méthode expérimentale, & l'établissement des sociétés y ont, quoiqu'à la longue, introduites. Il n'y découvre pas une moins grande connoissance de l'Anatomie, que les dissections plus fréquentes & surtout du corps humain, de même que l'invention des microscopes & des injections



ont si fort perfectionnée. En un mot, à la réserve de quelques légers défauts (1), qu'il étoit si difficile d'éviter dans un ouvrage de cette nature, on peut dire avec vérité de son Auteur, qu'il a lû avec gout, observé avec attention, jugé avec

(1) La source des défauts qu'on trouve dans cet excellent ouvrage, doit, si je ne me trompe, être cherchée dans la nature même des premières études anatomiques de son Auteur. On voit par l'Histoire de sa vie que dans ses premières années Académiques, il eut peu d'occasions d'assister à des démonstrations d'Anatomie, il paroît même que son gout l'entraînoit plus dans sa jeunesse vers les expériences Chymiques que vers les dissections. Quelque bon ménager qu'il fut ensuite de son temps, il étoit difficile qu'il en eût pu trouver assez, pour suppléer à ce premier défaut comme il auroit fallu. Il y remédie pourtant, par la lecture constante des meilleurs ouvrages d'Anatomie, & quelque différence qu'il y ait dans cette étude entre la vue & l'autorité; le gout & le jugement de Boerhaave la firent presque disparaître. Je dis presque, car enfin on ne laisse pas de l'appercevoir de tems en tems dans ses écrits. S'agit-il de la Botanique? Boerhaave décrit les Plantes qu'il a vues; De la Chymie? il rapporte ses propres opérations; De la Physique? l'expérience & le raisonnement sont presque ses seuls Guides. Mais, dans l'Anatomie il hésite quelquefois; disons plus, il s'en fie au témoignage des autres; & si souvent il les corrige, en les comparant les uns avec les autres, il lui arrive d'autres fois de s'égarer avec eux.

avec lenteur, & recueilli avec discernement.

Un an après la publication de cet ouvrage, Boerhaave donna au Public les Aphorismes à l'imitation d'Hippocrate, mais peut-être dans un meilleur gout. Il s'agissoit de faire, pour la pratique de la Médecine, ce qui avoit été fait pour la Théorie, je veux dire de ranger les diverses maladies du corps humain dans un ordre simple & facile, de les expliquer par des principes clairs & certains, & d'indiquer les méthodes les plus sûres pour la guérison. Chacun de ces articles étoit nécessaire, pour faire un système méthodique, & aucun d'eux n'étoit facile. Les maladies de notre corps sont en si grand nombre; elles sont si variées & si combinées les unes avec les autres, qu'il ne paroïssoit guères praticable, surtout après les mauvais succès de ceux qui l'avoient entrepris avant lui, de les réduire jamais sous des classes générales & distinctes. Après avoir franchi ce premier obstacle, il falloit en surmonter un second,

F 5 &

*Et des Aphorismes de Boerhaave.*

& expliquer les maladies après les avoir fait connoître. Aucun des Auteurs qui avoient précédé Boerhaave, ne pouvoient encore ici lui être que d'un foible secours. Chacun d'eux en éfet avoit suivi dans la recherche des causes des maladies tel ou tel systême particulier ; & , comme tous ces systêmes étoient défectueux par cela-même qu'ils étoient trop généraux , leurs explications ne pouvoient être qu'imparfaites. Il falloit donc , après avoir fondé une Théorie nouvelle, ou plutôt après avoir rassemblé dans un corps, ce qu'il y avoit de vrai dans chacun des systêmes précédens, choisir dans chacun de ces systêmes la véritable source des maladies. La même difficulté se trouvoit par la même raison dans le choix des remédes ; Il y avoit de plus une autre source de confusion & d'embarras ici , produite par l'attachement de la plûpart des Auteurs à des spécifiques chéris, qui fondés uniquement sur des expériences détachées, ou sur des hypothéses gratuites, ne devoient pas être

être admis à la légère, & ne pouvoient être vérifiés que difficilement. Tels étoient quelques-uns des obstacles que Boerhaave avoit à vaincre dans la composition de ses Aphorismes, & l'on ne peut guères nier, qu'il ne les ait en effet surmontés, du moins en grande partie. On trouve donc dans cet ouvrage une description concise mais nette & circonstanciée des divers dérangemens du corps humain (1), de leurs symptômes, de leurs suites, & de leur guérison. L'Auteur commence par déterminer quels sont les maux les plus simples, à la connoissance desquels il nous soit possible d'arriver, & de combinaison en combinaison, il passe

par

(1) Il faut avouer, que ce cours de pratique, bien que supérieur à tous égards, à ce que nous avons de plus parfait sur ce sujet, n'est cependant pas encore tout-à-fait complet. Diverses maladies, (Et la chose ne pouvoit guères être autrement,) y sont omises. On n'y trouve rien sur les maladies de la peau, sur celles des organes des sens, peu de chose sur les maladies du sexe, sur les desordres hystériques, &c. Il seroit à souhaiter, que quelque habile main en expliquant sur les mêmes principes, & dans le même ordre, les maladies omises dans les Aphorismes, achevât de rendre ce Traité parfait. Après tout, quel Ouvrage humain est sans défauts, & combien en trouve-t-on, qui en aient aussi peu que celui-ci ?



par degrés aux plus compliqués. Il en fait remarquer la liaison & les rapports, en décrit les signes & les effets, en déduit les causes, & indique enfin la méthode, qui lui paroît la meilleure pour les guérir. L'attachement à des hypothèses incertaines, ou à des spécifiques mystérieux, est évité scrupuleusement, & l'on ne cesse d'y montrer les inconvéniens de l'un & de l'autre. Le stile de ce livre est pur, mais laconique; l'ordre en est naturel, mais précis. Vous n'y trouverez rien d'inutile; point d'expressions superflues, ni de circonstances déplacées. Chaque mot renferme un sens; chaque chose conduit au but. Les symptômes préparent aux effets, & les indications résultent des uns & des autres. En un mot, (que les Arithméticiens me permettent d'emprunter leur langage,) les Aphorismes sont la *preuve* des Institutions, & celles-ci ont été le fondement des Aphorismes. Il y a des ouvrages sur divers sujets, où l'on affecte de suivre la routine des Mathé-

thématiciens. Vous n'y voyez qu'*Axiomes*, & que *Théorèmes*; on y démontre, on y conclut toujours, & souvent l'on y conclut fort mal. Je n'en suis pas surpris, & si c'en étoit ici le lieu, je pourrois peut-être prouver, qu'il n'est guères de sciences, qui n'exige une méthode différente, je dirois volontiers un gout particulier de démonstration. Mais il seroit à souhaiter, que les Auteurs s'attachassent, à ce qui fait l'essence de la méthode des Mathématiciens. Il faudroit ne poser que des principes indubitables, écarter les incidens inutiles, ne passer à un autre sujet, qu'après avoir approfondi le précédent. Chaque proposition devroit être, ou une vérité accordée d'avance, & suë d'ailleurs; ou bien un fait fondé sur des expériences ou sur des autorités certaines; ou enfin une conséquence nécessaire de choses déjà prouvées. Il seroit important de discerner le faux du douteux; l'obscur de l'absurde; l'incertain du vraisemblable; & le probable de l'évident. Voilà ce que les

*En quoi  
consiste  
l'essence de  
la méthode  
des mathématiciens.*

les Mathématiciens font, & dont ils donnent des exemples dans leurs Traités. C'est à ces signes qu'on peut reconnoître ceux qui ont profité dans leurs écoles; & ces marques peuvent se trouver, dans une histoire; & même dans un système de Théologie, de même que dans un Traité de Mathématiques. C'est dans ce sens, que les Aphorismes de Boerhaave sont peut-être un des ouvrages les plus Géométriques, qui ayent paru. Que si l'on se plaint, qu'il est obscur & difficile, j'en conviendrai: mais, qu'on se souvienne, que c'étoit un système, que le défunt expliquoit lui-même tous les ans; surtout qu'on fasse des efforts pour l'entendre, & pour penser soi-même, & peut-être qu'alors il deviendra moins difficile.

*Usage des sociétés.*

Les deux sociétés les plus célèbres de l'Europe furent s'attacher un si digne sujet par les liens les plus intimes. L'Académie des Sciences, après en avoir fait son correspondant en 1715, l'admit à l'association en 1728; & la société  
Roy-

Royale suivit cet exemple deux ans après (1). Il se rendit véritablement utile à ces deux célèbres Compagnies, & par ses correspondances avec plusieurs de leurs membres (2), & par les mémoires de sa façon, qu'il leur communiqua, & par leur canal, au Public (3). Si ses occupations le lui avoient permis, & si sa vie n'avoit pas été trop courte, il auroit sans doute rempli la promesse, qu'il leur faisoit,

(1) Voy. SCHULTENS &c. p. 37.

(2) Quoique je ne sois pas en état de fournir au Public une liste complète des savans de l'Europe, qui étoient en correspondance avec Boerhaave, je ne laisserai pas d'en mettre ici une, que je tire principalement des divers endroits des ouvrages de Boerhaave, & en particulier de sa septième barangue. Et pour commencer par sa propre patrie, il y avoit pour amis & correspondans Mrs. de Graaf, Leeuwenhoek, Ruysch, Deventer, Fahrenheit, &c. en France Mrs. Homberg, Du Verney, Vaillant, Jussieu, Nissole, Danty, Trifan, D'Isnard, &c. en Angleterre Mrs. G. & J. Sherard, Hans Sloane, Mead, Cromwel, Mortimer, &c. en Italie Mrs. Martigli, Malpighi, Monti, Pontedera, Roland, Salvador, Tozei, Tilli, Michéli, &c. en Allemagne Mrs. Rivin, Volkamer, Beeringer, Clein, Breyn, Helwing, &c. en Suisse Mrs. Scheuchzer, Zwinger, Helwinger, &c. aux Indes, Mr. Rumpf, &c.

(3) J'ai déjà parlé de ces mémoires ci-dessus pag. 21.



soit, à la fin-même de ses mémoires, de leur donner divers autres écrits de la même nature (1). S'il étoit glorieux à Boerhaave de participer aux travaux & aux honneurs de ces deux illustres corps, il étoit bien doux pour eux de le compter parmi leurs membres, & d'enrichir leurs mémoires de ses écrits.

*C'est obliger le Public que de lui donner les écrits des autres.*

Ce n'est pas seulement par ses propres ouvrages, qu'il a obligé la République des lettres; il l'a encore fait en faisant paroître les ouvrages de plusieurs autres grands hommes. Je ne m'arrête pas ici aux éditions, qu'il a procurées  
d'Au-

(1) *Je ne puis m'empêcher d'apprendre ici au Public qu'une partie du moins des manuscrits de Boerhaave, vient d'être transportée en Russie, par Mr. H. Kaaw son neveu. C'est le sort de ce grand Empire de s'enrichir de nos trésors.*

*Je dois aussi faire mention de deux de ses projets, qu'il est d'autant plus fâcheux qu'il n'ait pas exécutés, que peu de gent en sont aussi capables. Le premier étoit de donner une Histoire Chronologique des Alchymistes, éclaircie par des expériences, & qui tendoit à prouver que depuis GEBER jusqu'à STAHL ils avoient tous échoué contre un seul & même écueil. Le second consistoit à publier les expériences laborieuses, qu'il avoit faites pendant plusieurs années sur les métaux & particulièrement sur le vif argent. Voy. Account, &c. p. 157.*

d'Auteurs tant anciens que modernes, en les enrichissant de ses préfaces. (1) Je me borne plus particulièrement à ces ouvrages d'Auteurs modernes, qui n'auroient peut-être jamais vû le jour sans lui, ou qui du moins ne l'auroient vû de longtems, & dans un état moins parfait. Et quels ouvrages je vous prie? ceux des Marsigli, des Vailants, & des Swammerdams. Le premier contient une Théorie toute nouvelle de la mer & de ses productions (2); l'autre une description

(1) *Peu indiquerai ici quelques-uns; A. VESALII Opera omnia, &c. cura H. BOERHAAVE &c., & B. S. ALBINI &c. Lugd. Bat. 1725. 2 Vol. Folio. Aphrodisiacus sive de Lue Venerea &c. AL. LUISINI cum præfatione H. BOERHAAVE. Ib. 1728. 2 vol. Fol. Cette préface a été imprimée diverses fois séparément, & traduite en diverses langues L. BELLINUS De Urinis & pulfibus cum præf. H. BOERHAAVE. Ib. 1730. in 4. P. ALPINUS De præfagienda vita & morte cum præf. H. BOERHAAVE Ib. 1733. in 4. N. PISONIS Selectiores Observationes &c. cum præf. H. BOERHAAVE Ib. 1718. in 4. Ejusdem De cognoscendis & curandis morbis cum præf. H. BOERHAAVE Ib. 1736. in 4. &c.*

(2) Histoire Physique de la Mer par le Comte MARSIGLI Amst. 1725. in fol.

tion de diverses plantes, entichie de tailles douces, supérieures peut-être à ce que nous avons de plus parfait en ce genre (1); & le dernier, des recherches subtiles sur l'Anatomie des Insectes, remplies de vuës curieuses & utiles sur la structure & sur l'œconomie de notre propre corps (2). Ces derniers trésors appartenoient à Boerhaave; il les avoit achetés, & il aimoit à confesser, qu'il en avoit retiré une très grande utilité. Cependant, il se reprochoit d'en être le seul possesseur. Il se détermina donc à en faire part au Public; il les revit avec soin, les fit imprimer avec exactitude, & du moins également de magnificence, en procura une traduction aussi élégante que fidèle, (3) & les augmenta même en composant & en plaçant à leur tête la

(1) S. VALLANT *Botanicon Parisense*, ou Dénombrement des Plantes des environs de Paris *Leid.* 1727. fol.

(2) J. SWAMMERDAM *Biblia Naturæ, Sive Historia Insectorum*, *Ib.* 1737. 2 Vol. folio.

(3) C'est à Mr. GAUBIUS illustre disciple & Collègue de Boerhaave, que le Public est redevable de cette traduction.

la vie de l'Auteur. Il n'appartient sans doute qu'à un homme aussi riche de son propre fonds, d'être aussi généreux.

II. Il ne l'a pas paru moins en qualité de Professeur; & c'est le second trait, que j'ai indiqué. Dès sa jeunesse accoutumé à enseigner, il donna des leçons sur diverses sciences, avant que d'avoir aucune vocation particulière dans l'Académie. Ce ne fût qu'en 1701 (1), que les illustres Curateurs de l'Université de Leide, convaincus de sa capacité, & par les liaisons que son mérite lui avoit fait contracter avec quelques-uns d'entr'eux, & par les rapports unanimes de ses disciples, se hâterent de le fixer dans leur Académie, avant même qu'il y eut de chaire de Professeur de vacante. Cette première vocation fut suivie successivement de plu-

Véritable  
manière  
d'enseigner  
les sciences,

(1) Le 18. Mai, il fut appelé à donner des leçons sur la Théorie de la Médecine, à la place de Mr. Drelincourt, & fit à ce sujet-là son premier Discours, pour recommander la lecture d'Hippocrate. "De Commendando studio Hippocratico." Or. I. p. 1. Voy. SCHULTENS &c. p. 26.



plusieurs autres (1), & il a donné des leçons sur les principales, & presque sur toutes les parties de la Médecine. L'affluence de ses Disciples justifia l'empressement de ses Mécènes; & il n'est presque plus besoin de dire, que Boerhaave eut des Etudiants, des divers, des plus reculés, & même des plus barbares climats de l'Europe. Le lieu, où il donnoit ses leçons contenoit à peine ceux qu'un désir d'instruction ou un simple motif de Curiosité y attiroit. On étoit obligé de se presser, & de venir une demi-heure à l'avance, pour s'as-

(1) Le 18. Février de l'année 1709, il succéda à Mr. Hottou en qualité de Professeur en Médecine & en Botanique. J'ai fait mention ailleurs (p. 35.) de la harangue qu'il prononça dans cette occasion. En 1714, le 8. Aout il fut fait Professeur du Collège de Pratique, à la place de Mr. Bidlop, & en 1718, le 21. Septembre, il obtint la chaire de Professeur en Chymie vacante par la mort de Mr. le Mort. (Voy. le titre de son Discours Inaugural plus haut p. 20.) Mais dès l'année 1703, à la sollicitation de ses Disciples, il leur avoit donné des leçons de pratique & de Chymie. Sa seconde harangue. Sur l'usage des raisonnemens de Mécanique en Médecine fut faite alors. Or. II. De usu Rationis, cinii Mechanici in Medicina, in opuse. p. 9. Voy. aussi SCHULTENS, &c. p. 26—38.

fûrer une place, & ceux qui étoient moins diligens, étoient obligés de se tenir debout. C'étoit à un tel Auditoire, que Boerhaave donnoit ses leçons les quatre premiers jours de la semaine. Cet homme, si plein d'idées sublimes, favoit là se mettre à la portée de tous ses Auditeurs, fournissant une preuve illustre, que les sciences ne sont épineuses que par la manière dont elles sont enseignées. Jamais il ne se servoit de cahiers (1), & cependant, jamais il ne se trouvoit embarrassé; jamais il ne devenoit obscur. Ses leçons étoient toujours parfaitement liées, & tous les ans, les mêmes pour les choses, quoique variées pour le tour & l'expression. Il commençoit par les choses les plus simples, y conformoit ses termes & ses gestes, & varioit continuellement son stile, selon la nature des sujets. Il suivoit avec exactitude l'ordre de ses matières, & paroissoit ainsi apprendre lui-même avec ceux qu'il in-

(1) Excepté dans ses cours Chymie & dans ses leçons publiques: voyez *an account* &c. p. 66.

instruisoit. Il s'insinuoit dans leur esprit, & par la gravité de son action, & par le tendre intérêt, qu'il paroissoit prendre à leurs progrès. On comprenoit facilement, & on pouvoit retenir longtems ce qui sembloit ne lui rien couter à digérer ni à énoncer. Les applications fréquentes & d'ordinaire justes, qu'il faisoit de passages d'Auteurs & surtout de Poètes anciens, ne contribuoient pas peu à éclaircir ou du moins à égayer ses sujets. Il ne manquoit non plus jamais de comparaisons familières, ou d'histoires particulières, qui, en lui servant d'exemples ou de preuves, réveilloient l'attention de ses auditeurs, & leur rendoient faciles & l'intelligence & le souvenir de ses leçons. Je puis assurer, que jamais, on n'en sortoit, sans se sentir pénétré d'une satisfaction intime, fruit de l'augmentation des connoissances, qu'on venoit d'acquérir. Suivez maintenant ce grand homme occupé dans le cours d'une journée à donner une heure, l'été dans le Jardin Académique, à la dé-

démonstration des plantes, & l'hiver dans le laboratoire, aux opérations de la Chymie, une autre dans l'Auditoire public à l'explication de quelque matière curieuse, soit de Médecine, soit même quelquefois de Philosophie, & deux autres à ses cours sur la Théorie & sur la Pratique de la Médecine. Représentez-le vous assidu à tous ces exercices remplacer les jours, que des solemnités, soit publiques, soit particulières, le forçoient de perdre, en y substituant ceux dans lesquels il étoit libre. Non content de ces travaux, il en sollicitoit lui-même de nouveaux. Il obtint que l'on rouvrit un hôpital de malades, qui avoit longtems été fermé aux Etudians. Quoique cet hôpital fût très peu considérable en lui-même, & par le nombre & par la qualité des maladies qu'il y avoit à traiter, il le devint extrêmement par les leçons de Boerhaave, qui venoit deux fois par semaine y visiter les malades, en présence de ses Disciples. C'étoit en éfet dans ces exercices, qu'éclattoit principalement



*Et de traiter les maladies.*

sa capacité. Pour se rendre utile à ses Auditeurs, il leur faisoit, au lit de ses malades, l'application de ses principes, & surtout de sa méthode. Il leur détailloit d'abord toutes les circonstances de la vie de ceux, qu'il s'agissoit de guérir, qu'il avoit pû découvrir, & qui pouvoient, en quelque manière servir à son but (1). Il leur faisoit ensuite remarquer avec soin tous les symptômes du mal, dont ils étoient spectateurs, & leur monroit l'usage, qu'il falloit faire de ces signes. De ces principes, sur lesquels il s'étendoit le plus, il passoit à la recherche de la cause, qui produisoit tous ces effets. Il découvroit ainsi, (si la chose étoit possible)

(1) C'est cette attention non seulement aux circonstances de la vie de ses malades, mais encore aux saisons, aux climats, aux changemens de tems, &c. que notre Auteur admiroit dans Hippocrate, & qui lui faisoit dire, que lui seul avoit décrit plus de Phénomènes des diverses maladies, que les Médecins de tous les autres siècles ensemble. "Sentio...  
 „ omnes quorum memoria extat, omnium sculorum viros medicos, tot in morbis phœnomena, ne junctis quidem operis descripsisse,  
 „ quot nobis relinquenda curavit, solus ille arcanorum vitæ scrutator." Or. I. in Opusc. p. 4.

possible, ) le genre de la maladie présente. Il passoit ensuite au prognostic qu'on pouvoit faire des suites qu'elle auroit. Ce prognostic étoit en général fondé sur ces deux principes ; le degré de violence des symptomes, & celui de vigueur des fonctions, Par le premier il déterminoit l'effort du mal, & par le second les forces de la nature pour lui résister, en un mot ce qu'il y avoit à craindre & à espérer. Les indications résultoient nécessairement de tout ceci ; on découvroit ce qu'il falloit faire, pour s'opposer à la nature même du mal ; s'il y avoit quelque symptôme pressant, ce qui pouvoit l'adoucir ; & enfin ce qui pouvoit aider & soutenir la nature. Les remèdes répondoient à cette indication, & par le succès, dont ordinairement ils étoient suivis, les Etudiens se voyoient animés à se régler un jour sur une pratique aussi méthodique & aussi raisonnée. Voilà une partie des soins, que notre Maître se donnoit pour nous. Un homme si capable d'enseigner,

& si disposé à le faire, n'a-t-il pas dû former, pour la postérité, des Médecins, qui en supplantant à sa perte, la fissent par cela-même d'autant plus regretter.

*L'étendue  
de la pra-  
tique d'un  
Médecin,*

III. En troisième lieu enfin j'ai proposé Boerhaave, comme Médecin. On fait assez, que de tous les pays de l'Europe, (j'ai presque dit du monde,) on accouroit vers lui (1). Les personnes, qui ne pouvoient pas s'y rendre elles-mêmes, tâchoient de profiter de ses avis, en le faisant consulter sur leurs besoins (2). Tous les jours il recevoit des lettres de divers Médecins, (& en dernier lieu, la plupart ses élèves,) qui s'adressoient à lui, en lui proposant les cas particuliers, sur lesquels ils demandoient ses vues & ses conseils. Tel autrefois Hippocrate voyoit dans les diverses villes & de la Grèce & de l'Asie,

(1) Il donnoit trois heures par jour aux malades qui venoient le consulter; & le nombre de ceux-ci étoit, un jour portant l'autre, entre vingt & quarante.

(2) Il reçut une lettre d'une province reculée en Asie, avec cette adresse, à Monsr. BOERHAAVE Médecin en EUROPE. Voyez *account* &c. p. 112

lie, des Médecins qui lui faisoient part des cas singuliers qu'ils observoient, & qui, en augmentant le trésor de ses connoissances, en recevoient en échange des lumières & des directions. Il étoit juste, que celui qui eut une si grande conformité avec le Prince de la Médecine, par son exactitude à observer & sa candeur à agir, en eut une également marquée avec lui, par l'étenduë de sa réputation, & l'étenduë de ses correspondances.

Cependant, & par une des con-<sup>donne sou-</sup>traditions de l'esprit humain, c'est <sup>vent lieu à</sup>ce concours même de diverses per-<sup>des déclara-</sup>sonnes & de diverses nations, qui <sup>mations.</sup>révolte. Honteux d'être obligé d'admirer, on cherche à se dédommager par la critique. *Quoi, dit-on, seroit-il bien possible, que la pratique de ce Médecin fut si merveilleuse? Ses remèdes étoient-ils donc des spécifiques? Le voir étoit-ce être guéri? Qu'il ait été habile tant que vous voudrez, la multitude de ses autres affaires, le nombre des malades, le peu de tems qu'il*



qu'il leur donnoit, doivent avoir rendu sa pratique aussi superficielle que précipitée. Quand on ne peut pas suivre le cours d'une maladie, peut-on se flatter de la guérir? Telle est l'objection, je n'ai garde de la diffimuler; & quand je le voudrois, le pourrois-je, sans paroître fuir une discussion, qui dans le fonds tournera toujours à la gloire de mon Maître. Mais qu'on me permette de proportionner mes réponses au caractère de ceux qui répètent avec tant d'emphase cette objection.

ou méprisables,

Lorsque des gens, qui réellement ont aussi peu de connoissance de la capacité de Boerhaave, qu'un aveugle en a des couleurs, se répandent en lieux communs, aussi injurieux que méprisables, sur son compte, lorsqu'ils disent, *au fonds il n'étoit pas plus grand Médecin, que tant d'autres; il s'est trompé comme eux; il ne s'est pas guéri lui-même; on y courroit, parce qu'il avoit la vogue; &c.* le silence convient à des déclamations de cet ordre. Que si cependant ils insistent, la

la meilleure réponse que l'on puisse leur faire, c'est de leur demander à leur tour ; vous qui taxez de préjugé la réputation de Boerhaave, si vous vous fussiez trouvés dans quelque état fâcheux, ignoré de vos Médecins, ou supérieur à leurs remèdes, qu'eussiez-vous fait ?

Mais il est des personnes, qui <sup>ou faciles</sup> font cette objection avec plus de <sup>à repous-</sup> lumières, quoique souvent avec <sup>ser.</sup> moins de modération encore. J'ai des considérations plus directes à faire valoir, pour leur répondre ; & en voici quelques-unes

I. Il n'est pas douteux, que si <sup>Toutes</sup> Boerhaave avoit eu plus de tems, <sup>choses éga-</sup> il auroit pû avoir plus de succès. <sup>les, plus un</sup> S'il n'avoit eu ni leçons à donner, <sup>Médecin a</sup> ni travaux à achever, ni livres <sup>de tems,</sup> à mettre au jour, il auroit pû s'atta- <sup>mieux il</sup> cher avec plus d'application &, par <sup>doit réus-</sup> cela-même, plus de bonheur encore <sup>sir.</sup> à la cure des maladies. Un esprit, quelque vif & quelque juste qu'il soit, agit sans doute avec plus de certitude, dans le calme & dans la liberté, que dans le trouble & parmi les distractions. Surtout il est

est indubitable, que plus on peut mettre de tems à observer & à méditer, plus les jugemens que l'on porte sont assurés. Ceci est principalement vrai dans la Médecine. Le meilleur moyen de réussir, c'est de se déterminer avec lenteur. Si donc ceux qui font l'objection, ne veulent dire autre chose si ce n'est, que Boerhaave eut, toutes choses égales, mieux réussi dans sa pratique, s'il eut eu moins d'occupations & plus de tems, ils n'avanceraient rien, que l'on ne puisse facilement leur accorder. La question se réduira seulement à déterminer, s'il seroit à souhaiter, qu'il se fût borné à la cure des maladies. Mais alors que seroient devenus ses ouvrages, ses leçons, & même ses études? Il n'eut peut-être jamais acquis alors ce système lié de connoissances, ces idées nettes des organes & des opérations du corps humain, cette facilité à discerner & à guérir les maladies. Or, je le demande, tout cela est-il de si peu d'importance? n'est-il rien au prix d'un degré supérieur de per-  
fe

fection dans la pratique, que je viens de prouver incertain? C'est à ceux, qui le soutiennent à peser toutes ces choses, avant que de porter un jugement si définitif.

2. Mais on va plus loin; on rab-<sup>Il est difficile d'évaluer le mérite de la</sup> baisse entièrement la pratique de Boerhaave, sous prétexte qu'elle eut pû être plus parfaite: <sup>pratique d'un Médecin.</sup> Bien loin, dit-on, d'avoir été utile au monde, il a dû lui être nuisible; & il seroit à souhaiter, qu'on eût préféré à ses avis ceux de Médecins, peut-être moins habiles, mais au moins plus assidus & plus attentifs. Mais de grace comment le fait-on? Qu'on produise un calcul, où d'un coté l'on évaluë la science de Boerhaave & celle des autres Médecins, & où de l'autre on balance les effets, qui ont du suivre de leurs pratiques? Quand on se mêle de décider sur des questions de ce genre, & d'estimer au juste des différences délicates & peut-être insensibles, il faudroit se trouver en état de faire de pareils calculs. Mais jusqu'ici les plus grands Antagonistes de Boerhaave se sont trop défiés de



de leur Arithmétique, pour en venir à une preuve aussi peu équivoque.

*Jusqu'où  
son étendue  
peut  
servir de  
marque.*

3. Il est difficile de concevoir, que si sa pratique n'avoit pas été heureuse; elle se fût soutenue si longtems. Sa réputation bien loin de diminuer s'est augmentée tous les jours. Tous les jours on a vû chez lui une égale affluence de malades de diverses nations. Le nombre s'en est accru jusqu'à la fin de sa vie, & les rapports de ceux qui venoient de le consulter, en encourageoient d'autres à prendre le même parti. Et ici remarquez, qu'il ne s'agit pas de gens de la lie du peuple, mais de personnes aisées, qu'une bonne éducation doit avoir renduës plus éclairées & moins crédules. Ce n'est pas un homme, qui s'exhale en promesses vagues; qui se conduise d'une manière mystérieuse; qui cherche à imposer par un jargon sententieux; c'est un Médecin lent, simple, peu flatteur. Un simple préjugé a-t-il fait agir pendant un si grand nombre d'années tant de personnes de divers  
cara-

caractères & de divers climats? Une prévention peu fondée les a-t-elle seule engagés, à supporter les fatigues de voyages souvent longs, les désagrémens d'un país étranger; les dépenses inévitables en pareils cas (1)? En vérité les modes ne sont pas si constantes, lorsqu'elles sont accompagnées de tant de désagrémens, à moins qu'il ne s'y trouve quelque utilité réelle, qui dédommage ceux, qui les suivent: & l'on fera toujours porté à conclurre; que si Boerhaave a été si couru, c'est qu'il a été véritablement utile.

4. Après tout la chose est bien naturelle. Une science étendue, des correspondances fidèles, une pratique nombreuse, doivent nécessairement rendre un Médecin habile. Si ces caractères sont peu communs, ils distinguent par cela même.

*L'étendue de la capacité en fournit une Marque moins équivoque.*

(1) Je prie mes lecteurs de faire attention à toutes ces circonstances; elles peuvent servir à distinguer la vogue de certains charlatans; de celle qu'a eue Boerhaave.

même avantageusement celui qui les réunit, de ceux qui n'en ont que quelques-uns, ou qui les ont moins parfaitement. Plus Boerhaave fut savant, plus il fut lié avec les Sociétés & les Médecins de l'Europe, plus enfin il eut d'occasions d'exercer sa pratique, plus elle doit avoir répondu à sa réputation.

*Un Médecin fort employé est surtout utile, dans les cas extraordinaires.*

5. Remarquez enfin, que c'étoit le plus souvent sur des cas rares & épineux qu'on venoit le consulter, sur tout en dernier lieu. Ces cas, qui avoient échappé à des observateurs ou moins attentifs ou moins employés, avoient quelquefois & souvent été observés par Boerhaave. Il se trouvoit par là mieux en état d'indiquer des secours contre des maux qui ne lui étoient pas inconnus, que ceux qui n'avoient pas encore eu occasion de les observer. Lors même qu'il ne pouvoit pas suivre tout le cours de ces maladies singulières ; en donnant son avis fondé peut-être sur une observation unique, il indiquoit aux autres Médecins une route qu'ils pou-

pouvoient suivre. Ceux-ci en marchant sur ses traces achevoient souvent une cure, à laquelle il leur avoit frayé le chemin.

En voilà sans doute assez, pour engager les gens sages, sinon à se former les plus grandes idées de la pratique de Boerhaave, du moins à ne pas se précipiter dans l'excès opposé. Il ne me reste plus qu'à le justifier d'un autre reproche qu'on lui a fait, pendant sa vie, & dont on noircit encore sa mémoire.

On se plaint, qu'il n'avoit ni assez de politesse ni même assez d'égards pour ses malades. Il leur faisoit, dit-on peu d'accueil, les recevoit d'un oeil sec, les congé-  
Conclufion de ces réflexions.  
Plaintes ordinaires sur la pratique des Médecins.  
 dioit brusquement. On insiste avec plus de vivacité encore, & c'est, le croiroit-on ? Sur sa sincérité poussée à l'excès. Il disoit trop ingénument sa pensée à ceux qui avoient recours à lui, soit en traitant leurs maux de bagatelles, soit en leur en annonçant trop cruément les funestes suites.



*Embaras,  
où ils se  
trouvent.*

Je ne puis m'empêcher ici de déplorer la situation des Médecins. On les consulte ; mais qu'il leur est difficile de répondre & d'agir d'une manière satisfaisante ! Déclarent-ils ouvertement leur pensée , ce sont des Médecins fâcheux qui desespèrent ; la déguisent-ils, ce sont des flatteurs qui endorment. Diffèrent-ils à se déterminer ; ce sont des ignorans qui n'entendent rien à la cause du mal ; (& souvent l'on dit vrai.) Prescrivent-ils dans les commencemens des remèdes peu efficaces , mais innocens, on taxe leur conduite de charlatanerie ; (pourquoi la leur rend-on nécessaire ? ) Précipitent-ils la cure par des remèdes violens ; ce sont des téméraires qui risquent le tout pour le tout. Agissent-ils lentement & par degrés ; ils temporent , ils trouvent leur compte à faire durer le mal. Avouent-ils l'impuissance de leur art , & disent-ils, qu'il ne faut attendre du secours que de la nature ; on décide, qu'ils abandonnent le malade.

Dès

Dès lors on se croit autorisé à prendre indifféremment du premier venu quelque remède, dont il exaltera les vertus merveilleuses, sur tout s'il en cache la préparation, comme si un Médecin n'étoit infailible, que lorsqu'il craint un fâcheux avenir. Hé quoi! lorsque l'art ne peut plus aider la nature, n'y a-t-il plus moyen de lui nuire? & un cas presque desespéré, ne peut-il pas le devenir encore davantage?

Après cela est-il nécessaire de justifier Boerhaave de ces minuties, qu'on lui reproche? S'il déplut par sa simplicité, ce fût dans un siècle, où *un chat n'est plus un chat*. Pour lui, il avoit un compte trop exact à se rendre de son tems, pour le dissiper en vains égards, & en frivoles bassesses. Il se formoit des idées trop nobles & de l'homme & du Médecin, pour croire, qu'il fût de la dignité de l'un ou de l'autre, de mendier les suffrages & l'encens du Public. Surtout-il étoit fermement persuadé, que la

*Nécessité  
de la candeur, dans  
l'exercice  
de la Médecine.*

118 *Eloge critique*

candeur est la grande vertu du Médecin, & que par elle il répond, comme il le doit, à la confiance du malade. La nature de son engagement avec lui, les relations de l'humanité, les loix de la Religion, voilà les motifs de sa conduite. Pourroit-elle être blâmée par des personnes faites pour la sociabilité, & pénétrées du Christianisme ? Pourrois-je moi-même m'arrêter sur une plus belle idée, & achever mieux le portrait de Boerhaave, qu'en tirant des reproches mêmes qu'on lui fait, des preuves évidentes de sa probité & de sa Religion.

*Portrait  
de Boer-  
haave.*

Je l'avouë ; en réunissant les traits dispersés dans cet Eloge, j'ignore dans quels termes je pourrois exprimer l'idée, que je me forme de ce grand homme. Il fût savant, sans orgueil ; humble, dans le sentiment de ses foiblesses ; & utile à tout le monde par l'usage qu'il fit de ses connoissances. Si donc sa Patrie a consacré ses cendres, par des larmes

pu

publiques, ne doutons pas que la Postérité n'immortalise sa mémoire par ses éloges, & par son ardeur à profiter d'un si parfait modèle.

- - - De tam magno restat...

Nescio quid, parvam quod non bene compleat urnam,

At vivit, totum quæ gloria compleat orbem.

Ovid. Metam. L. XII. v. 615.

Tel est l'homme, que nous possédions; <sup>Utilité d'un pareil modèle.</sup> Tel est celui que nous avons perdu. Apprenons de lui la vertu, & le véritable chemin des travaux & de la fortune. Réglons & notre vie & nos études sur son exemple. C'est ainsi que nous nous rendrons agréables à Dieu, & utiles aux hommes. Notre attachement aux beaux arts, pendant le court espace de la vie, nous attirera des louanges aussi glorieuses que méritées & durables; & la Postérité, pour prix de notre em-  
pres-



pressément à lui être utiles, con-  
servera à jamais notre souve-  
nir (1).

(1) C'est ainsi que j'irite les paroles mêmes de  
Boerhaave à ses Auditeurs, dans son Eloge funèbre  
de son illustre Collègue Albinus. „ Talem habuistis,  
„ talèm amissistis virum! Discite ex illo virtutem,  
„ & verum laborem, quæque his semper paratur  
„ Fortunam! Vitæ & studiorum rationem ad  
„ hoc Viri exemplum componite. Ita cari Deo,  
„ hominibus utiles, honestæ laudis gloriâ immor-  
„ tales, & brevi hac vitâ ingenuarum artium in-  
„ vento cultâ, omnem pulchre merendâ poste-  
„ ritatem Vestrûm facietis memorem.” Orat. VI.  
in Opusc. 2. 53.

F I N.



SUP-

121

# SUPPLEMENT

I.  
*Extrait de l'Ouvrage Anglois  
sur l'Histoire &c.*

DE BOERHAAVE,

OU

*Quelques découvertes en Médecine qui lui  
sont attribuées. p. 173—183.*

„ N Ous avons marqué ci dessus,  
 „ (Account &c. p. 38. & p. 11.  
 „ de cet Essai) avec quelles restric-  
 „ tions judicieuses, il vouloit qu'on  
 „ se servit dans la Médecine de rai-  
 „ sonnemens pris de la mécanique.  
 „ Les Systèmes de l'ACIDE & de  
 „ l'ALCALI, des effervescences,  
 „ de la fermentation & de la putré-  
 „ faction, n'étoient pas moins en vo-  
 „ gue autrefois dans l'explication  
 „ des Phénomènes; Quoique les  
 „ termes même dont on se servoit,  
 „ fussent indéterminés & appliqués  
 „ mal à propos. Quelquefois des

H 5

Al-

„ *Alcalis* étoient pris pour des *A-*  
„ *cides*, & ceux-ci pour des *Alca-*  
„ *lis*. La ressemblance du mouve-  
„ ment intestin faisoit, qu'on con-  
„ fondoit souvent l'effervescence,  
„ la fermentation, & la putréfa-  
„ ction, sans égard à la différence  
„ de leur cause & de leurs effets.  
„ Les esprits volatils, soit vineux  
„ soit *alcalis*, étoient regardés, par  
„ des écrivains du premier ordre,  
„ comme étant d'une même natu-  
„ re sulphureuse; Et ce qui est  
„ plus absurde encore, les esprits  
„ animaux passoient pour partici-  
„ per à ces mêmes qualités. C'é-  
„ toit sous ce faux point de vue,  
„ que Boerhaave trouva ces im-  
„ portantes matières; Mais qui-  
„ conque comparera leur histoire  
„ dans la Chymie avec l'applica-  
„ tion qu'il en fait, dans les cha-  
„ pitres de ses Aphorismes, où il  
„ traite de l'altération la plus sim-  
„ ple & la plus naturelle des hu-  
„ meurs animales, sera obligé de  
„ convenir, que tant la Philoso-  
„ phie que la Médecine en ont re-  
„ tiré des avantages considérables.  
„ L'ex-

„ L'explication des fonctions de  
„ plusieurs viscères, dans la partie  
„ physiologique de ses Institutions,  
„ est à la fois & plus satisfaisante &  
„ plus succincte, que celle d'aucun  
„ autre Auteur qui l'ait précédé, sur  
„ tout pour ce qui regarde l'estomac  
„ & la ratte. Combien de différen-  
„ tes causes n'assignoit-on pas à la di-  
„ gestion & à la chylification? Après  
„ les avoir toutes pesées, il montre  
„ en quoi & jusqu'où elles contri-  
„ buent réellement à cet usage.  
„ Celui qu'il attribué à la ratte ex-  
„ plique, comment l'Animal peut  
„ après l'extraction de ce viscère  
„ continuer de vivre, pour quel-  
„ que-tems, dans un état passable.  
„ Avoit-on démontré avant no-  
„ tre Auteur, que la chaleur de  
„ l'Animal dépend entièrement du  
„ frottement des fluides & des so-  
„ lides? Avoit-on observé que  
„ l'air, pendant qu'il est mêlé avec  
„ nos humeurs qui circulent, perd  
„ la propriété élastique de l'air ex-  
„ térieur, que la séparation de ses  
„ parties empêche qu'elles n'exer-  
„ cent l'une sur l'autre leur force  
„ ré-



## 124 SUPPLEMENT.

„ répulsive ; Et qu'elles la rega-  
 „ gnent, en se rapprochant, par la  
 „ coagulation des fluides ? Les Phé-  
 „ nomènes surprenans d'un air é-  
 „ chauffé, dans lequel un animal  
 „ meurt en peu de minutes d'une  
 „ fièvre maligne & presque pesti-  
 „ lentielle ont été découverts par  
 „ des expériences faites à la re-  
 „ quisition & suivant ses avis. \*

„ Le chapitre sur les *sens inter-*  
 „ *nes* montre l'utilité de la méta-  
 „ physique appliquée à ce sujet.  
 „ Ceux qui roulent sur le *sammeil*  
 „ & sur la *nutrition* sont en quel-  
 „ que sorte nouveaux. Pour ce qui  
 „ est de l'excellence supérieure des  
 „ quatre dernières parties de ses  
 „ Institutions, je veux dire de la  
 „ *Pathologie*, de la *Semeïotique*,  
 „ de l'*Hygiène*, & de la *Tbérapéu-*  
 „ *tique*, il suffit d'indiquer l'usage  
 „ qu'en a fait le savant & ingénieux  
 „ Médecin ARBUTHNOT † dans  
 „ son Traité de la diète.

„ Dans la partie Chirurgicale des  
 „ *Aphorismes* de BOËRHAAVE,  
 „ les

\* *Elem. Chem. Vol. I. p. 275.*

† *Practical Rules of Diet. Lond. 1732. 8.*

„ les chapîtres sur *l'obstruction*, &  
 „ sur l'inflammation passent, & à  
 „ juste titre, pour originaux. Ceux  
 „ qui roulent sur le *squirre*, le *can-*  
 „ *cer*, & les *maladies des os* four-  
 „ nissent diverses observations im-  
 „ portantes, qui avoient échappé  
 „ à d'autres Auteurs. Qui avant  
 „ le nôtre avoit observé que *la*  
 „ *membrane adipeuse & calluleuse*,  
 „ est le seul siège de tous les ulcè-  
 „ res *sinueux & fistuleux*? En un  
 „ mot, tout son systême de Chi-  
 „ rurgie n'est pas moins exact que  
 „ concis.

„ On convient que ses observa-  
 „ tions sur la *bile*, & les *maladies*  
 „ *bilieuses*, sur *l'inflammation du*  
 „ *foye*, sur les diverses espèces de  
 „ *jaunisse*, sur la *mélancholie*, &  
 „ sur les *desordres hypocondria-*  
 „ *ques* surpassent tout ce qui avoit  
 „ été écrit auparavant sur ces su-  
 „ jets. Avec quelle netteté cette  
 „ obscure, quoique vraie, doctrine  
 „ d'HIPPOCRATE sur *l'humeur*  
 „ *atrabilaire*, n'est-elle pas confir-  
 „ mée & éclaircie par les observa-  
 „ tions de nôtre Auteur, & par  
 „ l'u-

» l'usage qu'il fait des dernières  
» découvertes en anatomie & en  
» chymie ? Les marques les plus  
» vives d'un génie véritablement  
» pratique n'éclatent-elles pas  
» dans la composition de ces cha-  
» pitres ?

» Celui qui roule sur la *fièvre en*  
» *général* surpasse tout ce que nous  
» avons sur ce sujet. Quel auteur,  
» avant le nôtre, avoit donné une  
» définition de la fièvre, qui fût  
» au-dessus de toute exception ?  
» personne ; non pas même BEL-  
» LINI. Le véritable usage du  
» *Quinquina* dans les fièvres inter-  
» mittentes, & les *maladies chro-*  
» *niques*, causées par l'abus de cet-  
» te écorce, n'avoient été obser-  
» vées aussi exactement par aucun  
» écrivain, sans en excepter même  
» l'immortel SYDENHAM. La  
» description & la cure de la nom-  
» breuse cohorte des *maladies in-*  
» *flammatoires*, telle qu'il nous l'a  
» donnée, demeurera vraisemblable-  
» ment aussi inaltérable que la  
» nature humaine.

» Dans la classe des *maladies*  
» *chro-*

„ chroniques, le fujet de la rage,  
 „ & tout ce qui a rapport à la mor-  
 „ sure d'un chien enragé est de  
 „ main de maître. Quoi qu'il n'i-  
 „ gnorât pas la multitude des spé-  
 „ cifiques pronés dans ce cas, de  
 „ tous les autres le plus affreux,  
 „ cependant (dit-il,) depuis l'ori-  
 „ gine de la médecine, les plus fa-  
 „ meux dans cet art ont presque  
 „ tous déploré, qu'il n'y avoit que  
 „ peu de fonds à y faire. En éfet  
 „ \* après la morsure, à peine un  
 „ „ seul

\* „ L'Auteur paroît s'être exprimé d'une ma-  
 „ nière aussi forte, dans le dessein de nous ani-  
 „ mer à quelque nouvelle découverte. Quoique,  
 „ depuis ce tems-là, deux de nos plus grands  
 „ médecins ayent introduit l'usage du *pulvis am-  
 „ rylissus*, le succès n'y a pas assez répondu,  
 „ sur tout pour peu que le mal soit avancé, pour  
 „ qu'il y ait de la prudence à abandonner la mé-  
 „ thode générale de la cure, qui se trouve dans les  
 „ Aphorismes de BOERHAAVE. De nouvelles  
 „ observations pourront nous apprendre ce que  
 „ l'on peut espérer du *coronopus*, c'est l'herbe de  
 „ corne de cerf, de l'étoile de terre, des prépa-  
 „ rations mercurielles, des vésicatoires, des fai-  
 „ gnées abondantes & réitérées, pour dissiper  
 „ une hydrophobie confirmée : Nous devons ce-  
 „ pendant des remerciemens à ceux, qui ont pu-  
 „ blié les premiers heureux essais.

Voilà tout ce que notre Auteur dit sur ce sujet ;  
 „ „ sup-



„ seul prophylactique, ou préservatif  
 „ vatif a-t-il été découvert contre  
 „ l'hy-

Suppléons à sa brièveté. Mr. C. Mortimer nous apprend dans les *Trans. Phil. N.* 443. p. 360. que le 16. Nov. 1671. le Chev. R. Moray présenta à la société Royale une certaine plante, (qui fut nommée par Mr. Ray *Lichen terrestris cinereus*) qu'il assura être très bonne pour guérir des chiens mordus par des chiens enragés, fondé sur une expérience que son Altesse Royale (le Duc d'YORK) en avoit fait faire sur une meute de chiens mordus par un chien enragé, qui tous furent guéris à la réserve d'un seul, à qui on ne l'avoit pas donnée. (Voy. aussi une lettre de Mr. Oldembourg, datée de Londres le 6. Juil. 1672. dans le recueil des lettres de Mr. Ray &c. publié par Mr. Derham en 1718. in 8. *Philosophical Letters &c.* p. 119.) Le Chev. Hans Sloane publia dans les *Trans. Phil. N.* 237. p. 49. une lettre de Mr. George Dampier au fameux voyageur Guillaume Dampier son frere, datée d'Exmouth du 11. Nov. 1687. dans laquelle il lui enseignoit & lui recommandoit pour la rage, une poudre composée de parties égales du Lichen susdit & de poivre noir. C'étoit un secret de famille, mais infailible, & éprouvé sur lui-même. (Ptoatum est, dit-il) La dose pour un homme étoit de près de quatre scrupules le matin, après une saignée, & des ablutions de la tête; du visage, des mains, mais sur tout de la partie mordue, &c. Morison en parlant de cette herbe, qu'il appelle *Musco-fungus terrestris latifolius cinereus terrestris*, *Hepatica facie*; ajoute que c'est un remède excellent contre la morsure d'un chien enragé (*Plant. Hist. Univ. &c.* P. III. p. 632.) Boerhaave n'en donne pas tout-à-fait cette idée, quand il dit ni le Lichen &c. élevé par d'autres jusqu'aux nuës; (*aliisve in cœlum elato*)

» l'hydrophobie, c'est le symptôme  
 » d'avoir l'eau en horreur, & il n'y

d

elato Lichene cinereo terrestri Aph. §. 1147.)  
 Quoiqu'il en soit, la poudre de Mr. Dampier devint  
 officinale à Londres en 1720. par le college des Mé-  
 decins de cette ville, à la recommandation de Mr.  
 Sloane, qui en étoit alors le Président, & c'est ce  
 que l'on nomme à présent pulvis antilyssus. On vit  
 paroître en 1735. une feuille volante du célèbre Dr.  
 Mead, dans laquelle il change la proportion des in-  
 grédients, en mettant deux parties de Lichen sur une  
 de poivre noir. Le Dr. C. Mortimer, pour rendre  
 ce remède plus efficace, voudroit, & ce semble avec  
 beaucoup de raison, qu'on y ajoutât l'usage des bains  
 & des fomentations chaudes, préférablement aux ap-  
 plications froides (Transf. Phil. N. 443. p. 318.)  
 Il propose outre cela (Ibid. 360.) une nouvelle am-  
 élioration de la dite poudre, qui consiste à y ajou-  
 ter, à parts égales, une autre herbe présentée à la  
 société Royale le 7. Mars 167½. par le même Chev.  
 Moray, comme ayant réussi sur une meute de chiens  
 du Duc d'YORK. Cette herbe nommée alors Stella-  
 ria ou étoile de terre faisoit le principal ingrédient  
 d'un nouveau remède pour la rage, du Chev. Gordon;  
 publié dans les Transf. Phil. N. 187. par ordre du  
 Roi JACQUES II. Mr. Sloane également zélé pour  
 l'avancement des sciences & pour le bien du genre  
 humain, l'envoya de la part de la société Royale à  
 Mr. Ray, dans une lettre du 21. Juin 1687. en  
 lui en demandant son avis, car, quoiqu'elle crût en  
 Angleterre, elle y étoit aussi peu connue qu'une plan-  
 te des Indes. Mr. Ray, dans sa réponse, la rapporte  
 au Lychnis viscosa, flore muscosa, C. B. (Voy.  
 Phil. Lett. p. 208. 209. & Rari Hist. Plant. Vol.  
 II. p. 1002.) & c'est cette herbe, qui, par son suc  
 visqueux, arrête les mouches, & qui, pour cette

rai-

I

„ a point d'exemple croyable d'au-  
 „ cune cure, après l'apparition de  
 „ ce symptôme. Notre Professeur  
 „ avoit eu le courage de voir, jus-  
 „ qu'à leurs derniers momens, di-  
 „ vers malades dans l'hydrophobie,  
 „ & la description qu'il faisoit de  
 „ leurs agonies étoit si vive, qu'un  
 „ de ses auditeurs, homme nulle-  
 „ ment pusillanime, protestoit qu'il  
 „ eut souhaité d'être absent, pen-  
 „ dant cette partie de la leçon, &  
 „ que de sa vie il ne voudroit l'en-  
 „ tendre une seconde fois.

„ Quelle méthode de traiter la  
 „ goutte a été trouvée aussi sûre  
 &

*raison, est aussi appelée Muscipula & en Anglois Spanish Catch-fly (Arrête-mouche d'Espagne) dont-il s'agit ici. Je ne suis pas au fait de ce qui regarde le Coronopus ou Corne de Cerf. Pour ce qui est du vis argent, on trouve dans les Trans. Phil. N. 441. p. 244. une lettre du Dr. Rob. James au Chev. Hans Sloane, dans laquelle il rapporte divers essais du Turbith minéral faits sur diverses meutes, & même sur trois personnes. Comme cette lettre a paru en Hollandois dans un livre intitulé Uytgeleeze Verhandelingen &c. in 8. 2 Decl. 2 stukje. p. 294. & qu'on en trouve un extrait dans le Journal des Savans, je n'en dirai pas d'avantage pour ne pas allonger encore cette note, peut-être déjà trop longue. Not. du Trad.*



## SUPPLEMENT. 131

» & aussi utile que celle, qu'il a  
 » recommandée \*?

» Qui est-ce qui a décrit & dis-  
 » tingué aussi exactement que lui,  
 » les différentes espèces de scorbut,  
 » qui exigent une cure aussi diffé-  
 » rente & même aussi contraire l'u-  
 » ne à l'autre, qu'aucune des mala-  
 » dies les plus opposées? Mais,  
 » pour ne nous pas écarter de la  
 » brièveté, que nous nous propo-  
 » sons, n'insistons que sur ce qui  
 » est généralement reconnu, & qui  
 » par cela-même ne fauroit être ici  
 » passé sous silence, c'est que ses  
 » observations nous ont fourni de  
 » nouvelles lumières, tant dans les  
 » maladies vénériennes que dans la  
 » petite vérole †, & que nous avons  
 » éprouvé de plus heureux effets de  
 » sa méthode dans ces maladies,  
 » que d'aucune autre, dont on se  
 » fût servi auparavant.

» La *petite vérole* pouvant être  
 » regardée comme une *inflamma-*  
 » *tion*;

\* » On la trouvera tout au long dans le livre  
 » du Dr. BENNET sur la goutte.

† » Voyez le Traité du Dr. LOB sur la pe-  
 » tite vérole. Préf. § 25. Tr. Ch. 9.



## 132 SUPPLEMENT.

„ *tion cutanée*, jointe à une *éruption*  
 „ *contagieuse*, exige d'ordinaire les  
 „ remèdes généraux pour le premier  
 „ de ces maux \*, avec ceux, qu'on  
 „ regarde comme spécifiques pour  
 „ le dernier. Ceci le conduisit na-  
 „ turellement à une méthode, par  
 „ laquelle il pût non seulement a-  
 „ doucir les symptômes, & ainsi  
 „ diminuer le danger de cette ma-  
 „ ladie, mais même quelquefois la  
 „ *prévenir*. Il s'agit de l'empêcher  
 „ de *venir à une éruption*, en la  
 „ domptant à la première attaque,  
 „ après que tous les symptômes,  
 „ qui précèdent communément  
 „ l'éruption, auront paru dans un  
 „ sujet capable de l'avoir, & exposé  
 „ à l'infection dans la saison, où  
 „ cette maladie est épidémique. Il  
 „ ne doutoit pas, qu'on n'observât  
 „ dans

\* „ Quoique Mr. Lob désapprouve & tâche  
 „ d'opposer à cette méthode générale antiphlo-  
 „ gistique de saignées, &c. tant s'en faut que ceci  
 „ offensât notre Auteur, qu'il permit au Méde-  
 „ cin Anglois de publier au devant de son livre  
 „ ce jugement, qu'il en avoit fait. *Fai lu &*  
 „ *j'approuve le Traité (Anglois) de Mr. LOB sur*  
 „ *la petite vérole. Il est rempli d'une vraie scien-*  
 „ *ce médicinale, & sera vraisemblablement d'une*  
 „ *grande utilité au genre humain.*”

„ dans la suite des fièvres de petite  
 „ vérole dissipées quelquefois par  
 „ ce régime, avant qu'elles pro-  
 „ duisent d'éruption varioleuse.  
 „ Il y a un article touchant cette  
 „ maladie, qui intéresse de trop  
 „ près le public, pour être suppri-  
 „ mé, vû que notre auteur eut le  
 „ malheur de différer en ceci de  
 „ grandes autorités, de celles-mê-  
 „ me, pour lesquelles il avoit en  
 „ d'autres cas une grande déféren-  
 „ ce \*. C'est la  *fatale conséquen-*  
 „ *ce*, qui a toujours suivi ses essais  
 „ les plus exacts de la  *méthode pur-*  
 „ *gative, dans la seconde fièvre de*  
 „ *la petite vérole confluente*, quoi-  
 „ que conduite avec toutes les pré-  
 „ cautions recommandées, par les  
 „ patrons de cette méthode.  
 „ Le siége ou plutôt le  *seul nid* du  
 „ *venin vénérien*, de même que  
 „ des ulcères & des fistules est, sui-  
 „ vant ses observations, la graisse,  
 „ l'huile, ou la moële. Les rava-  
 „ ges de ce poison se bornent au  
 „ *pannicule adipeux, & à la mem-*  
 „ *bra-*

\* Les Drs. FREIND & MEAD. Not. du Trad.

## 134 SUPPLEMENT.

brane celluleuse. La chair, les os, &c. ne sont détruits par cette maladie, qu'autant qu'ils dépendent de cette membrane, & qu'ils sont corrompus au lieu d'être garantis par l'humeur onctueuse, que la nature avoit destinée à les entretenir dans un état de souplesse & d'humidité, mais qui alors devient corrosive par l'infection. Ceci lui servoit à rendre raison de l'impossibilité, qu'il y a à conserver les os d'une simple lame ou table (c'est à dire qui n'ont ni diploé ni cavité,) lorsqu'ils sont une fois infectés par cette matière virulente. Toutes ces considérations nous mettent en état de résoudre divers phénomènes de cette maladie, inexplicables sans cela, & nous fournissent une clé, pour suivre le progrès de ce venin, au travers de ses labirinthés. Il expliquoit de plus mécaniquement l'opération du vif argent, dans la cure de cette maladie. Il observoit judicieusement que l'étendue de son efficace, dans ces cas là, ne

pas

„ passe pas celle de la circulation,  
 „ & voilà pourquoi la salivation est  
 „ infructueuse, lorsque le diploé  
 „ ou la moële des os est infectée,  
 „ dans une gonorrhée, & plus en-  
 „ core, après la dissolution du sang,  
 „ que produit la méthode des sueurs  
 „ par le *guajac*. Que si son régi-  
 „ me, pour déraciner ce mal, a pa-  
 „ ru trop sévère, si l'on a crû, que  
 „ sa circonspection, pour prévenir  
 „ une rechute, étoit l'effet d'une  
 „ appréhension trop scrupuleuse,  
 „ qu'il en avoit, c'étoient du moins  
 „ des erreurs louables, au lieu que  
 „ la méthode trop commune, qu'il  
 „ condannoit, *d'appliquer des ex-*  
 „ *siccatifs aux* petits ulcères nom-  
 „ més chancres, *avant que la vi-*  
 „ *rulence soit ou énermée ou chassée,*  
 „ *par des remèdes internes, & par*  
 „ *des fomentations convenables,* a  
 „ toujours eu tôt ou tard des sui-  
 „ tes fâcheuses. La cure, que no-  
 „ tre Auteur recommande, est  
 „ peut-être un peu ennuyeuse ;  
 „ mais elle est sûre, elle est constan-  
 „ te. Par la méthode opposée, le  
 „ virus repoussé se répand par tout



le corps. & après une cure prom-  
te, le mal reparoit sous une for-  
me plus fâcheuse, & ne peut a-  
lors être déraciné dans nos cli-  
mats, que par une salivation d'un  
mois.

On pourroit ajouter diverses  
observations \* sur des qualités  
particulières de certains remè-  
des, dont on n'avoit dit mot,  
avant que BOERHAAVE eût  
donné des leçons en chymie,  
mais que depuis on a vues im-  
primées, par exemple, que l'Æ-  
THIOPS minéral, préparé  
de la manière qu'il l'enseigne,  
(Elem. Chem. vol. II. p. 493.)  
quelque bien broyé qu'il soit, est  
trop grossier pour pénétrer dans  
les vaisseaux ou lactés ou abfor-  
bans; Que l'usage *interne* du *sac-*  
*charum saturni*, ou sucre de  
plomb, prescrit autrefois par de  
grands médecins, (& recomman-  
dé depuis peu par un écrivain  
Anglois) est suivi des plus perni-  
cieux

\* Il est vrai qu'on en trouvera le détail dans  
le livre de Mr. van SWIETEN, *Commentariis*  
*in Aphorismos.*

„ cieux éfets, vù que c'est un poi-  
 „ son certain quoique lent ; Que le  
 „ vinaigre, à la chaleur du sang,  
 „ & mêlé avec du sang fraîchement  
 „ tiré de la veine, & avant qu'il se  
 „ refroidisse, découvre sa qualité  
 „ atténuante †, en prévenant & en  
 „ dissipant sa coagulation. (El.  
 „ Chem. vol. II. p. 213.) Mais ce  
 „ que nous avons dit peut suffire,  
 „ pour être en droit de placer  
 „ BOERHAAVE, parmi ceux,  
 „ qui ont perfectionné notre scien-  
 „ ce. ”

SUP-

\* „ Mr. FREIND & d'autres auteurs, qui  
 „ donnent au vinaigre une qualité coagulante,  
 „ ont été vraisemblablement séduits, en concluant  
 „ trop à la légère, que les qualités médicinales de  
 „ tous les acides, soit végétales soit minéraux,  
 „ étoient à peu près les mêmes. ”



## SUPPLEMENT

## I I.

Extraits de quelques Lettres

DE MR. BOERHAAVE

Publiés pour la première fois dans  
la nouvelle Histoire de sa vie  
& de ses Ecrits.

I.

Novembre le 12. 1728.

*L'extrait d'une lettre de Mr. BOERHAAVE  
envoyé à sa Majesté Portugaise, qui  
l'avoit fait demander par son Ambassa-  
deur à la Haye Don LOUIS d'ACHONA.*

**L**A Racine *Nindsin* ou *Nindsing*,  
croit originairement en *Corea*,  
& en *Japon*, de la longueur de trois  
ou quatre doigts, & de l'épaisseur  
d'un doigt, elle se fend presque tou-  
jours en deux vers embas.

Quand cette Racine est entière,  
blanchâtre, tirant, tant soit peu,  
vers le jaune, presque pellucide,  
d'une

d'une consistance un peu dure & résineuse, elle est la meilleure.

La propriété, & la vertu de cette Racine est tenue si excellente chez les Chinois & Japannois, qu'il y a une loy publique de ne la jamais falsifier, & qu'on place des gardes militaires dans toutes les avenues au tems de la recolte.

Sa vertu principale est d'augmenter l'esprit vital, conforter le cerveau, le cœur & les nerfs, de réparer ceux, qui se sont épuisés par la débauche, & principalement de prolonger la vie, & de l'entretenir en vigueur & en santé : C'est pourquoi ils la préfèrent à tous les cordiaux du monde.

L'on prend une dragme de la Racine, qu'on coupe par le menu, on verse là dessus trois onces d'eau d'écorces de citron, on les laisse mitonner ensemble pendant la nuit dans un vaisseau de porcelaine bien fermé, que rien n'exhale, sans ébouillir ; au matin, on le boit une heure avant que de se lever, une fois la semaine.



I I.

C. MORTIMER M. D.

R. S. Secret. H. B.

*Julii 12. 1733.*

Redux ex Britannis illustris  
BASSANDUS mihi tradidit librum  
de variolis. (auctore T. LOBB M.  
D.) Quem perlegi, probavique,  
nam plenum vidi veræ scientiæ me-  
dicæ, promittentemque genti hu-  
manæ bona plurima, gratias ideo  
fummas, misso pro Munere, ago tibi,  
Autorique. Veniam petenti des,  
quæso te, quod debitum diu respon-  
sum distuli; vix horula datur otii  
senescenti, & morienti invitos in-  
ter labores. Sed quid queror ineptus?  
qui interea loci alios labores  
quæro, in pervestigandis metallo-  
rum proprietatibus. Punctum si  
vacabit, brevi quid perscribam ad  
*societatem* de miris dotibus argenti  
vivi per laboriosissima experimenta  
explorati, unde equidem constabit,  
quod *alchemistæ* vere dixerint de  
eo. licet minus Latine, quod *sub*  
jec-

## SUPPLEMENT. 141

*jectum sit omnis mirabilitatis, non creaverit Altissimus mirabile magis in natura rerum.*

Unicum est, quo animum laxo arte severa distentum, *Arboretum* scilicet, in quo colendo & amplificando totus insanio. Si hisce meis nugis velles favere, læta mihi sane parares gaudia \* \* \* possum quippe Americanas frutices & arbores præsertim nostro submittere cœlo; Quare tanto easdem avidius cupiebam plantas.

## III.

*Eidem*

Sept. 21. 1733.

Si placet, poterit egregius *Lobbius* evulgare sic, ut in literis meis ad te habetur, sententiam quam veri amor expressit,

## IV.

*Eidem*

Feb. 18. 1734.

Pro *Rogerfiano* munere gratias ago. Doleo eximium virum, mea  
cau-

## 142 SUPPLEMENT.

causa, jacturam fecisse boni otii in refutando viro, qui minus æque meos conatus tractavit, quos tamen invito extortos vi nec ipse magni facio. Si scirem me causam dedisse censori, pœniteret me, rogarem veniam.

En observata laboriosissima de Mercurio. Si ea tanti putas, postquam perlegeris, ut non prorsus indigna sint, quæ legantur societatis illustrissimæ membris; oro te, velis ea ipsis offerre a me, unaque ipsis deferre testificationem obsequii, quo viros summos prosequor, & venerationis, qua ipsos colere semper affectabo.

V.

*Eidem*

April 8. 1734.

Gaudeo redditas tibi meas literas, una cum observationibus de Argento vivo. Imprimis quia non displicere societati regiæ, quæ arbitra est, & domina ut curet, si tanti putet, inferendas actis suis: ubi umbra sua nitorem pulchrius  
mi-

micantibus conciliare poterunt. Summi nostra tempestate Chemici dictaverunt Argentum vivum, ope sinceri ignis, mutari in metalla ad ignem constantia: hinc fuere auctores aliis, ut bonum otium, curas suas, & opes impenderint huic operi. His obtuli sententiam meam experimentis nixam certis, nec ulla necessitate repetendis per alios: quia fideliter enarravi, ut revocarem ab opere supervacaneo, temporis jactura & errore in scientia. Unum id mihi in hisce propositum, sufficit si obtinui, sed simul studui asserere veritatem dicto Gebri solventis gratias Altissimo, qui creavit argentum vivum adeo simplex, ut semper & ubique idem, vel totum ab igne fugiat, aut integrum in eo constet, nec in diversa dividi patiens; modo sincerum fuerit. Cæterum non metuendum, quod laborem sopherie temere revelabo profanis, nam ne ipse quidem mysteriis initiatus sum, longe minus adeptus. Si vero possum manifestare quam certissime quinam labores falso commendentur; Id non alienum



num ab homine bono puto, idque faciam sedulo. Id etiam ægre fero, quod Veteres Auctores explodant ignari, dum re monstro, Ipsos paucis, planis verbis dixisse, quod ego per annos productis rerum experimentis didici verum esse. Illos igitur prudens eximet numero vanorum, qui rudissimi omnium rerum scribillant de difficillimis, elementa prima ignorantes. Quæ magis laboriosa in metallicis expertus sum, destinavi Academiæ regiæ scientiarum, ut prima illustrissimæ societati Britannicæ venerabundus obtuli.

V I.

*Eidem*

*Martii 3. 1737.*

\* Quod diu debui, solvo nomen: quippe mitto tibi descriptionem laboris, quem vix expectes; nisi ab eo, qui insanienti sapientiæ devotus erat. Sed sacra hæc aliter non constant, tantæque molis eximere

\* „ Hæc Epistola tertiæ experimentorum de  
 „ *Mercurio* partis comes erat. „

mere præjudicatas opiniones, & cautos facere alienis periculis, ne operam perdant, & oleum nimis creduli. Tu optime, perlege intentus; si haud prorsus indigna habes, prælege sapientibus Britannis; imo & Actis infere. Si difficiles putant nugas, id tamen laudabunt, quod alios meis impensis dedoceam, quæ summi in arte principes nimis confidenter tradunt.

## VII.

*Eidem.**Maji 10. 1737.*

De scriptoribus *chemicis* videris mea quidem sententia sapienter judicare. In rerum experimentis aperte, simulando aut dissimulando nihil, simpliciter, nulla circuitione usus enarro res, & rerum eventa: neque temere quid immisceo, quod non pertineat ad propositum; neque colligere inde volo quidpiam, nisi quod effectu pater. Contingit ergo, ut neminem labor meus offendere queat, licet forte præconceptæ opinio-

K

ni

## 146 SUPPLEMENT.

ni pugnet. Si quis vero sapientior in arte, atque in opere fortunatior, alia adhibendo pulchriora detexit, illi mea non oppono; sed cautus assero, si gradu ignis memorato argentum vivum sic tractavit, tum utraque non mutata manere, neque ab eo igne, neque a reciproca inter se actione alieni quid pati. Moneo amice, ne ergo a talibus expectent promissa. Argentum vivum ebulliens calorem ab igne habet, qui ei tribui ab igne potest maximum, si quid novi; Ille vero adhibetur, dum à metallis purissimis exhalare cogitur. Institui alia, dum jactata lenocinia, quibus acutus hydrargyrus putatur exenterare metalla, examinavi, & inveni prorsus eandem simplicitatem. Hæc, si proferam, miraberis pertinaciam improbi laboris, & videbis averfam spem alchemistarum primi ordinis, cæsaribus, regibus, principibus fructuose de prædicatam, caro venditam; sed obruor negotiis, neque tamen unquam fugio amabilem insaniam.

## VIII.

Illustri Baroni BASSAND, Magni  
Duc. Hetruriæ MED.

H. B. S. P. D.

*Mart. 16. 1738. N. S.*

Me prendit vomica in Pulmone, spiritum præfocans ad levissimos corporis motus, a tribus abhinc mensibus quotidie crescens. Si causa augetur, opprimit, si vero rumpitur, eventus incertus. Quicquid fiet, id omne continget ex arbitrio superioris Numinis. Cur ergo metuum, quid cupiam aliud? Adoremus DEUM! sufficit. Interim curo sedulo ut lectissima adhibeam remedia; ut leniam & maruerem, securus de exitu. Vixi ultra 68 annos, semperque lætus.

## IX.

C. MORTIMERO. &c.

*Sept. 8. 1738.*

Eger animo & corpore ex violentissimo morbo & diuturno vix

K 2

fane



sane spirabam, dum decumbenti traduntur literæ, quas ad me dedisti Londini Idibus Augusti. Harum argumentum deliciis atque officiosissimis refertum honorum verbis ita me refecit atque recreavit, ut calamo te salutare in animum induxerim, vel ea quidem gratia potissimum, ut testificarer, quanti faciam amicitiam atque benevolentiam, quâ parum meritum honoras. Novum tibi nomen sum, dum mihi inscribis volumen doctum & laboriosum \* *Actorum Societatis*; gratias ago pro eo, quas possum maximas, proque honorifico beneficio obstrictum memet profiteor.

Ætas, labor, corporisque opima pinguitudo, effecerant, ante annum, ut inertibus refertum, grave, hebes, plenitudine turgens corpus, anhelum ad motus minimos, cum sensu suffocationis, pulsu mirifice anomalo, ineptum evaderet ad ullum motum. Urgebat præcipue subsistens prorsus, & intercepta, respiratio ad prima somni initia: unde somnus prorsus prohibebatur, cum

cum formidabili strangulationis molestia. Hinc hydrops pedum, crurum, femorum, scroti, præputii, & abdominis. Quæ tamen omnia sublata. Sed dolor manet in abdomine cum anxietate summa, anhelitu suffocante, & debilitate incredibili: somno pauco, eoque vago, per somnia turbatissimo. Animus vero rebus agendis impar. Cum his luctor fessus, nec emergo: patienter expectans Dei iussa, quibus resigno data; quæ sola amo, & honoro unice.

I I I.

## CATALOGUS OPERUM

HERMANNI BOERHAVII.

OPERA GENUINA.

**O**ratio Academica, (*qua probatur*) bene intellectam a Cicerone, (*& confutatam esse*) sententiam Epicuri de summo bono.

Disputatio Philosophica inauguralis de distinctione mentis a corpore, *Lugd. Bat. 1690. in 4.*

- - - Medica inauguralis de utilitate

K 3

litate

## 150 SUPPLEMENT,

litate explorandorum in ægris excrementorum, ut signorum, *Har-derovici* 1693. in 4. *Lugd. Bat.* 1742. in 8.

Oratio I. de commendando studio Hippocratico A. 1701. in *Opusc.* pag. 1.

- - - II. de usu Ratiocinii Mechanici in Medicina A. 1703. in *Opusc.* p. 9.

- - - III. qua repurgatæ Medicinæ facilis afferitur simplicitas. A. 1709. in *Opusc.* p. 19.

- - - IV. de comparando Certo in Physicis. A. 1715. in *Opusc.* p. 27.

- - - V. de Chemia suos errores expurgante. A. 1718. in *Opusc.* p. 36.

- - - VI. de Vita & Obitu Clar. Bernardi Albini. A. 1721. in *Opusc.* p. 44.

- - - VII. quam habuit, quum honesta missione impetrata, Botanicam & Chemicam Professionem publice poneret. A. 1729. in *Opusc.* p. 53.

- - - VIII. de Honore Medici, Servitute. A. 1731. in *Opusc.* p. 59.

Insti-

- Institutiones Medicæ in Usus annuæ  
 exercitationis domesticæ. *Ed. 1.*  
 1708. 5. *3<sup>e</sup> ult.* 1734. *Leid. 8<sup>o</sup>.*
- Aphorismi de cognoscendis & cu-  
 randis Morbis, in usum doctri-  
 næ domesticæ. *Ed. 1.* 1709. 5. *3<sup>e</sup>*  
*ult.* 1734. *Leid. 8<sup>o</sup>.*
- Index Plantarum in Horto Lugd.  
 Bat. repert. 1709. *Leid. 8<sup>o</sup>.*
- Libellus de materia Medica & Re-  
 mediorum Formulis quæ serviunt  
 Aphorismis. *Ed. 1.* 1719. 3<sup>a</sup>. *3<sup>e</sup>*  
*ult.* 1740. *Leid. 8<sup>o</sup>.*
- Index alter Plantarum quæ in Hor-  
 to Lugd. Bat. aluntur. 2 vol.  
 1720. 1727. *Leid. 4<sup>o</sup>.*
- Epistola ad Ruyschium de Fabrica  
 Glandularum in corpore Humano.  
*Amst.* 1722. 4<sup>o</sup>. *in Opusc. p.*  
*67.*
- Atrocis nec descripti prius Morbi  
 Historia, &c. 1724. *Leid. 8<sup>o</sup>. in*  
*Opusc. p. 98.*
- Atrocis rarissimique Morbi Histo-  
 ria altera. 1728. *Leid. 8<sup>o</sup>. in Opusc.*  
*p. 111.*
- Tractatus Medicus de Lue Aphro-  
 disiacæ, præfixus Aphrodisiaco.  
 1728. *Leid. fol. in Opusc. p. 119.*



## 152 SUPPLEMENT.

*De aliis ejus præfationibus hic nihil dicimus.*

Tractatus tres de Mercurio, in *Transf. Phil. N<sup>o</sup>. 430. p. 443, & 444. 2<sup>m</sup>. in Ac. Sc. 1734. p. & duo priores in Opusc. p. 129.*

Elementa Chemiæ 2. vol. 1732. *Leid. 4<sup>o</sup>. variis locis, & annis, & forma reimpressa.*

## OPERA SPURIA.

Methodus studendi Medicinam *Angl. 1719. 8. Lat. 1726. 1734. 12<sup>o</sup>.*

De Viribus Medicamentorum *Angl. 1719. 8<sup>o</sup>. Lat. 1726. 1734. 12<sup>o</sup>.*

Institutiones & Experimenta Chemiæ, 2 vol. 1724. *Paris. 8<sup>o</sup>. Angl. 1725. 4<sup>o</sup>.*

Historia Plantarum cum characteribus & virtutibus, 2. vol. 1727. *Rom. 8<sup>o</sup>.*

Praxis Medica, sive Commentarium in Aphorismos &c. 5. vol. 1728. *Pad. 8<sup>o</sup>.*

POST

POST OBITUM

*Cl. Viri prodierunt.*

*H. Boerhaave* Prælectiones Academicæ in proprias Institutiones; edidit &c. A. Haller. 4 vol. Got. 8°.

A Treatise on the powers of Medicine translated from the most correct Latin. edit. by J. Martin J. R. S. 1740. Lond. 8°.

Prælectio de calculo, 1740. Lond. 4°.

*G. van Swieten* M. D. Commentaria in *H. Boerhaave* Aphorismos Tom. I. 1742. Lond. 4°.

TITULUS

PRÆLECTIONUM PUBLICARUM

**H. BOERHAAVE,**

*Ab Anno 1709. ad 1738. e feriis Lectionum in Acad.*

*Lugd. Bat. editis.*

1709. Tempore æstivo in Horto Herbas indicando explicabit, hyberno structuram Plantarum

K 5 rum

## 154 SUPPLEMENT.

rum docebit. *Id quotannis præstitit ad 1728.*

1710. Hyberno, methodum descendæ Medicinæ demonstrabit: *Hinc libellus spurius de methodo discendi Medicinam.*

1711, 1712. Actiones Remediorum exponet, ducet. *Unde liber de Viribus Medicamentorum.*

1713. Auditum exponet.

1714. Visum exponet & dein ortum Hominis. Hoc anno à Consulibus creatus Præses Collegii Chirurgici, proinde Nosocomio publico studiosos in morborum dignotione per sua signa, cognitione per suas causas, & curatione per sua indicata exercebit, & ad praxin reducet.

1715. Respirationem exponet Auditorio Medico.

1718, 1719. Leget de  
Igne

1720, 1721. Leget de  
Aëre

1721, 1722. Leget de  
Aquâ

Hæc in  
Elementis  
Chemiæ  
vide.

1723.

## SUPPLEMENT. 155

1723. Chemica horâ nonâ in Laboratorio Chemico tradit.

1724-1728. Idem proponit.

1729. de Calculis Hominis dicet.  
*Unde Praelectio de Calculo.*

1730-1735. de Morbis Nervorum dicet.

1735-1737. de Cordis Actione dicet.

1738. de Sanguine dicet.

*FIN du SUPPLEMENT.*